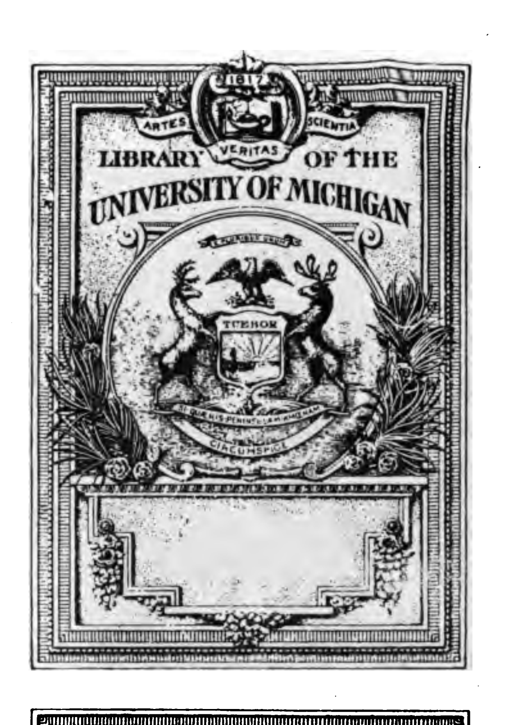


GRAD
QH
45
.B93
1799b
v.3
pt.1
BUHR
A 992,768


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

HISTOIRE
ATURELLE.

OISEAUX.

TOME PREMIER.

HISTOIRE NATURELLE DE BUFF-
nouvelle édition, revue et corrigée par M. LACEPEDE,
74 volumes in-18,
imprimée sur beau papier, avec environ 700 estampes gravées par Panquet.

Il en paroît 70 volumes. Les quatre derniers, que l'on *stéréotype* actuellement, et qui completent l'histoire des poissons par M. Lacepede, paroîtront sous peu.

Pour en faciliter l'acquisition nous la vendrons par parties séparées; savoir:

Les matieres générales, contenant: la théorie de la terre, les époques de la Nature, l'histoire des minéraux, l'histoire de l'homme, etc.	24 volumes.
L'histoire des quadrupedes.	14
L'histoire des oiseaux.	18
L'histoire des quadrupedes ovipares, et des serpents.	4
L'histoire des poissons.	14

N. B. Les personnes qui pourroient être retenues par la dépense qu'elles auroient à faire en prenant les 74 volumes à la fois, ou même chacune des parties completes, auront la faculté de les prendre en plusieurs fois et en tel nombre de volumes qu'il leur conviendra. On sera toujours maître de se compléter, et on trouvera l'avantage, comme à nos autres stéréotypes, de remplacer les vol...es qu'on aura pu égarer, avantage inappréciable p... aussi volumineux.

HISTOIRE NATURELLE

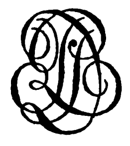
PAR BUFFON,

DÉDIÉE AU CITOYEN LACEPEDE,

MEMBRE DE L'INSTITUT NATIONAL.

OISEAUX.

TOME PREMIER.



A PARIS,

A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE

DIDOT, L'AÎNÉ, GALERIES DU LOUVRE, N° 3,

IRMIN DIDOT, RUE DE THIONVILLE, N° 116.

AN VII. — 1799.

Frederick N. Gange
1 · 13 · 2000

HISTOIRE NATURELLE DES OISEAUX.

PLAN DE L'OUVRAGE.

Nous n'entreprenons pas de donner ici une histoire des oiseaux aussi complète, aussi détaillée, que l'est celle des animaux quadrupèdes : cette première tâche, quoique longue et difficile à remplir, n'étoit pas impossible, parce que le nombre des quadrupèdes n'étant guère que de deux cents espèces, dont plus du tiers se trouve dans nos contrées ou

dans les climats voisins, il étoit possible d'abord de donner l'histoire de ceux-ci d'après nos propres observations; que, dans le nombre des quadrupèdes étrangers, il y en a plusieurs de bien connus des voyageurs d'après lesquels nous pouvions écrire; qu'enfin nous devions espérer, avec des soins et du temps, de nous les procurer presque tous pour les examiner; et l'on voit que nos espérances ont été remplies, puisqu'à l'exception d'un très-petit nombre d'animaux qui nous sont arrivés depuis, et que nous donnerons par supplément, nous avons fait l'histoire et la description de tous les quadrupèdes. Cet ouvrage est le fruit de près de vingt ans d'étude et de recherches; et quoique pendant ce même temps nous n'ayons rien négligé pour nous instruire sur les oiseaux et pour nous en procurer toutes les espèces rares, que

nous ayons même réussi de rendre cette partie du cabinet du roi plus nombreuse et plus complète qu'aucune autre collection du même genre qui soit en Europe, nous devons cependant convenir qu'il nous en manque encore un assez grand nombre. A la vérité, la plupart des espèces qui nous manquent, manquent également par-tout ailleurs; mais ce qui nous prouve que nous sommes encore bien loin d'être complets, quoique nous ayons rassemblé plus de sept ou huit cents espèces, c'est que souvent il nous arrive de nouveaux oiseaux qui ne sont décrits nulle part, et que, d'un autre côté, il y en a plusieurs qui ont été indiqués par nos ornithologistes modernes, qui nous manquent encore, et que nous n'avons pu nous procurer. Il existe peut-être quinze cents, peut-être deux mille espèces d'oiseaux: pouvons-nous espérer de les rassembler

toutes? et cela n'est encore que l'une des moindres difficultés, que l'on pourra lever avec le temps; il y a plusieurs autres obstacles, dont nous avons surmonté quelques uns, et dont les autres nous paroissent invincibles. Il faut qu'on me permette d'entrer ici dans le détail de toutes ces difficultés: cette exposition est d'autant plus nécessaire, que sans elle on ne concevroit pas les raisons du plan et de la forme de mon ouvrage.

Les espèces dans les oiseaux sont non seulement en beaucoup plus grand nombre que dans les animaux quadrupèdes, mais elles sont aussi sujettes à beaucoup plus de variétés; c'est une suite nécessaire de la loi des combinaisons, où le nombre des résultats augmente en bien plus grande raison que celui des élémens: c'est aussi une règle que la nature semble s'être prescrite à mesure qu'elle se mul-

tiplie; car les grands animaux, qui ne produisent que rarement et en petit nombre, n'ont que peu d'espèces voisines et point de variétés, tandis que les petits tiennent à un grand nombre d'autres familles, et sont sujets, dans chaque espèce, à varier beaucoup; et les oiseaux paroissent varier encore beaucoup plus que les petits animaux quadrupèdes, parce qu'en général les oiseaux sont plus nombreux, plus petits, et qu'ils produisent en plus grand nombre. Indépendamment de cette cause générale, il y en a de particulières pour les variétés dans plusieurs espèces d'oiseaux. Le mâle et la femelle n'ont, dans les quadrupèdes, que des différences assez légères; elles sont bien plus grandes et bien plus apparentes dans les oiseaux : souvent la femelle est si différente du mâle par la grandeur et les couleurs, qu'on les croiroit chacun d'une

espèce diverse. Plusieurs de nos naturalistes, même des plus habiles, s'y sont mépris, et ont donné le mâle et la femelle d'une même espèce comme deux espèces distinctes et séparées : aussi le premier trait de la description d'un oiseau doit être l'indication de la ressemblance ou de la différence du mâle et de la femelle.

Ainsi, pour connoître exactement tous les oiseaux, un seul individu de chaque espèce ne suffit pas ; il en faut deux, un mâle et une femelle : il en faudroit même trois ou quatre, car les jeunes oiseaux sont encore très-différens des adultes et des vieux. Qu'on se représente donc que s'il existe deux mille espèces d'oiseaux, il faudroit en rassembler huit mille individus pour les bien connoître ; et l'on jugera facilement de l'impossibilité de faire une telle collection, qui augmenteroit encore de plus du double, si l'on vouloit

la rendre complète, en y ajoutant les variétés de chaque espèce, dont quelques unes, comme celle du coq ou du pigeon, se sont si fort multipliées, qu'il est même difficile d'en faire l'entière énumération.

Le grand nombre des espèces, le nombre encore plus grand des variétés; les différences de forme, de grandeur, de couleur, entre les mâles et les femelles, entre les jeunes, les adultes et les vieux; les diversités qui résultent de l'influence du climat et de la nourriture; celles que produit la domesticité, la captivité, le transport, les migrations naturelles et forcées; toutes les causes, en un mot, de changement, d'altération, de dégénération, en se réunissant ici et se multipliant, multiplient les obstacles et les difficultés de l'ornithologie, à ne la considérer même que du côté de la nomenclature, c'est-à-dire de la simple connois-

sance des objets : et combien ces difficultés n'augmentent-elles pas encore dès qu'il s'agit d'en donner la description et l'histoire! Ces deux parties, bien plus essentielles que la nomenclature, et que l'on ne doit jamais séparer en histoire naturelle, se trouvent ici très-difficiles à réunir, et chacune a de plus des difficultés particulières que nous n'avons que trop senties, par le desir que nous avions de les surmonter. L'une des principales est de donner par le discours une idée des couleurs; car malheureusement les différences les plus apparentes entre les oiseaux portent sur les couleurs encore plus que sur les formes. Dans les animaux quadrupèdes, un bon dessin rendu par une gravure noire suffit pour la connoissance distincte de chacun, parce que les couleurs des quadrupèdes n'étant qu'en petit nombre et assez uniformes, on peut

aisément les dénommer et les indiquer par le discours : mais cela seroit impossible, ou du moins supposeroit une immensité de paroles, et de paroles très-ennuyeuses, pour la description des couleurs dans les oiseaux ; il n'y a pas même de termes en aucune langue pour en exprimer les nuances, les teintes, les reflets et les mélanges ; et néanmoins les couleurs sont ici des caractères essentiels, et souvent les seuls par lesquels on puisse reconnoître un oiseau et le distinguer de tous les autres. J'ai donc pris le parti de faire non seulement graver, mais peindre les oiseaux à mesure que j'ai pu me les procurer vivans ; et ces portraits d'oiseaux, représentés avec leurs couleurs, les font connoître mieux d'un seul coup d'œil que ne pourroit le faire une longue description aussi fastidieuse que difficile, et toujours très-imparfaite et très-obscure.

Plusieurs personnes ont entrepris, presque en même temps, de faire graver et colorier des oiseaux : en Angleterre, on vient de donner, sous le titre de *Zoologie britannique*, les animaux quadrupèdes et les oiseaux de la Grande-Bretagne, gravés et coloriés ; M. Edwards avoit de même donné précédemment un grand nombre d'oiseaux étrangers. Ces deux ouvrages sont ce que nous avons de mieux dans ce genre de mauvaise peinture que l'on appelle *enluminure*. Et quoique ceux que j'ai fait publier depuis cinq ans, qui sont déja au nombre de près de cinq cents planches, soient de ce même genre de mauvaise peinture, je suis bien certain qu'on ne les jugera pas inférieurs à ceux d'Angleterre, et qu'on les trouvera su- périeurs à ceux que M. Frisch a fait p blier en Allemagne ; nous pouvons mêr assurer que la collection de nos plancl

coloriées l'emportera sur toutes les autres par le nombre des espèces, par la fidélité des dessins, qui tous ont été faits d'après nature, par la vérité du coloris, par la précision des attitudes; on verra que nous n'avons rien négligé pour que chaque portrait donnât l'idée nette et distincte de son original : l'on reconnoîtra par-tout la facilité du talent de M. Martinet, qui a dessiné et gravé tous ces oiseaux, et les attentions éclairées de M. Daubenton le jeune, qui seul a conduit cette grande entreprise; je dis grande, par le détail immense qu'elle entraîne, et par les soins continuels qu'elle suppose. Plus de quatre-vingts artistes et ouvriers ont été employés continuellement depuis cinq ans à cet ouvrage, quoique nous l'ayons restreint à un petit nombre d'exemplaires : et c'est bien à regret que nous ne l'avons pas multiplié davantage. L'histoire natu-

relle des animaux quadrupèdes ayant été tirée à un très-grand nombre en France, sans compter les éditions étrangères, c'est avec une sorte de peine que nous nous sommes réduits à un petit nombre d'exemplaires pour les planches coloriées de l'histoire des oiseaux : mais tous les gens d'art sentiront bien l'impossibilité de faire peindre au même nombre des planches, ou de les tirer en simple gravure ; et lorsque nous avons vu qu'il n'étoit pas possible de multiplier cette collection de planches enluminées, autant qu'il eût été nécessaire pour en garnir tous les exemplaires imprimés, nous avons pris le parti de ne nous plus astreindre au format des animaux quadrupèdes, nous l'avons agrandi de quelques pouce dans la vue de donner à un plus gran nombre d'oiseaux leur grandeur réell tous ceux dont les dimensions n'excède

pas celle du format des planches y sont représentés de grandeur naturelle ; les oiseaux plus grands ont été réduits sur une échelle ou module tracé au-dessus de la figure. Ce module est par-tout la douzième partie de la longueur de l'oiseau, mesuré depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité de la queue : si le module a trois pouces de longueur, l'oiseau aura trois pieds; s'il n'est que de deux pouces, l'oiseau sera de deux pieds de longueur ; et, lorsqu'on voudra connoître la grandeur des parties de l'oiseau, il faudra prendre au compas celle du module entier ou d'une partie aliquote du module, et la porter ensuite sur la partie de l'oiseau que l'on veut mesurer. Nous avons cru cette petite attention nécessaire pour donner, du premier coup d'œil, une idée de la grandeur des objets réduits, et pour qu'on puisse les comparer exactement

ɥui sont représentés de gran-
lle.

·ons donc, au moyen de ces
ıluminées, non seulement la
on exacte d'un très-grand
iseaux, mais encore les indi-
ɜur grandeur et de leur gros-
ɜt relative; nous aurons, au
:ouleurs, une description aux
parfaite et plus agréable qu'il
ɔssible de la faire par le dis-
ous renverrons souvent, dans
s de cet ouvrage, à ces figures
ès qu'il s'agira de description,
et de différences de grandeur,
, etc. Dans le vrai, les plan-
inées sont faites pour cet ou-
l'ouvrage pour ces planches:
ne il n'est pas possible d'en
assez les exemplaires, que leur
: suffit pas à beaucoup près à

ceux qui se sont procuré les volumes précédens de l'histoire naturelle, nous avons pensé que ce plus grand nombre, qui fait proprement le public, nous sauroit gré de faire aussi graver d'autres planches noires, qui pourront se multiplier autant qu'il sera nécessaire; et nous avons choisi pour cela un ou deux oiseaux de chaque genre, afin de donner au moins une idée de leur forme et de leurs principales différences. J'ai fait faire, autant qu'il a été possible, les dessins de ces gravures d'après les oiseaux vivans; ce ne sont pas les mêmes que ceux des planches enluminées, et je suis persuadé que le public verra avec plaisir qu'on a mis autant de soin à ces dernières qu'aux premières.

Par ces moyens et ces attentions, nous avons surmonté les premières difficultés de la description des oiseaux : nous ne

comptons pas donner absolument tous ceux qui nous sont connus, parce que le nombre de nos planches enluminées eût été trop considérable; nous avons même supprimé à dessein la plupart des variétés; sans cela ce recueil deviendroit immense. Nous avons pensé qu'il falloit nous borner à six ou sept cents planches, qui contiendront près de huit ou neuf cents espèces d'oiseaux différens: ce n'est pas avoir tout fait, mais c'est déja beaucoup; d'autres, dans d'autres temps, pourront nous compléter, ou faire encore plus et peut-être mieux.

Après les difficultés que nous venons d'exposer sur la nomenclature et sur la description des oiseaux, il s'en présente d'autres encore plus grandes sur leur histoire. Nous avons donné celle de chaque espèce d'animal quadrupède dans tout le détail que le sujet exige: il ne nous est

pas possible de faire ici de même ; car, quoiqu'on ait avant nous beaucoup plus écrit sur les oiseaux que sur les animaux quadrupèdes, leur histoire n'en est pas plus avancée. La plus grande partie des ouvrages de nos ornithologues ne contiennent que des descriptions, et souvent se réduisent à une simple nomenclature ; et dans le très-petit nombre de ceux qui ont joint quelques faits historiques à leur description, on ne trouve guère que des choses communes, aisées à observer sur les oiseaux de chasse et de basse-cour. Nous ne connoissons que très-imparfaitement les habitudes naturelles des autres oiseaux de notre pays, et point du tout celles des oiseaux étrangers. A force d'étude et de comparaisons, nous avons au moins trouvé dans les animaux quadrupèdes des faits généraux et des points fixes, sur lesquels nous nous sommes

fondés pour faire leur histoire particulière; la division des animaux naturels et propres à chaque continent a souvent été notre boussole dans cette mer d'obscurité, qui sembloit environner cette belle et première partie de l'histoire naturelle; ensuite les climats dans chaque continent que les animaux quadrupèdes affectent de préférence ou de nécessité, et les lieux où ils paroissent constamment attachés, nous ont fourni des moyens d'être mieux informés, et des renseignemens pour être plus instruits. Tout cela nous manque dans les oiseaux : ils voyagent avec tant de facilité de provinces en provinces, et se transportent en si peu de temps de climats en climats, qu'à l'exception de quelques espèces d'oiseaux pesans ou sédentaires, il est à croire que les autres peuvent passer d'un continent à l'autre; de sorte qu'il est bien difficile, pour ne

pas dire impossible, de reconnoître les oiseaux propres et naturels à chaque continent, et que la plupart doivent se trouver également dans tous deux, au lieu qu'il n'existe aucun quadrupède des parties méridionales d'un continent dans l'autre. Le quadrupède est forcé de subir les lois du climat sous lequel il est né: l'oiseau s'y soustrait et en devient indépendant par la faculté de pouvoir parcourir en peu de temps des espaces très-grands; il n'obéit qu'à la saison; et cette saison qui lui convient, se retrouvant successivement la même dans les différens climats, il les parcourt aussi successivement; en sorte que, pour savoir leur histoire entière, il faudroit les suivre par-tout, et commencer par s'assurer des principales circonstances de leurs voyages; connoître les routes qu'ils pratiquent, les lieux de repos où ils gîtent,

leur séjour dans chaque climat, et les observer dans tous ces endroits éloignés. Ce n'est donc qu'avec le temps, et je puis dire dans la suite des siècles, que l'on pourra donner l'histoire des oiseaux aussi complétement que nous avons donné celle des animaux quadrupèdes. Pour le prouver, prenons un seul oiseau, par exemple, l'hirondelle, celle que tout le monde connoît, qui paroît au printemps, disparoît en automne, et fait son nid avec de la terre contre les fenêtres ou dans les cheminées : nous pourrons, en les observant, rendre un compte fidèle et assez exact de leurs mœurs, de leurs habitudes naturelles, et de tout ce qu'elles font pendant les cinq ou six mois de leur séjour dans notre pays ; mais on ignore tout ce qui leur arrive pendant leur absence ; on ne sait ni où elles vont ni d'où elles viennent : il y a des témoi-

gnages pour et contre au sujet de leurs migrations ; les uns assurent qu'elles voyagent et se transportent dans les pays chauds pour y passer le temps de notre hiver ; les autres prétendent qu'elles se jettent dans les marais, et qu'elles y demeurent engourdies jusqu'au retour du printemps ; et ces faits, quoique directement opposés, paroissent néanmoins également appuyés par des observations réitérées. Comment tirer la vérité du sein de ces contradictions ? comment la trouver au milieu de ces incertitudes ? J'ai fait ce que j'ai pu pour la démêler ; et l'on jugera, par les soins qu'il faudroit se donner et les recherches qu'il faudroit faire pour éclaircir ce seul fait, combien il seroit difficile d'acquérir tous ceux dont on auroit besoin pour faire l'histoire complète d'un seul oiseau de passage, et à plus forte raison l'histoire générale des voyages de tous.

Comme j'ai trouvé que, dans les quadrupèdes, il y a des espèces dont le sang se refroidit et prend à peu près le degré de la température de l'air, et que c'est ce refroidissement de leur sang qui cause l'état de torpeur et d'engourdissement où ils tombent et demeurent pendant l'hiver, je n'ai pas eu de peine à me persuader qu'il devoit aussi se trouver parmi les oiseaux quelques espèces sujettes à ce même état d'engourdissement causé par le froid; il me paroissoit seulement que cela devoit être plus rare parmi les oiseaux, parce qu'en général le degré de la chaleur de leur corps est un peu plus grand que celui du corps de l'homme et des animaux quadrupèdes. J'ai donc fait des recherches pour connoître quelles peuvent être ces espèces sujettes à l'engourdissement; et pour savoir si l'hirondelle étoit du nombre, j'en ai fait en-

fermer quelques unes dans une glacière où je les ai tenues plus ou moins de temps : elles ne s'y sont point engourdies, la plupart y sont mortes, et aucune n'a repris de mouvement aux rayons du soleil; les autres, qui n'avoient souffert le froid de la glacière que pendant peu de temps, ont conservé leur mouvement, et en sont sorties bien vivantes. J'ai cru devoir conclure de ces expériences, que cette espèce d'hirondelle n'est point sujette à l'état de torpeur ou d'engourdissement, que suppose néanmoins et très-nécessairement le fait de leur séjour au fond de l'eau pendant l'hiver. D'ailleurs, m'étant informé auprès de quelques voyageurs dignes de foi, je les ai trouvés d'accord sur le passage des hirondelles au-delà de la Méditerranée; et M. Adanson m'a positivement assuré que pendant le séjour assez long qu'il a fait au

Sénégal, il avoit vu constamment les hirondelles à longue queue, c'est-à-dire nos hirondelles de cheminée dont il est ici question, arriver au Sénégal dans la saison même où elles partent de France, et quitter les terres du Sénégal au printemps. On ne peut donc guère douter que cette espèce d'hirondelle ne passe en effet d'Europe en Afrique en automne, et d'Afrique en Europe au printemps: par conséquent elle ne s'engourdit pas, ni ne se cache dans des trous, ni ne se jette dans l'eau à l'approche de l'hiver; d'autant qu'il y a un autre fait, dont je me suis assuré, qui vient à l'appui des précédens, et prouve encore que cette hirondelle n'est point sujette à l'engourdissement par le froid, et qu'elle en peut supporter la rigueur jusqu'à un certain degré, au-delà duquel elle périt; car si l'on observe ces oiseaux quelque temps

avant leur départ, on les voit d'abord vers la fin de la belle saison voler en famille, le père, la mère et les petits; ensuite plusieurs familles se réunir et former successivement des troupes d'autant plus nombreuses que le temps du départ est plus prochain, partir enfin presque toutes ensemble en trois ou quatre jours à la fin de septembre ou au commencement d'octobre : mais il en reste quelques unes, qui ne partent que huit jours, quinze jours, trois semaines après les autres, et quelques unes encore qui ne partent point et meurent aux premiers grands froids; ces hirondelles qui retardent leur voyage, sont celles dont les petits ne sont pas encore assez forts pour les suivre. Celles dont on a détruit plusieurs fois les nids après la ponte, et qui ont perdu du temps à les reconstruire et à pondre une seconde ou une troisième fois, demeurent

par amour pour leurs petits, et aiment mieux souffrir l'intempérie de la saison que de les abandonner : ainsi elles ne partent qu'après les autres, ne pouvant emmener plus tôt leurs petits; ou même elles restent au pays pour y mourir avec eux.

Il paroît donc bien démontré par ces faits, que les hirondelles de cheminée passent successivement et alternativement de notre climat dans un climat plus chaud; dans celui-ci pour y demeurer pendant l'été, et dans l'autre pour y passer l'hiver; et que par conséquent elles ne s'engourdissent pas. Mais, d'autre côté, que peut-on opposer aux témoignages assez précis des gens qui ont vu des hirondelles s'attrouper et se jeter dans les eaux à l'approche de l'hiver, qui non seulement les ont vues s'y jeter, mais en ont vu tirer de l'eau, et même de dessous

la glace avec des filets ? que répondre à ceux qui les ont vues dans cet état de torpeur reprendre peu à peu le mouvement et la vie en les mettant dans un lieu chaud, et en les approchant du feu avec précaution ? Je ne trouve qu'un moyen de concilier ces faits ; c'est de dire que l'hirondelle qui s'engourdit n'est pas la même que celle qui voyage, que ce sont deux espèces différentes que l'on n'a pas distinguées faute de les avoir soigneusement comparées. Si les rats et les loirs étoient des animaux aussi fugitifs et aussi difficiles à observer que les hirondelles, et que, faute de les avoir regardés d'assez près, l'on prît les loirs pour des rats, il se trouveroit la même contradiction entre ceux qui assureroient que les rats s'engourdissent, et ceux qui soutiendroient qu'ils ne s'engourdissent pas. Cette erreur est assez naturelle, et doit être d'autant

plus fréquente que les choses sont moins connues, plus éloignées, plus difficiles à observer. Je présume donc qu'il y a en effet une espèce d'oiseau voisine de celle de l'hirondelle, et peut-être aussi ressemblante à l'hirondelle que le loir l'est au rat, qui s'engourdit en effet; et c'est vraisemblablement le petit martinet, ou peut-être l'hirondelle de rivage. Il faudroit donc faire sur ces espèces, pour reconnoître si leur sang se refroidit, les mêmes expériences que j'ai faites sur l'hirondelle de cheminée. Ces recherches ne demandent, à la vérité, que des soins et du temps; mais malheureusement le temps est de toutes les choses celle qui nous appartient le moins et nous manque le plus. Quelqu'un qui s'appliqueroit uniquement à observer les oiseaux, et qui se dévoueroit même à ne faire que l'histoire d'un seul genre, seroit forcé d'em-

ployer plusieurs années à cette espèce de travail, dont le résultat ne seroit encore qu'une très-petite partie de l'histoire générale des oiseaux : car, pour ne pas perdre de vue l'exemple que nous venons de donner, supposons qu'il soit bien certain que l'hirondelle voyageuse passe d'Europe en Afrique, et posons en même temps que nous ayons bien observé tout ce qu'elle fait pendant son séjour dans notre climat, que nous en ayons bien rédigé les faits; il nous manquera encore tous ceux qui se passent dans le climat éloigné : nous ignorons si ces oiseaux y nichent et pondent comme en Europe; nous ne savons pas s'ils arrivent en plus ou moins grand nombre qu'ils en sont partis; nous ne connoissons pas quels sont les insectes sur lesquels ils vivent dans cette terre étrangère; les autres circonstances de leur voyage, de leur

repos en route, de leur séjour, sont également ignorées; en sorte que l'histoire naturelle des oiseaux, donnée avec autant de détail que nous avons donné l'histoire des animaux quadrupèdes, ne peut être l'ouvrage d'un seul homme, ni même celui de plusieurs hommes dans le même temps, parce que non seulement le nombre des choses qu'on ignore est bien plus grand que celui des choses que l'on sait, mais encore parce que ces mêmes choses qu'on ignore sont presque impossibles ou du moins très-difficiles à savoir, et que d'ailleurs, comme la plupart sont petites, inutiles ou de peu de conséquence, les bons esprits ne peuvent manquer de les dédaigner, et cherchent à s'occuper d'objets plus grands ou plus utiles.

C'est par toutes ces considérations que j'ai cru devoir me former un plan diffé-

rent pour l'histoire des oiseaux, de celui que je me suis proposé et que j'ai tâché de remplir pour l'histoire des quadrupèdes. Au lieu de traiter les oiseaux un à un, c'est-à-dire par espèces distinctes et séparées, je les réunirai plusieurs ensemble sous un même genre, sans cependant les confondre et renoncer à les distinguer lorsqu'elles pourront l'être; par ce moyen j'ai beaucoup abrégé, et j'ai réduit à une assez petite étendue cette histoire des oiseaux, qui seroit devenue trop volumineuse, si d'un côté j'eusse traité de chaque espèce en particulier, en me livrant aux discussions de la nomenclature, et que d'autre côté je n'eusse pas supprimé, par le moyen des couleurs, la plus grande partie du long discours qui eût été nécessaire pour chaque description. Il n'y aura donc guère que les oiseaux domestiques et quelques

espèces majeures, ou particulièrement remarquables, que je traiterai par articles séparés. Tous les autres oiseaux, sur-tout les plus petits, seront réunis avec les espèces voisines, et présentés ensemble, comme étant à peu près du même naturel et de la même famille; le nombre des affinités comme celui des variétés est toujours d'autant plus grand que les espèces sont plus petites. Un moineau, une fauvette, ont peut-être chacun vingt fois plus de parens que n'en ont l'autruche ou le dindon: j'entends par le nombre de parens, le nombre des espèces voisines et assez ressemblantes pour pouvoir être regardées comme des branches collatérales d'une même tige, ou d'une tige si voisine d'une autre, qu'on peut leur supposer une souche commune, et présumer que toutes sont originairement issues de cette même sou-

[redacted]

che à laquelle elles tiennent encore par ce grand nombre de ressemblances communes entre elles ; et ces espèces voisines ne se sont probablement séparées les unes des autres que par les influences du climat, de la nourriture, et par la succession du temps, qui amène toutes les combinaisons possibles, et met au jour tous les moyens de variété, de perfection, d'altération et de dégénération.

Ce n'est pas que nous prétendions que chacun de nos articles ne contiendra réellement et exclusivement que les espèces qui ont en effet le degré de parenté dont nous parlons : il faudroit être plus instruit que nous ne le sommes et que nous ne pouvons l'être, sur les effets du mélange des espèces et sur leur produit dans les oiseaux ; car, indépendamment des variétés naturelles et accidentelles qui, comme nous l'avons dit, sont plus

nombreuses, plus multipliées dans les oiseaux que dans les quadrupèdes, il y a encore une autre cause qui concourt avec ces variétés pour augmenter, en apparence, la quantité des espèces. Les oiseaux sont, en général, plus chauds et plus prolifiques que les animaux quadrupèdes; ils s'unissent plus fréquemment; et lorsqu'ils manquent de femelles de leur espèce, ils se mêlent plus volontiers que les quadrupèdes avec les espèces voisines, et produisent ordinairement des métis féconds, et non pas des mulets stériles : on le voit par les exemples du chardonneret, du tarin et du serin; les métis qu'ils produisent peuvent, en s'unissant, produire d'autres individus semblables à eux, et former par conséquent de nouvelles espèces intermédiaires, et plus ou moins ressemblantes à celles dont elles tirent leur origine. Or, tout ce que nous fai-

sons par art peut se faire, et s'est fait mille et mille fois par la nature : il est donc souvent arrivé des mélanges fortuits et volontaires entre les animaux, et surtout parmi les oiseaux, qui, souvent faute de leur femelle, se servent du premier mâle qu'ils rencontrent, ou du premier oiseau qui se présente : le besoin de s'unir est chez eux d'une nécessité si pressante, que la plupart sont malades et meurent lorsqu'on les empêche d'y satisfaire. On voit souvent dans les basses-cours un coq sevré de poules se servir d'un autre coq, d'un chapon, d'un dindon, d'un canard; on voit le faisan se servir de la poule; on voit dans les volières le serin, le linot rouge et la linotte commune, se chercher pour s'unir : et qui sait tout ce qui se passe en amour au fond des bois? qui peut nombrer les jouissances illégitimes entre gens d'espèces différentes? qui pourra

nais séparer toutes les branches bâtardes
s tiges légitimes, assigner le temps de
ur première origine, déterminer en un
not tous les effets des puissances de la
nature pour la multiplication, toutes ses ressources dans le besoin, tous les supplémens qui en résultent, et qu'elle sait employer pour augmenter le nombre des espèces, en remplissant les intervalles qui semblent les séparer?

Notre ouvrage contiendra à peu près tout ce qu'on sait des oiseaux, et néanmoins ce ne sera, comme l'on voit, qu'un sommaire, ou plutôt une esquisse de leur histoire : seulement cette esquisse sera la première qu'on ait faite en ce genre; car les ouvrages anciens et nouveaux auxquels on a donné le titre d'*Histoire d*
oiseaux, ne contiennent presque ri
d'historique. Tout imparfaite que se
notre histoire, elle pourra servir à

postérité pour en faire une plus c
plète et meilleure ; je dis à la post
car je vois clairement qu'il se pa
bien des années avant que nous sc
aussi instruits sur les oiseaux que
le sommes aujourd'hui sur les qu
pèdes. Le seul moyen d'avancer l'
thologie historique seroit de faire
toire particulière des oiseaux de cl
pays ; d'abord de ceux d'une seule
vince, ensuite de ceux d'une pro
voisine, puis de ceux d'une autre
éloignée ; réunir après cela ces his
particulières pour composer celle de
les oiseaux d'un même climat ; fa
même chose dans tous les pays et
tous les différens climats ; compare
suite ces histoires particulières, les
biner pour en tirer les faits et f
un corps entier de toutes ces parti
parées. Or, qui ne voit que cet ou

ne peut être que le produit du temps? Quand y aura-t-il des observateurs qui nous rendront compte de ce que font nos hirondelles au Sénégal et nos cailles en Barbarie? qui seront ceux qui nous informeront des mœurs des oiseaux de la Chine ou du Monomotapa? et, comme je l'ai déja fait sentir, cela est-il assez important, assez utile, pour que bien des gens s'en inquiètent ou s'en occupent? Ce que nous donnons ici servira donc long-temps comme une base ou comme un point de ralliement auquel on pourra rapporter les faits nouveaux que le temps amènera. Si l'on continue d'étudier et de cultiver l'histoire naturelle, les faits se multiplieront, les connoissances augmenteront; notre esquisse historique, dont nous n'avons pu tracer que les premiers traits, se remplira peu à peu, et prendra plus de corps : c'est tout ce

que nous pouvons attendre du produit
de notre travail, et c'est peut-être trop
espérer encore, et en même temps trop
nous étendre sur son peu de valeur.

DISCOURS

SUR

LA NATURE DES OISEAUX.

LE mot *nature* a dans notre langue, et dans la plupart des autres idiomes anciens et modernes, deux acceptions très-différentes : l'une suppose un sens actif et général ; lorsqu'on nomme la nature purement et simplement, on en fait une espèce d'être idéal, auquel on a coutume de rapporter, comme cause, tous les effets constans, tous les phénomènes de l'univers : l'autre acception ne présente qu'un sens passif et particulier, en sorte que lorsqu'on parle de la nature de l'homme, de celle des animaux, de celle des oiseaux, ce mot signifie, ou plutôt indique et comprend dans sa signification, la quantité totale, la somme des qualités dont la nature, prise dans la première acception, a doué l'homme, les animaux, les oiseaux, etc. Ainsi

la nature active, en produisant les êtres, leur imprime un caractère particulier qui fait leur *nature* propre et passive, de laquelle dérivent ce qu'on appelle leur *naturel*, leur *instinct* et toutes leurs autres *habitudes* et *facultés naturelles*. Nous avons déja traité de la nature de l'homme et de celle des animaux quadrupèdes : la nature des oiseaux demande des considérations particulières; et quoiqu'à certains égards elle nous soit moins connue que celle des quadrupèdes, nous tâcherons néanmoins d'en saisir les principaux attributs, et de la présenter sous son véritable aspect, c'est-à-dire avec les traits caractéristiques et généraux qui la constituent.

Le sentiment ou plutôt la faculté de sentir, l'instinct qui n'est que le résultat de cette faculté, et le naturel qui n'est que l'exercice habituel de l'instinct guidé et même produit par le sentiment, ne sont pas, à beaucoup près, les mêmes dans les différens êtres : ces qualités intérieures dépendent de l'organisation en général, et en particulier de celle des sens; et elles sont relatives, non seulement à leur plus ou moins grand degré de perfection, mais encore à l'ordre de supériorité que

met entre les sens ce degré de perfection ou d'imperfection. Dans l'homme, où tout doit être jugement et raison, le sens du toucher est plus parfait que dans l'animal, où il y a moins de jugement que de sentiment; et au contraire l'odorat est plus parfait dans l'animal que dans l'homme, parce que le toucher est le sens de la connoissance, et que l'odorat ne peut être que celui du sentiment. Mais comme peu de gens distinguent nettement les nuances qui séparent les idées et les sensations, la connoissance et le sentiment, la raison et l'instinct, nous mettrons à part ce que nous appelons chez nous *raisonnement*, *discernement*, *jugement*, et nous nous bornerons à comparer les différens produits du simple sentiment et à rechercher les causes de la diversité de l'instinct, qui, quoique varié à l'infini dans le nombre immense des espèces d'animaux qui tous en sont pourvus, paroît néanmoins être plus constant, plus uniforme, plus régulier, moins capricieux, moins sujet à l'erreur que ne l'est la raison dans la seule espèce qui croit la posséder.

En comparant les sens, qui sont les premières puissances motrices de l'instinct dans

tous les animaux, nous trouverons d'abord que le sens de la vue est plus étendu, plus vif, plus net et plus distinct dans les oiseaux en général que dans les quadrupèdes : je dis en général, parce qu'il paroît y avoir des exceptions des oiseaux qui, comme les hiboux, voient moins qu'aucun des quadrupèdes ; mais c'est un effet particulier que nous examinerons à part, d'autant que si ces oiseaux voient mal pendant le jour, ils voient très-bien pendant la nuit, et que ce n'est que par un excès de sensibilité dans l'organe, qu'ils cessent de voir à une grande lumière. Cela même vient à l'appui de notre assertion : car la perfection d'un sens dépend principalement du degré de sa sensibilité ; et ce qui prouve qu'en effet l'œil est plus parfait dans l'oiseau, c'est que la nature l'a travaillé davantage. Il y a, comme l'on sait, deux membranes de plus, l'une extérieure et l'autre intérieure, dans les yeux de tous les oiseaux, qui ne se trouvent pas dans l'homme : la première *, c'est-à-dire la plus extérieure de

* Cette paupière interne se trouve dans plusieurs animaux quadrupèdes ; mais dans la plupart elle n'est pas mobile comme dans les oiseaux.

ces membranes, est placée dans le grand angle de l'œil; c'est une seconde paupière plus transparente que la première, dont les mouvemens obéissent également à la volonté, dont l'usage est de nettoyer et polir la cornée, et qui leur sert aussi à tempérer l'excès de la lumière, et ménager par conséquent la grande sensibilité de leurs yeux: la seconde est située au fond de l'œil, et paroît être un épanouissement du nerf optique, qui, recevant plus immédiatement les impressions de la lumière, doit dès-lors être plus aisément ébranlé, plus sensible qu'il ne l'est dans les autres animaux; et c'est cette grande sensibilité qui rend la vue des oiseaux bien plus parfaite et beaucoup plus étendue. Un épervier voit d'en haut et de vingt fois plus loin une alouette sur une motte de terre, qu'un homme ou un chien ne peuvent l'appercevoir. Un milan, qui s'élève à une hauteur si grande que nous le perdons de vue, voit de là les petits lézards, les mulots, les oiseaux, et choisit ceux sur lesquels il veut fondre; et cette plus grande étendue dans le sens de la vue est accompagnée d'une netteté, d'une précision tout aussi grandes, parce que, l'organe étant en même

temps très-souple et très-sensible, l'œil se renfle ou s'applatit, se couvre ou se découvre, se rétrécit ou s'élargit, et prend aisément, promptement et alternativement, toutes les formes nécessaires pour agir et voir parfaitement à toutes les lumières et à toutes les distances.

D'ailleurs le sens de la vue étant le seul qui produise les idées du mouvement, le seul par lequel on puisse comparer immédiatement les espaces parcourus, et les oiseaux étant de tous les animaux les plus habiles, les plus propres au mouvement, il n'est pas étonnant qu'ils aient en même temps le sens qui le guide plus parfait et plus sûr; ils peuvent parcourir dans un très-petit temps un grand espace, il faut donc qu'ils en voient l'étendue et même les limites. Si la nature, en leur donnant la rapidité du vol, les eût rendus myopes, ces deux qualités eussent été contraires : l'oiseau n'auroit jamais osé se servir de sa légéreté, ni prendre un essor rapide; il n'auroit fait que voltiger lentement, dans la crainte des chocs et des résistances imprévues. La seule vîtesse avec laquelle on voit voler un oiseau, peut indiquer la por-

tée de sa vue, je ne dis pas la portée absolue, mais relative : un oiseau dont le vol est très-vif, direct et soutenu, voit certainement plus loin qu'un autre de même forme, qui néanmoins se meut plus lentement et plus obliquement ; et si jamais la nature a produit des oiseaux à vue courte et à vol très-rapide, ces espèces auront péri par cette contrariété de qualités, dont l'une non seulement empêche l'exercice de l'autre, mais expose l'individu à des risques sans nombre : d'où l'on doit présumer que les oiseaux dont le vol est le plus court et le plus lent, sont ceux aussi dont la vue est la moins étendue ; comme l'on voit, dans les quadrupèdes, ceux qu'on nomme *paresseux* (l'unau et l'aï), qui ne se meuvent que lentement, avoir les yeux couverts et la vue basse.

L'idée du mouvement et toutes les autres idées qui l'accompagnent ou qui en dérivent, telles que celles des vîtesses relatives, de la grandeur des espaces, de la proportion des hauteurs, des profondeurs et des inégalités des surfaces, sont donc plus nettes et tiennent plus de place dans la tête de l'oiseau que dans celle du quadrupède : et il semble

que la nature ait voulu nous indiquer cette vérité par la proportion qu'elle a mise entre la grandeur de l'œil et celle de la tête; car, dans les oiseaux, les yeux sont proportionnellement beaucoup plus grands que dans l'homme et dans les animaux quadrupèdes : ils sont plus grands, plus organisés, puisqu'il y a deux membranes de plus; ils sont donc plus sensibles; et dès-lors ce sens de la vue plus étendu, plus distinct et plus vif dans l'oiseau que dans le quadrupède, doit influer en même proportion sur l'organe intérieur du sentiment, en sorte que l'instinct des oiseaux sera, par cette première cause, modifié différemment de celui des quadrupèdes.

Une seconde cause qui vient à l'appui de la première, et qui doit rendre l'instinct de l'oiseau différent de celui du quadrupède, c'est l'élément qu'il habite et qu'il peut parcourir sans toucher à la terre. L'oiseau connoît peut-être mieux que l'homme tous les degrés de la résistance de l'air, de sa température à différentes hauteurs, de sa pesanteur relative, etc. Il prévoit plus que nous, il indiqueroit mieux que nos baromètres et nos thermomètres, les variations, les chan-

gemens qui arrivent à cet élément mobile; mille et mille fois il a éprouvé ses forces contre celles du vent, et plus souvent encore il s'en est aidé pour voler plus vîte et plus loin. L'aigle, en s'élevant au-dessus des nuages*, peut passer tout-à-coup de l'orage dans le calme, jouir d'un ciel serein et d'une lumière pure, tandis que les autres animaux dans l'ombre sont battus de la tempête; il peut en vingt-quatre heures changer de climat, et

* On peut démontrer que l'aigle, et les autres oiseaux de haut vol, s'élèvent à une hauteur supérieure à celle des nuages, en partant même du milieu d'une plaine, et sans supposer qu'ils gagnent les montagnes qui pourroient leur servir d'échelons; car on les voit s'élever si haut, qu'ils disparoissent à notre vue. Or, l'on sait qu'un objet éclairé par la lumière du jour ne disparoît à nos yeux qu'à la distance de trois mille quatre cent trente-six fois son diamètre, et que par conséquent, si l'on suppose l oiseau placé perpendiculairement au-dessus de l'homme qui le regarde, et que le diamètre du vol ou l'envergure de cet oiseau soit de cinq pieds, il ne peut disparoître qu'à la distance de dix-sept mille cent quatre-vingts pieds ou deux mille huit cent soixante-trois toises: ce qui fait une hauteur bien plus grande que celle des nuages, sur-tout de ceux qui produisent les orages.

planant au-dessus des différentes contrées, s'en former un tableau dont l'homme ne peut avoir d'idée. Nos plans à vue d'oiseau, qui sont si longs, si difficiles à faire avec exactitude, ne nous donnent encore que des notions imparfaites de l'inégalité relative des surfaces qu'ils représentent : l'oiseau, qui a la puissance de se placer dans les vrais points de vue et de les parcourir promptement et successivement en tout sens, en voit plus d'un coup d'œil que nous ne pouvons en estimer, en juger par nos raisonnemens, même appuyés de toutes les combinaisons de notre art; et le quadrupède, borné, pour ainsi dire, à la motte de terre sur laquelle il est né, ne connoît que sa vallée, sa montagne ou sa plaine; il n'a nulle idée de l'ensemble des surfaces, nulle notion des grandes distances, nul desir de les parcourir; et c'est par cette raison que les grands voyages et les migrations sont aussi rares parmi les quadrupèdes qu'elles sont fréquentes dans les oiseaux; c'est ce desir, fondé sur la connoissance des lieux éloignés, sur la puissance qu'ils se sentent de s'y rendre en peu de temps, sur la notion anticipée des changemens de

l'atmosphère, et de l'arrivée des saisons, qui les détermine à partir ensemble et d'un commun accord : dès que les vivres commencent à leur manquer, dès que le froid ou le chaud les incommodent, ils méditent leur retraite; d'abord ils semblent se rassembler de concert pour entraîner leurs petits, et leur communiquer ce même desir de changer de climat, que ceux-ci ne peuvent encore avoir acquis par aucune notion, aucune connoissance, aucune expérience précédente. Les pères et mères rassemblent leur famille pour la guider pendant la traversée, et toutes les familles se réunissent, non seulement parce que tous les chefs sont animés du même desir, mais parce qu'en augmentant les troupes, ils se trouvent en force pour résister à leurs ennemis.

Et ce desir de changer de climat, qui communément se renouvelle deux fois par an, c'est-à-dire en automne et au printemps, est une espèce de besoin si pressant, qu'il se manifeste dans les oiseaux captifs par les inquiétudes les plus vives. Nous donnerons, à l'article de la caille, un détail d'observations à ce sujet, par lesquelles on verra que ce desir est l'une des affections les plus fortes de

l'instinct de l'oiseau; qu'il n'y a rien qu'il ne tente dans ces deux temps de l'année pour se mettre en liberté, et que souvent il se donne la mort par les efforts qu'il fait pour sortir de sa captivité; au lieu que dans tous les autres temps il paroît la supporter tranquillement, et même chérir sa prison, s'il s'y trouve renfermé avec sa femelle dans la saison des amours: lorsque celle de la migration approche, on voit les oiseaux libres, non seulement se rassembler en famille, se réunir en troupes, mais encore s'exercer à faire de longs vols, de grandes tournées, avant que d'entreprendre leur plus grand voyage. Au reste, les circonstances de ces migrations varient dans les différentes espèces; tous les oiseaux voyageurs ne se réunissent pas en troupes, il y en a qui partent seuls, d'autres avec leurs femelles et leur famille, d'autres qui marchent par petits détachemens, etc. Mais, avant d'entrer dans le détail que ce sujet exige *, continuons nos recherches sur les causes qui constituent l'instinct et modifient la nature des oiseaux.

* Nous donnerons dans un autre discours les faits qui ont rapport à la migration des oiseaux.

L'homme, supérieur à tous les êtres organisés, a le sens du toucher, et peut-être celui du goût, plus parfait qu'aucun des animaux; mais il est inférieur à la plupart d'entre eux par les trois autres sens: et en ne comparant que les animaux entre eux, il paroît que la plupart des quadrupèdes ont l'odorat plus vif, plus étendu, que ne l'ont les oiseaux; car, quoi qu'on dise de l'odorat du corbeau, du vautour, etc. il est fort inférieur à celui du chien, du renard, etc. On peut d'abord en juger par la conformation même de l'organe: il y a un grand nombre d'oiseaux qui n'ont point de narines, c'est-à-dire point de conduits ouverts au-dessus du bec, en sorte qu'ils ne peuvent recevoir les odeurs que par la fente intérieure qui est dans la bouche; et dans ceux qui ont des conduits ouverts au-dessus du bec, et qui ont plus d'odorat que les autres, les nerfs olfactifs sont néanmoins bien plus petits proportionnellement, et moins nombreux, moins étendus, que dans les quadrupèdes: aussi l'odorat ne produit dans l'oiseau que quelques effets assez rares, assez peu remarquables, au lieu que dans le chien et dans plusieurs autres quadrupèdes ce

sens paroît être la source et la cause principale de leurs déterminations et de leurs mouvemens. Ainsi le toucher dans l'homme, l'odorat dans le quadrupède, et l'œil dans l'oiseau, sont les premiers sens, c'est-à-dire ceux qui sont les plus parfaits, ceux qui donnent à ces différens êtres les sensations dominantes.

Après la vue, l'ouïe me paroît être le second sens de l'oiseau, c'est-à-dire le second pour la perfection. L'ouïe est non seulement plus parfaite que l'odorat, le goût et le toucher dans l'oiseau, mais même plus parfaite que l'ouïe des quadrupèdes; on le voit par la facilité avec laquelle la plupart des oiseaux retiennent et répètent des sons et des suites de sons, et même la parole; on le voit par le plaisir qu'ils trouvent à chanter continuellement, à gazouiller sans cesse, sur-tout lorsqu'ils sont le plus heureux, c'est-à-dire dans le temps de leurs amours: ils ont les organes de l'oreille et de la voix plus souples et plus puissans; ils s'en servent aussi beaucoup plus que les animaux quadrupèdes. La plupart de ceux-ci sont fort silencieux; et leur voix, qu'ils ne font entendre que rarement, est

presque toujours désagréable et rude : dans celle des oiseaux on trouve de la douceur, de l'agrément, de la mélodie. Il y a quelques espèces dont, à la vérité, la voix paroît insupportable, sur-tout en la comparant à celle des autres : mais ces espèces sont en assez petit nombre, et ce sont les plus gros oiseaux que la nature semble avoir traités comme les quadrupèdes, en ne leur donnant pour voix qu'un seul ou plusieurs cris qui paroissent d'autant plus rauques, plus perçans et plus forts, qu'ils ont moins de proportion avec la grandeur de l'animal ; un paon, qui n'a pas la centième partie du volume d'un bœuf, se fait entendre de plus loin ; un rossignol peut remplir de ses sons tout autant d'espace qu'une grande voix humaine. Cette prodigieuse étendue, cette force de leur voix dépend en entier de leur conformation, tandis que la continuité de leur chant ou de leur silence ne dépend que de leurs affections intérieures ; ce sont deux choses qu'il faut considérer à part.

L'oiseau a d'abord les muscles pectoraux beaucoup plus charnus et plus forts que l'homme ou que tout autre animal, et c'est par

cette raison qu'il fait agir ses ailes avec beaucoup plus de vîtesse et de force que l'homme ne peut remuer ses bras; et en même temps que les puissances qui font mouvoir les ailes sont plus grandes, le volume des ailes est aussi plus étendu, et la masse plus légère, relativement à la grandeur et au poids du corps de l'oiseau : de petits os vides et minces, peu de chair, des tendons fermes et des plumes avec une étendue souvent double, triple ou quadruple de celle du diamètre du corps, forment l'aile de l'oiseau, qui n'a besoin que de la réaction de l'air pour soulever le corps, et de légers mouvemens pour le soutenir élevé. La plus ou moins grande facilité du vol, ses différens degrés de rapidité, sa direction même de bas en haut et de haut en bas, dépendent de la combinaison de tous les résultats de cette conformation. Les oiseaux dont l'aile et la queue sont plus longues et le corps plus petit, sont ceux qui volent le plus vîte et le plus long-temps; ceux au contraire qui, comme l'outarde, le casoar ou l'autruche, ont les ailes et la queue courtes, avec un grand volume de corps, ne s'élèvent qu'avec peine, ou même ne peuvent quitter la terre.

La force des muscles, la conformation des ailes, l'arrangement des plumes et la légèreté des os, sont les causes physiques de l'effet du vol, qui paroît fatiguer si peu la poitrine de l'oiseau, que c'est souvent dans ce temps même du vol qu'il fait le plus retentir sa voix par des cris continus : c'est que dans l'oiseau le thorax, avec toutes les parties qui en dépendent ou qu'il contient, est plus fort ou plus étendu à l'intérieur et à l'extérieur qu'il ne l'est dans les autres animaux ; de même que les muscles pectoraux placés à l'extérieur sont plus gros, la trachée-artère est plus grande et plus forte ; elle se termine ordinairement au-dessous en une large cavité qui multiplie le volume du son. Les poumons, plus grands, plus étendus que ceux des quadrupèdes, ont plusieurs appendices qui forment des poches, des espèces de réservoirs d'air qui rendent encore le corps de l'oiseau plus léger, en même temps qu'ils fournissent aisément et abondamment la substance aérienne qui sert d'aliment à la voix. On a vu dans l'histoire de l'ouarine, qu'une assez légère différence, une extension de plus dans les parties solides de l'organe, donne à ce quadrupède,

qui n'est que d'une grandeur médiocre, une voix si facile et si forte, qu'il la fait retentir, presque continuellement, à plus d'une lieue de distance, quoique les poumons soient conformés comme ceux des autres animaux quadrupèdes ; à plus grande raison, ce même effet se trouve dans l'oiseau, où il y a un grand appareil dans les organes qui doivent produire les sons, et où toutes les parties de la poitrine paroissent être formées pour concourir à la force et à la durée de la voix.

Il me semble qu'on peut démontrer par des faits combinés, que la voix des oiseaux est non seulement plus forte que celle des quadrupèdes, relativement au volume de leur corps, mais même absolument, et sans y faire entrer ce rapport de grandeur : communément les cris de nos quadrupèdes domestiques ou sauvages ne se font pas entendre au-delà d'un quart ou d'un tiers de lieue, et ce cri se fait dans la partie de l'atmosphère la plus dense, c'est-à-dire la plus propre à propager le son ; au lieu que la voix des oiseaux, qui nous parvient du haut des airs, se fait dans un milieu plus rare, et où il faut une plus grande force pour produire le même

fet. On sait, par des expériences faites avec a machine pneumatique, que le son dimi-iue à mesure que l'air devient plus rare; et j'ai reconnu, par une observation que je crois nouvelle, combien la différence de cette raréfaction influe en plein air. J'ai souvent passé des jours entiers dans les forêts, où l'on est obligé de s'appeler de loin, et d'écouter avec attention pour entendre le son du cor et la voix des chiens ou des hommes; j'ai remarqué que dans le temps de la plus grande chaleur du jour, c'est-à-dire depuis dix heures jusqu'à quatre, on ne peut entendre que d'assez près les mêmes voix, les mêmes sons que l'on entend de loin le matin, le soir, et surtout la nuit, dont le silence ne fait rien ici, parce qu'à l'exception des cris de quelques reptiles ou de quelques oiseaux nocturnes, il n'y avoit pas le moindre bruit dans ces forêts; j'ai de plus observé qu'à toutes les heures du jour et de la nuit on entendoit plus loin en hiver par la gelée, que par le plus beau temps de toute autre saison. Tout le monde peu s'assurer de la vérité de cette observation qui ne demande, pour être bien faite, qı la simple attention de choisir les jours serei

et calmes, pour que le vent ne puisse déranger le rapport que nous venons d'indiquer dans la propagation du son. Il m'a souvent paru que je ne pouvois entendre à midi que de six cents pas de distance la même voix que j'entendois de douze ou quinze cents à six heures du matin ou du soir, sans pouvoir attribuer cette grande différence à d'autre cause qu'à la raréfaction de l'air plus grande à midi, et moindre le soir ou le matin; et puisque ce degré de raréfaction fait une différence de plus de moitié sur la distance à laquelle peut s'étendre le son à la surface de la terre, c'est-à-dire dans la partie la plus basse et la plus dense de l'atmosphère, qu'on juge de combien doit être la perte du son dans les parties supérieures, où l'air devient plus rare à mesure qu'on s'élève, et dans une proportion bien plus grande que celle de la raréfaction causée par la chaleur du jour. Les oiseaux dont nous entendons la voix d'en haut, et souvent sans les appercevoir, sont alors élevés à une hauteur égale à trois mille quatre cent trente-six fois leur diamètre, puisque ce n'est qu'à cette distance que l'œil humain cesse de voir les objets. Supposons

donc que l'oiseau avec ses ailes étendues fasse un objet de quatre pieds de diamètre, il ne disparoîtra qu'à la hauteur de treize mille sept cent quarante-quatre pieds, ou de plus de deux mille toises; et si nous supposons une troupe de trois ou quatre cents gros oiseaux, tels que des cigognes, des oies, des canards, dont quelquefois nous en tendons la voix avant de les appercevoir, l'on ne pourra nier que la hauteur à laquelle ils s'élèvent ne soit encore plus grande, puisque la troupe, pour peu qu'elle soit serrée, forme un objet dont le diamètre est bien plus grand. Ainsi l'oiseau, en se faisant entendre d'une lieue du haut des airs, et produisant des sons dans un milieu qui en diminue l'intensité et en raccourcit de plus de moitié la propagation, a par conséquent la voix quatre fois plus forte que l'homme ou le quadrupède, qui ne peut se faire entendre à une demi-lieue sur la surface de la terre: et cette estimation est peut-être plus foible que trop forte; car, indépendamment de ce que nous venons d'exposer, il y a encore une considération qui vient à l'appui de nos conclusions, c'est que le son rendu dans le milieu des airs doit, en se propageant,

remplir une sphère dont l'oiseau est le centre, tandis que le son produit à la surface de la terre ne remplit qu'une demi-sphère, et que la partie du son qui se réfléchit contre la terre aide et sert à la propagation de celui qui s'étend en haut et à côté : c'est par cette raison qu'on dit que la voix monte, et que de deux personnes qui se parlent du haut d'une tour en bas, celui qui est au-dessus est forcé de crier beaucoup plus haut que l'autre, s'il veut s'en faire également entendre.

Et à l'égard de la douceur de la voix et de l'agrément du chant des oiseaux, nous observerons que c'est une qualité en partie naturelle et en partie acquise ; la grande facilité qu'ils ont à retenir et répéter les sons, fait que non seulement ils en empruntent les uns des autres, mais que souvent ils copient les inflexions, les tons de la voix humaine et de nos instrumens. N'est-il pas singulier que dans tous les pays peuplés et policés la plupart des oiseaux aient la voix charmante et le chant mélodieux, tandis que dans l'immense étendue des déserts de l'Afrique et de l'Amérique, où l'on n'a trouvé que des hommes sauvages, il n'existe aussi que des oiseaux

criards, et qu'à peine on puisse citer quelques espèces dont la voix soit douce et le chant agréable? Doit-on attribuer cette différence à la seule influence du climat? L'excès du froid et du chaud produit, à la vérité, des qualités excessives dans la nature des animaux, et se marque souvent à l'extérieur par des caractères durs et par des couleurs fortes. Les quadrupèdes dont la robe est variée et empreinte de couleurs opposées, semée de taches rondes, ou rayée de bandes longues, tels que les panthères, les léopards, les zèbres, les civettes, sont tous des animaux des climats les plus chauds; presque tous les oiseaux de ces mêmes climats brillent à nos yeux des plus vives couleurs, au lieu que dans les pays tempérés les teintes sont plus foibles, plus nuancées, plus douces: sur trois cents espèces d'oiseaux que nous pouvons compter dans notre climat, le paon, le coq, le loriot, le martin-pêcheur, le chardonneret, sont presque les seuls que l'on puisse citer pour la varieté des couleurs, tandis que la nature semble avoir épuisé ses pinceaux sur le plumage des oiseaux de l'Amérique, de l'Afrique et de l'Inde. Ces quadrupèdes dont

la robe est si belle, ces oiseaux dont le plumage éclate des plus vives couleurs, ont en même temps la voix dure et sans inflexions, les sons rauques et discordans, le cri désagréable et même effrayant. On ne peut douter que l'influence du climat ne soit la cause principale de ces effets; mais ne doit-on pas y joindre, comme cause secondaire, l'influence de l'homme ? Dans tous les animaux retenus en domesticité ou détenus en captivité, les couleurs naturelles et primitives ne s'exaltent jamais, et paroissent ne varier que pour se dégrader, se nuancer et se radoucir : on en a vu nombre d'exemples dans les quadrupèdes, il en est de même dans les oiseaux domestiques; les coqs et les pigeons ont encore plus varié pour les couleurs que les chiens ou les chevaux. L'influence de l'homme sur la nature s'étend bien au-delà de ce qu'on imagine : il influe directement et presque immédiatement sur le naturel, sur la grandeur et la couleur des animaux qu'il propage et qu'il s'est soumis; il influe médiatement et de plus loin sur tous les autres, qui, quoique libres, habitent le même climat. L'homme a changé, pour sa

plus grande utilité, dans chaque pays, la surface de la terre : les animaux qui y sont attachés, et qui sont forcés d'y chercher leur subsistance, qui vivent en un mot sous ce même climat et sur cette même terre dont l'homme a changé la nature, ont dû changer aussi et se modifier ; ils ont pris par nécessité plusieurs habitudes qui paroissent faire partie de leur nature ; ils en ont pris d'autres par crainte, qui ont altéré, dégradé leurs mœurs ; ils en ont pris par imitation ; enfin ils en ont reçu par l'éducation, à mesure qu'ils en étoient plus ou moins susceptibles : le chien s'est prodigieusement perfectionné par le commerce de l'homme ; sa férocité naturelle s'est tempérée, et a cédé à la douceur de la reconnoissance et de l'attachement, dès qu'en lui donnant sa subsistance l'homme a satisfait à ses besoins. Dans cet animal, les appétits les plus véhémens dérivent de l'odorat et du goût, deux sens qu'on pourroit réunir en un seul, qui produit les sensations dominantes du chien et des autres animaux carnassiers, desquels il ne diffère que par un point de sensibilité que nous avons augmenté : une nature moins forte, moins fière, moins

féroce que celle du tigre, du léopard ou du lion; un naturel dès-lors plus flexible, quoiqu'avec des appétits tout aussi véhémens, s'est néanmoins modifié, ramolli par les impressions douces du commerce des hommes, dont l'influence n'est pas aussi grande sur les autres animaux, parce que les uns ont une nature revêche, impénétrable aux affections douces; que les autres sont durs, insensibles, ou trop défians, ou trop timides; que tous, jaloux de leur liberté, fuient l'homme, et ne le voient que comme leur tyran ou leur destructeur.

L'homme a moins d'influence sur les oiseaux que sur les quadrupèdes, parce que leur nature est plus éloignée, et qu'ils sont moins susceptibles des sentimens d'attachement et d'obéissance. Les oiseaux que nous appelons *domestiques* ne sont que prisonniers; ils ne nous rendent aucun service pendant leur vie; ils ne nous sont utiles que par leur propagation, c'est-à-dire par leur mort: ce sont des victimes que nous multiplions sans peine, et que nous immolons sans regret et avec fruit. Comme leur instinct diffère de celui des quadrupèdes, et n'a nul rapport

nous. Un oiseau dont l'oreille est assez délicate, assez précise, pour saisir et retenir une suite de sons et même de paroles, et dont la voix est assez flexible pour les répéter distinctement, reçoit ces paroles sans les entendre, et les rend comme il les a reçues; quoiqu'il articule des mots, il ne parle pas, parce que cette articulation de mots n'émane pas du principe de la parole, et n'en est qu'une imitation qui n'exprime rien de ce qui se passe à l'intérieur de l'animal, et ne représente aucune de ses affections. L'homme a donc modifié dans les oiseaux quelques puissances physiques, quelques qualités extérieures, telles que celles de l'oreille et de la voix; mais il a moins influé sur les qualités intérieures. On en instruit quelques uns à chasser et même à rapporter leur gibier; on en apprivoise quelques autres assez pour les rendre familiers; à force d'habitude, on les

amène au point de les attacher à leur prison, de reconnoître aussi la personne qui les soigne : mais tous ces sentimens sont bien légers, bien peu profonds, en comparaison de ceux que nous transmettons aux animaux quadrupèdes, et que nous leur communiquons avec plus de succès en moins de temps et en plus grande quantité. Quelle comparaison y a-t-il entre l'attachement d'un chien et la familiarité d'un serin ; entre l'intelligence d'un éléphant et celle de l'autruche, qui néanmoins paroît être le plus grave, le plus réfléchi des oiseaux, soit parce que l'autruche est en effet l'éléphant des oiseaux par la taille, et que le privilége de l'air sensé est, dans les animaux, attaché à la grandeur, soit qu'étant moins oiseau qu'aucun autre, et ne pouvant quitter la terre, elle tienne en effet de la nature des quadrupèdes ?

Maintenant, si l'on considère la voix des oiseaux, indépendamment de l'influence de l'homme ; que l'on sépare dans le perroquet, le serin, le sansonnet, le merle, les sons qu'ils ont acquis de ceux qui leur sont naturels ; que sur-tout on observe les oiseaux libres et solitaires : on reconnoîtra que non

ılement leur voix se modifie suivant leurs
fections, mais même qu'elle s'étend, se
ɹrtifie, s'altère, se change, s'éteint ou se
enouvelle selon les circonstances et le temps.
Comme la voix est de toutes leurs facultés l'une des plus faciles, et dont l'exercice leur coûte le moins, ils s'en servent au point de paroître en abuser, et ce ne sont pas les femelles qui (comme on pourroit le croire) abusent le plus de cet organe; elles sont dans les oiseaux bien plus silencieuses que les mâles: elles jettent comme eux des cris de douleur ou de crainte; elles ont des expressions ou des murmures d'inquiétude ou de sollicitude, sur-tout pour leurs petits : mais le chant paroît être interdit à la plupart d'entre elles, tandis que dans le mâle c'est l'une des qualités qui fait le plus de sensation. Le chant est le produit naturel d'une douce émotion; c'est l'expression agréable d'un desir tendre qui n'est qu'à demi satisfait : le serin dans sa volière, le verdier dans les plaines, le loriot dans les bois, chantent également leurs amours à voix éclatante, à laquelle la femell ne répond que par quelques petits sons d pur consentement. Dans quelques espèces, l

femelle applaudit au chant du mâle par un semblable chant, mais toujours moins fort et moins plein. Le rossignol, en arrivant avec les premiers jours du printemps, ne chante point encore; il garde le silence jusqu'à ce qu'il soit apparié : son chant est d'abord assez court, incertain, peu fréquent, comme s'il n'étoit pas encore sûr de sa conquête, et sa voix ne devient pleine, éclatante et soutenue jour et nuit, que quand il voit déja sa femelle, chargée du fruit de ses amours, s'occuper d'avance des soins maternels : il s'empresse à les partager, il l'aide à construire le nid; jamais il ne chante avec plus de force et de continuité que quand il la voit travaillée des douleurs de la ponte, et ennuyée d'une longue et continuelle incubation : non seulement il pourvoit à sa subsistance pendant tout ce temps, mais il cherche à le rendre plus court en multipliant ses caresses, en redoublant ses accens amoureux; et ce qui prouve que le chant dépend en effet et en entier des amours, c'est qu'il cesse avec elles. Dès que la femelle couve, elle ne chante plus, et vers la fin de juin le mâle se tait aussi, ou ne se fait entendre que

par quelques sons rauques, semblables au croassement d'un reptile, et si différens des premiers, qu'on a de la peine à se persuader que ces sons viennent du rossignol, ni même d'un autre oiseau.

Ce chant qui cesse et se renouvelle tous les ans, et qui ne dure que deux ou trois mois; cette voix dont les beaux sons n'éclatent que dans la saison de l'amour, qui s'altère ensuite et s'éteint comme la flamme de ce feu satisfait, indique un rapport physique entre les organes de la génération et ceux de la voix; rapport qui paroît avoir une correspondance plus précise et des effets encore plus étendus dans l'oiseau. On sait que dans l'homme la voix ne devient pleine qu'après la puberté; que dans les quadrupèdes elle se renforce et devient effrayante dans le temps du rut: la réplétion des vaisseaux spermatiques, la surabondance de la nourriture organique, excitent une grande irritation dans les parties de la génération; celles de la gorge et de la voix paroissent se ressentir plus ou moins de cette chaleur irritante; la croissance de la barbe, la force de la voix, l'extension de la partie génitale

dans le mâle, l'accroissement des man
le développement des corps glanduleu:
la femelle, qui tous arrivent en même t
indiquent assez la correspondance des]
de la génération avec celles de la gorg
la voix. Dans les oiseaux, les chang
sont encore plus grands ; non seulem
parties sont irritées, altérées ou ch
par ces mêmes causes, mais elles par
même se détruire en entier pour se re
ler : les testicules, qui, dans l'hon
dans la plupart des quadrupèdes,
peu près les mêmes en tout temps,
trissent dans les oiseaux, et se tro
pour ainsi dire, réduits à rien après la
des amours, au retour de laquelle ils
sent, prennent une vie végétative, e
sissent au-delà de ce que semble per
la proportion du corps. Le chant qui
renaît dans les mêmes temps, nous i
des altérations relatives dans le gosier
seau ; et il seroit bon d'observer s'il
fait pas alors dans les organes de s
quelque production nouvelle, quel
tension considérable, qui ne dure qu
que le gonflement des parties de la
tion.

Au reste, l'homme paroît encore avoir influé sur ce sentiment d'amour le plus profond de la nature ; il semble au moins qu'il en ait étendu la durée et multiplié les effets dans les animaux quadrupèdes et dans les oiseaux qu'il retient en domesticité. Les oiseaux de basse-cour et les quadrupèdes domestiques ne sont pas bornés, comme ceux qui sont libres, à une seule saison, à un seul temps de rut ; le coq, le pigeon, le canard, peuvent, comme le cheval, le belier et le chien, s'unir et produire presque en toute saison ; au lieu que les quadrupèdes et les oiseaux sauvages, qui n'ont reçu que la seule influence de la nature, sont bornés à une ou deux saisons, et ne cherchent à s'unir que dans ces seuls temps de l'année.

Nous venons d'exposer quelques unes des principales qualités dont la nature a doué les oiseaux ; nous avons tâché de reconnoître les influences de l'homme sur leurs facultés : nous avons vu qu'ils l'emportent sur lui et sur tous les animaux quadrupèdes par l'étendue et la vivacité du sens de la vue, par la précision, la sensibilité de celui de l'oreille, par la facilité et la force de la voix ; et nous

verrons bientôt qu'ils l'emportent encore de beaucoup par les puissances de la génération et par l'aptitude au mouvement, qui paroît leur être plus naturel que le repos : il y en a, comme les oiseaux de paradis, les mouettes, les martin-pêcheurs, etc. qui semblent être toujours en mouvement, et ne se reposer que par instans ; plusieurs se joignent, se choquent, semblent s'unir dans l'air ; tous saisissent leur proie en volant, sans se détourner, sans s'arrêter ; au lieu que le quadrupède est forcé de prendre des points d'appui, des momens de repos, pour se joindre, et que l'instant où il atteint sa proie est la fin de sa course. L'oiseau peut donc faire, dans l'état de mouvement, plusieurs choses, qui, dans le quadrupède, exigent l'état de repos ; il peut aussi faire beaucoup plus en moins de temps, parce qu'il se meut avec plus de vîtesse, plus de continuité, plus de durée. Toutes ces causes réunies influent sur les habitudes naturelles de l'oiseau, et rendent encore son instinct différent de celui du quadrupède.

Pour donner quelque idée de la durée et de la continuité du mouvement des oiseaux, et

nne et l'élan peuvent faire quarante lieue
un jour: le renne, attelé à un traîneau, e
it trente, et peut soutenir ce même mouve
ent plusieurs jours de suite : le chamea
ut faire trois cents lieues en huit jours : l
eval élevé pour la course, et choisi parm
plus légers et les plus vigoureux, pourr
re une lieue en six ou sept minutes; mai
entôt sa vîtesse se ralentit, et il seroit in
pable de fournir une carrière un peu longu
'il auroit entamée avec cette rapidité. Nou
ons cité l'exemple de la course d'un An
ois qui fit, en onze heures trente-deux mi
tes, soixante-douze lieues, en changean
ent une fois de cheval. Ainsi les meilleur

une étendue dont le diamètre est de plus de quatre pieds : d'où l'on doit inférer que l'oiseau parcourt plus de sept cent cinquante toises par minute, et qu'il peut se transporter à vingt lieues dans une heure; il pourra donc aisément parcourir deux cents lieues tous les jours en dix heures de vol, ce qui suppose plusieurs intervalles dans le jour et la nuit entière de repos. Nos hirondelles et nos autres oiseaux voyageurs peuvent donc se rendre de notre climat sous la Ligne en moins de sept ou huit jours. M. Adanson a vu et tenu à la côte du Sénégal des hirondelles arrivées le 9 octobre, c'est-à-dire huit ou neuf jours après leur départ d'Europe. Pietro della Valle dit qu'en Perse le pigeon messager fait en un jour plus de chemin qu'un homme de pied ne peut en faire en six. On connoît l'histoire du faucon de Henri II, qui, s'étant emporté après une canepetière à Fontainebleau, fut pris le lendemain à Malte, et reconnu à l'anneau qu'il portoit ; celle du faucon des Canaries, envoyé au duc de Lerme, qui revint d'Andalousie à l'île de Ténériffe en seize heures, ce qui fait un trajet de deux cent cinquante lieues. Hans Sloane assure

qu'à la Barbade les mouettes vont se promener en troupes à plus de deux cents milles de distance, et qu'elles reviennent le même jour. Une promenade de plus de cent trente lieues indique assez la possibilité d'un voyage de deux cents; et je crois qu'on peut conclure de la combinaison de tous ces faits, qu'un oiseau de haut vol peut parcourir chaque jour quatre ou cinq fois plus de chemin que le quadrupède le plus agile.

Tout contribue à cette facilité de mouvement dans l'oiseau : d'abord les plumes, dont la substance est très-légère, la surface très-grande, et dont les tuyaux sont creux; ensuite l'arrangement de ces mêmes plumes, la forme des ailes convexe en dessus et concave en dessous, leur fermeté, leur grande étendue, et la force des muscles qui les font mouvoir; enfin la légéreté même du corps, dont les parties les plus massives, telles que les os, sont beaucoup plus légères que celles des quadrupèdes : car les cavités dans les os des oiseaux sont proportionnellement beaucoup plus grandes que dans les quadrupèdes, et les os plats qui n'ont point de cavités sont plus minces et ont moins de poids. «Le sque-

« lette de l'onocrotale, disent les
« de l'académie, est extrêmem
« ne pesoit que vingt-trois once
« soit très-grand ». Cette légère
minue considérablement le poi
de l'oiseau, et l'on reconnoîtra
la balance hydrostatique le sq
quadrupède et celui d'un oise
premier est spécifiquement bien
que l'autre.

Un second effet très-remarqu
l'on doit rapporter à la nature d
durée de la vie des oiseaux, qui, e
plus longue et ne suit pas les m
les mêmes proportions, que dans
quadrupèdes. Nous avons vu que d
et dans ces animaux la durée
toujours proportionnelle au ter
à l'accroissement du corps, et en
nous avons observé qu'en génér
en état d'engendrer que lorsq
la plus grande partie de leur ac
Dans les oiseaux, l'accroissem
prompt, et la reproduction pl
un jeune oiseau peut se servir
en sortant de la coque, et de

de temps après; il peut marcher en naissant, et voler un mois ou cinq semaines après sa naissance: un coq est en état d'engendrer à l'âge de quatre mois, et ne prend son entier accroissement qu'en un an; les oiseaux plus petits le prennent en quatre ou cinq mois: ils croissent donc plus vîte et produisent bien plus tôt que les animaux quadrupèdes, et néanmoins ils vivent bien plus long-temps proportionnellement; car la durée totale de la vie étant, dans l'homme et dans les quadrupèdes, six ou sept fois plus grande que celle de leur entier accroissement, il s'ensuivroit que le coq ou le perroquet, qui ne sont qu'un an à croître, ne devroient vivre que six ou sept ans, au lieu que j'ai vu grand nombre d'exemples bien différens; des linottes prisonnières et néanmoins âgées de quatorze ou quinze ans, des coqs de vingt ans, et des perroquets âgés de plus de trente. Je suis même porté à croire que leur vie pourroit s'étendre bien au-delà des termes que je viens d'indiquer*, et je suis persuadé qu'on

* Un homme digne de foi m'a assuré qu'un perroquet âgé d'environ quarante ans avoit pondu

ne peut attribuer cette longue durée de la vie dans des êtres aussi délicats, et que les moindres maladies font périr, qu'à la texture de leurs os, dont la substance moins solide, plus légère que celle des os des quadrupèdes, reste plus long-temps poreuse; en sorte que l'os ne se durcit, ne se remplit, ne s'obstrue pas aussi vîte, à beaucoup près, que dans les quadrupèdes. Cet endurcissement de la substance des os est, comme nous l'avons dit, la cause générale de la mort naturelle; le terme en est d'autant plus éloigné, que les os sont moins solides : c'est par cette raison qu'il y a plus de femmes que d'hommes qui arrivent à une vieillesse extrême ; c'est par cette même raison que les oiseaux vivent

sans le concours d'aucun mâle, au moins de son espèce. — On a dit qu'un cygne avoit vécu trois cents ans; une oie, quatre-vingts; un onocrotale autant. L'aigle et le corbeau passent pour vivre très-long-temps. (*Encyclopédie*, à l'article *Oiseau.*) — Aldrovande rapporte qu'un pigeon avoit vécu vingt-deux ans, et qu'il n'avoit cessé d'engendrer que les six dernières années de sa vie. — Willughby dit que les linottes vivent quatorze ans, et les chardonnerets vingt-trois, etc.

plus long-temps que les quadrupedes, et les poissons plus long-temps que les oiseaux, parce que les os des poissons sont d'une substance encore plus légère, et qui conserve sa ductilité plus long-temps que celle des os des oiseaux.

Si nous voulons maintenant comparer un peu plus en détail les oiseaux avec les animaux quadrupèdes, nous y trouverons plusieurs rapports particuliers qui nous rappelleront l'uniformité du plan général de la nature. Il y a dans les oiseaux, comme dans les quadrupèdes, des espèces carnassières, et d'autres auxquelles les fruits, les grains, les plantes, suffisent pour se nourrir. La même cause physique qui produit dans l'homme et dans les animaux la nécessité de vivre de chair et d'alimens très-substantiels, se retrouve dans les oiseaux. Ceux qui sont carnassiers n'ont qu'un estomac et des intestins moins étendus que ceux qui se nourrissent de grains ou de fruits * : le jabot dans ceux-ci, et qui

* En général, aux oiseaux qui se nourrissent de chair, les intestins sont courts, et ils n'ont que très-peu de *cæcum*. Dans les oiseaux granivores,

manque ordinairement aux premiers, correspond à la panse des animaux ruminans; ils peuvent vivre d'alimens légers et maigres, parce qu'ils peuvent en prendre un grand volume en remplissant leur jabot, et compenser ainsi la qualité par la quantité : ils ont deux *cœcum* et un gésier, qui est un estomac très-musculeux, très-ferme, qui leur sert à triturer les parties dures des grains qu'ils avalent ; au lieu que les oiseaux de proie ont les intestins bien moins étendus, et n'ont ordinairement ni gésier, ni jabot, ni double *cœcum*.

Le naturel et les mœurs dépendent beaucoup des appétits. En comparant donc à cet égard les oiseaux aux quadrupèdes, il me paroît que l'aigle, noble et généreux, est le lion ; que le vautour, cruel, insatiable, est le tigre ; le milan, la buse, le corbeau, qui ne cherchent que les vidanges et les chairs corrompues, sont les hyènes, les loups et

les intestins sont beaucoup plus étendus, et ils forment de longs replis; il y a aussi souvent plusieurs *cœcum*. (Voyez les *Mémoires pour servir à l'histoire des animaux*, aux articles des *Oiseaux*.)

les chacals; les faucons, les éperviers, les autours et les autres oiseaux chasseurs, sont les chiens, les renards, les onces et les lynx; les chouettes, qui ne voient et ne chassent que la nuit, seront les chats; les hérons, les cormorans, qui vivent de poissons, seront les castors et les loutres; les pics seront les fourmiliers, puisqu'ils se nourrissent de même, en tirant également la langue pour la charger de fourmis; les paons, les coqs, les dindons, tous les oiseaux à jabot, représentent les bœufs, les brebis, les chèvres et les autres animaux ruminans : de manière qu'en établissant une échelle des appétits, et présentant le tableau des différentes façons de vivre, on retrouvera dans les oiseaux les mêmes rapports et les mêmes différences que nous avons observés dans les quadrupèdes, et même les nuances en seront peut-être plus variées : par exemple, les oiseaux paroissent avoir un fonds particulier de subsistance; la nature leur a livré pour nourriture tous les insectes, que les quadrupèdes dédaignent; la chair, le poisson, les amphibies, les reptiles, les insectes, les fruits, les grains, les semences, les racines, les herbes, tout c

qui vit ou végète, devient leur pâture; et nous verrons qu'ils sont assez indifférens sur le choix, et que souvent ils suppléent à l'une des nourritures par une autre. Le sens du goût dans la plupart des oiseaux est presque nul, ou du moins fort inférieur à celui des quadrupèdes : ceux-ci, dont le palais et la langue sont, à la vérité, moins délicats que dans l'homme, ont cependant ces organes plus sensibles et moins durs que les oiseaux, dont la langue est presque cartilagineuse; car, de tous les oiseaux, il n'y a guère que ceux qui se nourrissent de chair dont la langue soit molle et assez semblable, pour la substance, à celle des quadrupèdes. Ces oiseaux auront donc le sens du goût meilleur que les autres, d'autant qu'ils paroissent aussi avoir plus d'odorat, et que la finesse de l'odorat supplée à la grossièreté du goût : mais comme l'odorat est plus foible et le tact du goût plus obtus dans tous les oiseaux que dans les quadrupèdes, ils ne peuvent guère juger des saveurs; aussi voit-on que la plupart ne font qu'avaler, sans jamais savourer; la mastication, qui fait une grande partie de la jouissance de ce sens, leur manque : ils

sont, par toutes ces raisons, si peu délicats sur les alimens, que quelquefois ils s'empoisonnent en voulant se nourrir *.

C'est donc sans connoissance et sans réflexion que quelques naturalistes ont divisé les genres des oiseaux par leur manière de vivre : cette idée eût été plus applicable aux quadrupèdes, parce que leur goût étant plus vif et plus sensible, leurs appétits sont plus décidés, quoique l'on puisse dire avec raison des quadrupèdes comme des oiseaux, que la plupart de ceux qui se nourrissent de plantes ou d'autres alimens maigres, pourroient aussi manger de la chair. Nous voyons les poules, les dindons, et les autres oiseaux qu'on appelle *granivores*, recherchent les vers, les insectes, les parcelles de viande, encore plus soigneusement qu'ils ne cherchent les grains; on nourrit avec de la chair hachée le rossignol, qui ne vit que d'insectes; les chouettes, qui sont naturellement carnassières,

* Le persil, le café, les amandes amères sont un poison pour les poules, les perroquets, plusieurs autres oiseaux, qui néanmoins les mangent avec autant d'avidité que les autres nourritures qu'on leur offre.

qui ne peuvent attraper la nuit que des chauves-souris, se rabattent sur les papillons-phalènes, qui volent aussi dans l'obscurité. Le bec crochu n'est pas, comme le disent les gens amoureux des causes finales, un indice, un signe certain d'un appétit décidé pour la chair, ni un instrument fait exprès pour la déchirer, puisque les perroquets et plusieurs autres oiseaux dont le bec est crochu, semblent préférer les fruits et les graines à la chair. Ceux qui sont les plus voraces, les plus carnassiers, mangent du poisson, des crapauds, des reptiles, lorsque la chair leur manque. Presque tous les oiseaux qui paroissent ne vivre que de graines ont néanmoins été nourris dans le premier âge par leurs pères et mères avec des insectes. Ainsi rien n'est plus gratuit et moins fondé que cette division des oiseaux, tirée de leur manière de vivre ou de la différence de leur nourriture : jamais on ne déterminera la nature d'un être par un seul caractère ou par une seule habitude naturelle ; il faut au moins en réunir plusieurs, car plus les caractères seront nombreux, et moins la méthode aura d'imperfection : mais, comme nous l'avons

…t dit et répété, rien ne p…
…mplète que l'histoire et la descriptio…
…aque espèce en particulier.

Comme la mastication manque aux oiseaux, que le bec ne représente qu'à certains égards la mâchoire des quadrupèdes, que même il ne peut suppléer que très-imparfaitement à l'office des dents*, qu'ils sont forcés d'avaler les graines entières ou à demi concassées, et qu'ils ne peuvent les broyer avec le bec, ils n'auroient pu les digérer, ni par conséquent se nourrir, si leur estomac eût été conformé comme celui des animaux qui ont des dents. Les oiseaux granivores ont des gésiers, c'est-à-dire des estomacs d'une substance assez ferme et assez solide pour broyer les alimens, à l'aide de quelques petits cailloux qu'ils avalent : c'est comme s'ils portoient et plaçoient à chaque fois des dents dans leur estomac, où l'action du broiement et de la trituration par le frotte-

* Dans les perroquets et dans beaucoup d'autres oiseaux, la partie supérieure du bec est mobil… comme l'inférieure ; au lieu que dans les anima… quadrupèdes il n'y a que la mâchoire inférieure … soit mobile.

ment est bien plus grande que dans les quadrupèdes, et même dans les animaux carnassiers qui n'ont point de gésier, mais un estomac souple et assez semblable à celui des autres animaux. On a observé que ce seul frottement dans le gésier avoit rayé profondément et usé presque aux trois quarts plusieurs pièces de monnoie qu'on avoit fait avaler à une autruche.

De la même manière que la nature a donné aux quadrupèdes qui fréquentent les eaux ou qui habitent les pays froids, une double fourrure et des poils plus serrés, plus épais, de même tous les oiseaux aquatiques et ceux des terres du nord sont pourvus d'une grande quantité de plumes et d'un duvet très-fin; en sorte qu'on peut juger par cet indice de leur pays natal, et de l'élément auquel ils donnent la préférence. Dans tous les climats, les oiseaux d'eau sont à peu près également garnis de plumes, et ils ont près de la queue de grosses glandes, des espèces de réservoirs d'une matière huileuse, dont ils se servent pour lustrer et vernir leurs plumes; ce qui, joint à leur épaisseur, les rend impénétrables à l'eau, qui ne peut que

glisser sur leur surface. Les oiseaux de terre manquent de ces glandes, ou les ont beaucoup plus petites.

Les oiseaux presque nuds, tels que l'autruche, le casoar, le dronte, ne se trouvent que dans les pays chauds; tous ceux des pays froids sont bien fourrés et bien couverts. Les oiseaux du haut vol ont besoin de toutes leurs plumes pour résister au froid de la moyenne région de l'air. Lorsqu'on veut empêcher un aigle de s'élever trop haut et de se perdre à nos yeux, il ne faut que lui dégarnir le ventre; il devient dès-lors trop sensible au froid pour s'élever à cette grande hauteur.

Tous les oiseaux en général sont sujets à la mue comme les quadrupèdes; la plus grande partie de leurs plumes tombent et se renouvellent tous les ans, et même les effets de ce changement sont bien plus sensibles que dans les quadrupèdes. La plupart des oiseaux sont souffrans et malades dans la mue; quelques uns en meurent, aucun ne produit dans ce temps; la poule la mieux nourrie cesse alors de pondre : la nourriture organique, qui auparavant étoit employée à la reproduction, se trouve consommée, absorbée et au-del

par la nutrition de ces plumes nouvelles, et cette même nourriture organique ne redevient surabondante que quand elles ont pris leur entière croissance. Communément c'est vers la fin de l'été et en automne que les oiseaux muent *; les plumes renaissent en même temps : la nourriture abondante qu'ils trouvent dans cette saison est en grande partie consommée par la croissance de ces plumes nouvelles ; et ce n'est que quand elles ont pris leur entier accroissement, c'est-à-dire à l'arrivée du printemps, que la surabondance de la nourriture, aidée de la douceur de la saison, les porte à l'amour : alors toutes

* Les oiseaux domestiques, comme les poules, muent ordinairement en automne; et c'est avant la fin de l'été que les faisans et les perdrix entrent dans la mue : ceux qu'on garde en parquet dans les faisanderies muent immédiatement après leur ponte faite. Dans la campagne, c'est vers la fin de juillet que les perdrix et les faisans subissent ce changement; seulement les femelles qui ont des petits entrent dans la mue quelques jours plus tard. Les canards sauvages muent aussi avant la fin de juillet. (Ces remarques m'ont été données par M. le Roy, lieutenant des chasses à Versailles.)

les plantes renaissent, les insectes engourdis se réveillent ou sortent de leur nymphe, la terre semble fourmiller de vie ; cette chère nouvelle, qui ne paroît préparée que pour eux, leur donne une nouvelle vigueur, un surcroît de vie, qui se répand par l'amour, et se réalise par la reproduction.

On croiroit qu'il est aussi essentiel à l'oiseau de voler qu'au poisson de nager, et au quadrupède de marcher ; cependant il y a dans tous ces genres des exceptions à ce fait général : et de même que dans les quadrupèdes il y en a, comme les roussettes, les rougettes et les chauves-souris, qui volent et ne marchent pas ; d'autres qui, comme les phoques, les morses et les lamantins, ne peuvent que nager, ou qui, comme les castors et les loutres, marchent plus difficilement qu'ils ne nagent ; d'autres enfin qui, comme le paresseux, peuvent à peine se traîner : de même, dans les oiseaux, on trouve l'autruche, le casoar, le dronte, le thouyou, etc. qui ne peuvent voler, et sont réduits à marcher ; d'autres, comme les pingoins, les perroquets de mer, etc. volent et nagent, mais ne peuvent marcher ; d'autres qui, comme

les oiseaux de paradis, ne marchent ni ne nagent, et ne peuvent prendre de mouvement qu'en volant : seulement il paroît que l'élément de l'eau appartient plus aux oiseaux qu'aux quadrupèdes; car, à l'exception d'un petit nombre d'espèces, tous les animaux terrestres fuient l'eau, et ne nagent que quand ils y sont forcés par la crainte ou par le besoin de nourriture; au lieu que dans les oiseaux il y a une grande tribu d'espèces qui ne se plaisent que sur l'eau, et semblent n'aller à terre que par nécessité et pour des besoins particuliers, comme celui de déposer leurs œufs hors de l'atteinte des eaux, etc. et ce qui démontre que l'élément de l'eau appartient plus aux oiseaux qu'aux animaux terrestres, c'est qu'il n'y a que trois ou quatre quadrupèdes qui aient des membranes entre les doigts des pieds; au lieu qu'on peut compter plus de trois cents oiseaux pourvus de ces membranes qui leur donnent la facilité de nager. D'ailleurs, la légéreté de leurs plumes et de leurs os, la forme même de leur corps, contribuent prodigieusement à cette plus grande facilité. L'homme est peut-être de tous les êtres celui

qui fait le plus d'efforts en nageant, parce que la forme de son corps est absolument opposée à cette espèce de mouvement. Dans les quadrupèdes, ceux qui ont plusieurs estomacs ou de gros et longs intestins nagent, comme plus légers, plus aisément que les autres, parce que ces grandes cavités intérieures rendent leur corps spécifiquement moins pesant. Les oiseaux, dont les pieds sont des espèces de rames, dont la forme du corps est oblongue, arrondie comme celle d'un navire, et dont le volume est si léger, qu'il n'enfonce qu'autant qu'il faut pour se soutenir, sont, par toutes ces causes, presque aussi propres à nager qu'à voler; et même cette faculté de nager se développe la première, car on voit les petits canards s'exercer sur les eaux long-temps avant que de prendre leur essor dans les airs.

Dans les quadrupèdes, sur-tout dans ceux qui ne peuvent rien saisir avec leurs doigts, qui n'ont que des cornes aux pieds ou des ongles durs, le sens du toucher paroît être réuni avec celui du goût dans la gueule. Comme c'est la seule partie qui soit divisée, et par laquelle ils puissent saisir les corps et en

connoître la forme, en appliquant à l
surface la langue, le palais et les dents, c
partie est le principal siége de leur touch
ainsi que de leur goût. Dans les oiseaux
toucher de cette partie est donc au m
aussi imparfait que dans les quadrupè
parce que leur langue et leur palais
moins sensibles : mais il paroît qu'ils l'
portent sur ceux-ci par le toucher des doi
et que le principal siége de ce sens y rés
car en général ils se servent de leurs d
beaucoup plus que les quadrupèdes, soit p
saisir *, soit pour palper les corps. N
moins l'intérieur des doigts étant dans
oiseaux toujours revêtu d'une peau dur

* Nous avons vu dans l'*Histoire des anim*
quadrupèdes, qu'il n'y en a pas un tiers q
servent de leurs pieds de devant pour porter à
gueule, au lieu que la plupart des oiseaux se se
d'une de leurs pattes pour porter à leur bec,
que cet acte doive leur coûter plus qu'aux qua
pèdes, puisque n'ayant que deux pieds ils
obligés de se soutenir avec effort sur un seul,
dant que l'autre agit; au lieu que le quadru
est alors appuyé sur les trois autres pieds, ou
sur les parties postérieures de son corps.

deuse, le tact ne peut en être délicat, et s sensations qu'il produit doivent être assez eu distinctes.

Voici donc l'ordre des sens, tels que la na-ure paroît l'avoir établi pour les différens êtres que nous considérons. Dans l'homme, le toucher est le premier, c'est-à-dire le plus parfait, le goût est le second, la vue le troisième, l'ouïe le quatrième, et l'odorat le dernier des sens. Dans le quadrupède, l'odorat est le premier, le goût le second, ou plutôt ces deux sens n'en font qu'un, la vue le troisième, l'ouïe le quatrième, et le toucher le dernier. Dans l'oiseau, la vue est le premier, l'ouïe est le second, le toucher est le troisième, le goût et l'odorat les derniers. Les sensations dominantes dans chacun de ces êtres suivront le même ordre; l'homme sera plus ému par les impressions du toucher, le quadrupède par celles de l'odorat, et l'oiseau par celles de la vue. La plus grande partie de leurs jugemens, de leurs déterminations, dépendront de ces sensations dominantes; celles des autres sens, étant moins fortes et moins nombreuses, seront subordonnées aux premières, et n'influeront qu'en

second sur la nature de l'être : l'homme sera aussi réfléchi que le sens du toucher paroît grave et profond, le quadrupède aura des appétits plus véhémens que ceux de l'homme, et l'oiseau des sensations plus légères et aussi étendues que l'est le sens de la vue.

Mais il y a un sixième sens qui, quoiqu'intermittent, semble, lorsqu'il agit, commander à tous les autres, et produire alors les sensations dominantes, les mouvemens les plus violens, et les affections les plus intimes ; c'est le sens de l'amour : rien n'égale la force de ses impressions dans les animaux quadrupèdes, rien n'est plus pressant que leurs besoins, rien de plus fougueux que leurs desirs ; ils se recherchent avec l'empressement le plus vif, et s'unissent avec une espèce de fureur. Dans les oiseaux il y a plus de tendresse, plus d'attachement, plus de moral en amour, quoique le fonds physique en soit peut-être encore plus grand que dans les quadrupèdes : à peine peut-on citer dans ceux-ci quelques exemples de chasteté conjugale, et encore moins du soin des pères pour leur progéniture; au lieu que dans les oiseaux ce sont les exemples contraires qui

sont rares, puisqu'à l'exception de ceux de nos basses-cours et de quelques autres espèces, tous paroissent s'unir par un pacte constant, et qui dure au moins aussi long-temps que l'éducation de leurs petits.

C'est qu'indépendamment du besoin de s'unir, tout mariage suppose une nécessité d'arrangement pour soi-même et pour ce qui doit en résulter : les oiseaux qui sont forcés, pour déposer leurs œufs, de construire un nid que la femelle commence par nécessité, et auquel le mâle amoureux travaille par complaisance, s'occupant ensemble de cet ouvrage, prennent de l'attachement l'un pour l'autre : les soins multipliés, les secours mutuels, les inquiétudes communes, fortifient ce sentiment, qui augmente encore et qui devient plus durable par une seconde nécessité; c'est de ne pas laisser refroidir les œufs, ni perdre le fruit de leurs amours, pour lequel ils ont déja pris tant de soins : la femelle ne pouvant les quitter, le mâle va chercher et lui apporte sa subsistance; quelquefois même il la remplace, ou se réunit avec elle, pour augmenter la chaleur du nid et partager les ennuis de sa situation. L'atta-

chement qui vient de succéder à l'amour subsiste dans toute sa force pendant le temps de l'incubation, et il paroît s'accroître encore et s'épanouir davantage à la naissance des petits : c'est une autre jouissance, mais en même temps ce sont de nouveaux liens ; leur éducation est un nouvel ouvrage auquel le père et la mère doivent travailler de concert. Les oiseaux nous représentent donc tout ce qui se passe dans un ménage honnête, de l'amour suivi d'un attachement sans partage, et qui ne se répand ensuite que sur la famille. Tout cela tient, comme l'on voit, à la nécessité de s'occuper ensemble de soins indispensables et de travaux communs : et ne voit-on pas aussi que cette nécessité de travail ne se trouvant chez nous que dans la seconde classe, les hommes de la première pouvant s'en dispenser, l'indifférence et l'infidélité n'ont pu manquer de gagner les conditions élevées ?

Dans les animaux quadrupèdes il n'y a que de l'amour physique et point d'attachement, c'est-à-dire nul sentiment durable entre le mâle et la femelle, parce que leur union ne suppose aucun arrangement pré-

cédent, et n'exige ni travaux communs ni soins subséquens ; dès-lors point de mariage. Le mâle, dès qu'il a joui, se sépare de la femelle, soit pour passer à d'autres, soit pour se refaire ; il n'est ni mari ni père de famille, car il méconnoît et sa femme et ses enfans : elle-même s'étant livrée à plusieurs, n'attend de soins ni de secours d'aucun ; elle reste seule chargée du poids de sa progéniture et des peines de l'éducation ; elle n'a d'attachement que pour ses petits, et ce sentiment dure souvent plus long-temps que dans l'oiseau. Comme il paroît dépendre du besoin que les petits ont de leur mère, qu'elle les nourrit de sa propre substance, et que ses secours sont plus long-temps nécessaires dans la plupart des quadrupèdes, qui croissent plus lentement que les oiseaux, l'attachement dure aussi plus long-temps ; il y a même plusieurs espèces d'animaux quadrupèdes où ce sentiment n'est pas détruit par de nouvelles amours, et où l'on voit la mère conduire également et soigner ses petits de deux ou trois portées. Il y a aussi quelques espèces de quadrupèdes dans lesquelles la société du mâle et de la femelle dure et sub-

siste pendant le temps de l'éducation des petits ; on le voit dans les loups et les renards : le chevreuil sur-tout peut être regardé comme le modèle de la fidélité conjugale. Il y a, au contraire, quelques espèces d'oiseaux dont la *pariade* ne dure pas plus long-temps que les besoins de l'amour*; mais ces exceptions n'empêchent pas qu'en général la nature n'ait donné plus de constance en amour aux oiseaux qu'aux quadrupèdes.

Et ce qui prouve encore que ce mariage et ce moral d'amour n'est produit dans les oiseaux que par la nécessité d'un travail commun, c'est que ceux qui ne font point de nid ne se marient point, et se mêlent indifféremment : on le voit par l'exemple familier de nos oiseaux de basse-cour ; le mâle paroît seulement avoir quelques attentions de plus pour ses femelles que n'en ont les quadru-

* Dès que la perdrix rouge femelle couve, le mâle l'abandonne, et la laisse chargée seule de l'éducation des petits. Les mâles qui ont servi leurs femelles se rassemblent en compagnie, et ne prennent plus aucun intérêt à leur progéniture. (Cette remarque m'a été donnée par M. le Roy, lieutenant des chasses à Versailles.)

pèdes, parce qu'ici la saison des amours n'est pas limitée, qu'il peut se servir plus long-temps de la même femelle, que le temps des pontes est plus long, qu'elles sont plus fréquentes; qu'enfin, comme on enlève les œufs, les temps d'incubation sont moins pressés, et que les femelles ne demandent à couver que quand leurs puissances pour la génération se trouvent amorties et presque épuisées. Ajoutez à toutes ces causes le peu de besoin que ces oiseaux domestiques ont de construire un nid pour se mettre en sûreté et se soustraire aux yeux, l'abondance dans laquelle ils vivent, la facilité de recevoir leur nourriture ou de la trouver toujours au même lieu, toutes les autres commodités que l'homme leur fournit, qui dispensent ces oiseaux des travaux, des soins et des inquiétudes que les autres ressentent et partagent en commun, et vous retrouverez chez eux les premiers effets du luxe et les maux de l'opulence, *libertinage* et *paresse*.

Au reste, dans ces oiseaux dont nous avons gâté les mœurs en les servant, comme dans ceux qui les ont conservées, parce qu'ils sont forcés de travailler ensemble et de se

servir eux-mêmes, le fonds de l'amour physique (c'est-à-dire l'étoffe, la substance qui produit cette sensation et en réalise les effets) est bien plus grand que dans les animaux quadrupèdes. Un coq suffit aisément à douze ou quinze poules, et féconde par un seul acte tous les œufs que chacune peut produire en vingt jours; il pourroit donc, absolument parlant, devenir chaque jour père de trois cents enfans. Une bonne poule peut produire cent œufs dans une seule saison, depuis le printemps jusqu'en automne. Quelle différence de cette grande multiplication au petit produit de nos quadrupèdes les plus féconds! Il semble que toute la nourriture qu'on fournit abondamment à ces oiseaux, se convertissant en liqueur séminale, ne serve qu'à leurs plaisirs, et tourne toute entière au profit de la propagation; ce sont des espèces de machines que nous montons, que nous arrangeons nous-mêmes pour la multiplication; nous en augmentons prodigieusement le nombre en les tenant ensemble, en les nourrissant largement, et en les dispensant de tout travail, de tout soin, de toute inquiétude pour les besoins de la vie: car le coq et la

poule sauvages ne produisent dans l'état naturel qu'autant que nos perdrix et nos cailles; et quoique de tous les oiseaux les gallinacés soient les plus féconds, leur produit se réduit à dix-huit ou vingt œufs, et leurs amours à une seule saison lorsqu'ils sont dans l'état de nature. A la vérité, il pourroit y avoir deux saisons et deux pontes dans des climats plus heureux, comme l'on voit dans celui-ci plusieurs espèces d'oiseaux pondre deux et même trois fois dans un été; mais aussi le nombre des œufs est moins grand dans toutes ces espèces, et le temps de l'incubation est plus court dans quelques unes. Ainsi, quoique les oiseaux soient en *puissance* bien plus prolifiquesque les quadrupèdes, ils ne le sont pas beaucoup plus par *l'effet.* Les pigeons, les tourterelles, etc. ne pondent que deux œufs; les grands oiseaux de proie n'en pondent que trois ou quatre, la plupart des autres oiseaux cinq ou six; et il n'y a que les poules et les autres gallinacés, tels que le paon, le dindon, le faisan, les perdrix et les cailles, qui produisent en grand nombre.

La disette, les soins, les inquiétudes, le travail forcé, diminuent dans tous les êtres

les puissances et les effets de la génération. Nous l'avons vu dans les animaux quadrupèdes, et on le voit encore plus évidemment dans les oiseaux; ils produisent d'autant plus qu'ils sont mieux nourris, plus choyés, mieux servis : et si nous ne considérons que ceux qui sont livrés à eux-mêmes, et exposés à tous les inconvéniens qui accompagnent l'entière indépendance, nous trouverons qu'étant continuellement travaillés de besoins, d'inquiétudes et de craintes, ils n'usent pas, à beaucoup près, autant qu'il se pourroit, de toutes leurs puissances pour la génération ; ils semblent même en ménager les effets, et les proportionner aux circonstances de leur situation. Un oiseau, après avoir construit son nid et fait sa ponte, que je suppose de cinq œufs, cesse de pondre, et ne s'occupe que de leur conservation ; tout le reste de la saison sera employé à l'incubation et à l'éducation des petits, et il n'y aura point d'autres pontes : mais si par hasard on brise les œufs, on renverse le nid, il en construit bientôt un autre, et pond encore trois ou quatre œufs ; et si on détruit ce second ouvrage comme le premier, l'oiseau

travaillera de nouveau, et pondra encore deux ou trois œufs. Cette seconde et cette troisième ponte dépendent donc en quelque sorte de la volonté de l'oiseau. Lorsque la première réussit, et tant qu'elle subsiste, il ne se livre pas aux émotions d'amour et aux affections intérieures qui peuvent donner à de nouveaux œufs la vie végétative nécessaire à leur accroissement et à leur exclusion au dehors ; mais si la mort a moissonné sa famille naissante ou prête à naître, il se livre bientôt à ces affections, et démontre par un nouveau produit que ses puissances pour la génération n'étoient que suspendues et point épuisées, et qu'il ne se privoit des plaisirs qui la précèdent que pour satisfaire au devoir naturel du soin de sa famille. Le devoir l'emporte donc encore ici sur la passion, et l'attachement sur l'amour. L'oiseau paroît commander à ce dernier sentiment bien plus qu'au premier, auquel du moins il obéit toujours de préférence : ce n'est que par la force qu'il se départ de l'attachement pour ses petits, et c'est volontairement qu'il renonce aux plaisirs de l'amour, quoique très en état d'en jouir.

De la même manière que, dans les oiseaux, les mœurs sont plus pures en amour, de même aussi les moyens d'y satisfaire sont plus simples que dans les quadrupèdes : ils n'ont qu'une seule façon de s'accoupler, au lieu que nous avons vu dans les quadrupèdes des exemples de toutes les situations ; seulement il y a des espèces, comme celle de la poule, où la femelle s'abaisse en pliant les jambes, et d'autres, comme celle du moineau, où elle ne change rien à sa position ordinaire, et demeure droite sur ses pieds. Dans tous, le temps de l'accouplement est très-court, et plùs court encore dans ceux qui se tiennent debout que dans ceux qui s'abaissent. La forme extérieure * et la struc-

* La plupart des oiseaux ont deux verges ou une verge fourchue, et c'est par l'anus que sort cette double verge pour s'étendre au dehors. Dans quelques espèces, cette partie est d'une grandeur très-remarquable, et dans d'autres elle est à peine sensible. La femelle n'a pas, comme dans les quadrupèdes, l'orifice de la vulve au-dessous de l'anus ; elle le porte au-dessus. Elle n'a point de matrice comme les quadrupèdes, mais de simples ovaires, etc.

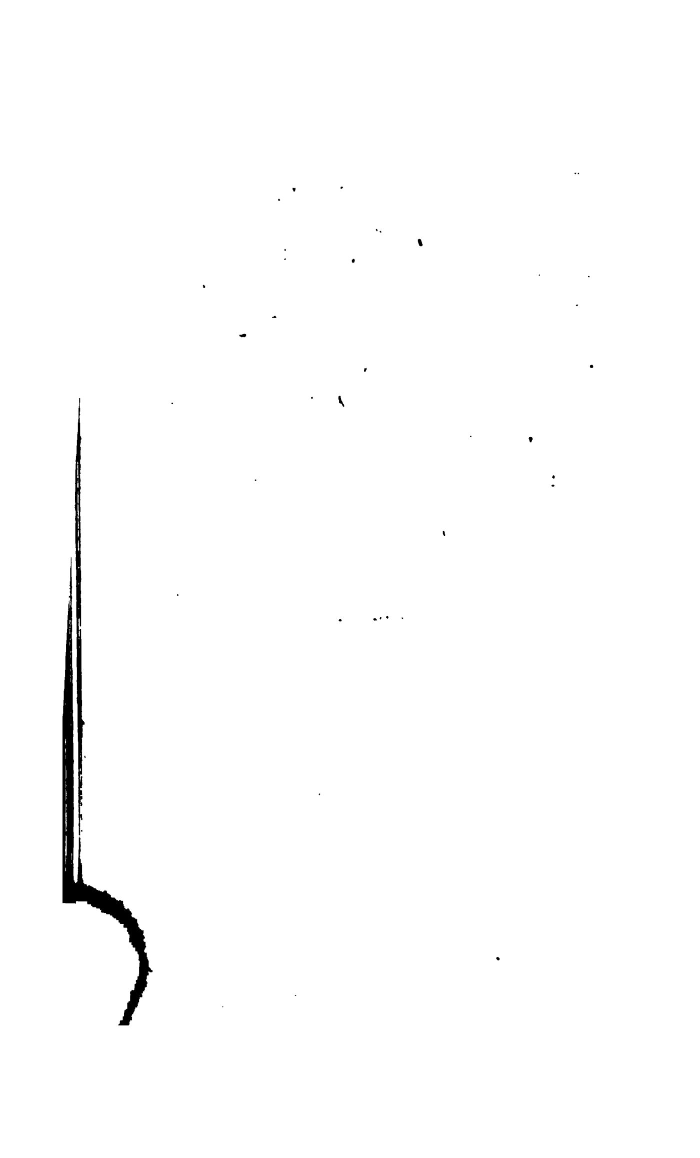
ture intérieure des parties de la génération sont fort différentes de celles des quadrupèdes ; et la grandeur, la position, le nombre, l'action et le mouvement de ces parties varient même beaucoup dans les diverses espèces d'oiseaux. Aussi paroît-il qu'il y a intromission réelle dans les uns, et qu'il ne peut y avoir dans les autres qu'une forte compression, ou même un simple attouchement. Mais nous réservons ces détails, ainsi que plusieurs autres, pour l'histoire particulière de chaque genre d'oiseau.

En rassemblant sous un seul point de vue les idées et les faits que nous venons d'exposer, nous trouverons que le sens intérieur, le *sensorium* de l'oiseau, est principalement rempli d'images produites par le sens de la vue; que ces images sont superficielles, mais très-étendues, et la plupart relatives au mouvement, aux distances, aux espaces; que, voyant une province entière aussi aisément que nous voyons notre horizon, il porte dans son cerveau une carte géographique des lieux qu'il a vus; que la facilité qu'il a de les parcourir de nouveau est l'une des causes déterminantes de ses fréquentes promenades

et de ses migrations. Nous reconnoîtrons qu'étant très-susceptible d'être ébranlé par le sens de l'ouïe, les bruits soudains doivent le remuer violemment, lui donner de la crainte et le faire fuir, tandis qu'on peut le faire approcher par des sons doux, et le leurrer par des appeaux; que les organes de la voix étant très-forts et très-flexibles, l'oiseau ne peut manquer de s'en servir pour exprimer ses sensations, transmettre ses affections, et se faire entendre de très-loin; qu'il peut aussi se mieux exprimer que le quadrupède, puisqu'il a plus de signes, c'est-à-dire plus d'inflexions dans la voix; que, pouvant recevoir facilement et conserver long-temps les impressions des sons, l'organe de ce sens se monte comme un instrument qu'il se plaît à faire résonner : mais que ces sons communiqués, et qu'il répète mécaniquement, n'ont aucun rapport avec ses affections intérieures ; que le sens du toucher ne lui donnant que des sensations imparfaites, il n'a que des notions peu distinctes de la forme des corps, quoiqu'il en voie très-clairement la surface; que c'est par le sens de la vue, et non par celui de l'odorat, qu'il est

averti de loin de la présence des choses qui peuvent lui servir de nourriture ; qu'il a plus de besoin que d'appétit, plus de voracité que de sensualité ou de délicatesse de goût. Nous verrons que, pouvant aisément se soustraire à la main de l'homme, et se mettre même hors de la portée de sa vue, les oiseaux ont dû conserver un naturel sauvage, et trop d'indépendance pour être réduits en vraie domesticité ; qu'étant plus libres, plus éloignés que les quadrupèdes, plus indépendans de l'empire de l'homme, ils sont moins troublés dans le cours de leurs habitudes naturelles ; que c'est par cette raison qu'ils se rassemblent plus volontiers, et que la plupart ont un instinct décidé pour la société ; qu'étant forcés de s'occuper en commun des soins de leur famille, et même de travailler d'avance à la construction de leur nid, ils prennent un fort attachement l'un pour l'autre, qui devient leur affection dominante, et se répand ensuite sur leurs petits ; que ce sentiment doux tempère les passions violentes, modère même celle de l'amour, et fait la chasteté, la pureté de leurs mœurs, et la douceur de leur naturel ;

que, quoique plus riches en fonds d'amour qu'aucun des animaux, ils dépensent à proportion beaucoup moins, ne s'excèdent jamais, et savent subordonner leurs plaisirs à leurs devoirs ; qu'enfin cette classe d'êtres légers, que la nature paroît avoir produits dans sa gaieté, peut néanmoins être regardée comme un peuple sérieux, honnête, dont on a eu raison de tirer des fables morales et d'emprunter des exemples utiles.



HISTOIRE NATURELLE.

LES OISEAUX DE PROIE.

On pourroit dire, absolument parlant, que
›resque tous les oiseaux vivent de proie,
uisque presque tous recherchent et prennent
s insectes, les vers et les autres petits ani-
aux vivans : mais je n'entends ici par
ıeaux de proie que ceux qui se nourrissent
chair et font la guerre aux autres oiseaux;
en les comparant aux quadrupèdes car-
ıiers, je trouve qu'il y en a proportion-
ement beaucoup moins. La tribu des
, des tigres, des panthères, onces, léo-
, guépards, jaguars, couguars, ocelots,

servals, margais, chats sauvages ou domestiques; celle des chiens, des chacals, loups, renards, isatis; celle des hyènes, civettes, zibets, genettes et fossanes; les tribus plus nombreuses encore des fouines, martes, putois, mouffettes, furets, vansirs, hermines, belettes, zibelines, mangoustes, surikates, gloutons, pékans, visons, sousliques; et des sarigues, marmoses, cayopollins, tarsiers, phalangers; celle des roussettes, rougettes, chauves-souris, à laquelle on peut encore ajouter toute la famille des rats, qui, trop foibles pour attaquer les autres, se dévorent eux-mêmes : tout cela forme un nombre bien plus considérable que celui des aigles, des vautours, éperviers, faucons, gerfauts, milans, buses, crécerelles, émerillons, ducs, hiboux, chouettes, pies-grièches et corbeaux, qui sont les seuls oiseaux dont l'appétit pour la chair soit bien décidé; et encore y en a-t-il plusieurs, tels que les milans, les buses et les corbeaux, qui se nourrissent plus volontiers de cadavres que d'animaux vivans; en sorte qu'il n'y a pas une quinzième partie du nombre total des oiseaux qui soient carnassiers, tandis que

dans les quadrupèdes il y en a plus du tiers.

Les oiseaux de proie étant moins puissans, moins forts et beaucoup moins nombreux que les quadrupèdes carnassiers, font aussi beaucoup moins de dégâts sur la terre; mais en revanche, comme si la tyrannie ne perdoit jamais ses droits, il existe une grande tribu d'oiseaux qui font une prodigieuse déprédation sur les eaux. Il n'y a guère parmi les quadrupèdes que les castors, les loutres, les phoques et les morses, qui vivent de poisson; au lieu qu'on peut compter un très-grand nombre d'oiseaux qui n'ont pas d'autre subsistance. Nous séparerons ici ces tyrans de l'eau des tyrans de l'air, et ne parlerons pas, dans cet article, de ces oiseaux qui ne sont que pêcheurs et piscivores; ils sont, pour la plupart, d'une forme très-différente, et d'une nature assez éloignée des oiseaux carnassiers: ceux-ci saisissent leur proie avec les serres; ils ont tous le bec court et crochu, les doigts bien séparés et dénués de membranes, les jambes fortes et ordinairement recouvertes par les plumes des cuisses, les ongles grands et crochus, tandis que les autres prennent le poisson avec le bec, qu'ils

ont droit et pointu, et qu'ils ont aussi les doigts réunis par des membranes, les ongles foibles, et les jambes tournées en arrière.

En ne comptant pour oiseaux de proie que ceux que nous venons d'indiquer, et séparant encore pour un instant les oiseaux de nuit des oiseaux de jour, nous les présenterons dans l'ordre qui nous a paru le plus naturel : nous commencerons par les aigles, les vautours, les milans, les buses; nous continuerons par les éperviers, les gerfauts, les faucons; et nous finirons par les émerillons et les pies-grièches. Plusieurs de ces articles contiennent un assez grand nombre d'espèces et de races constantes, produites par l'influence du climat; et nous joindrons à chacun les oiseaux étrangers qui ont rapport à ceux de notre climat. Par cette méthode, nous donnerons non seulement tous les oiseaux du pays, mais encore tous les oiseaux étrangers dont parlent les auteurs, et toutes les espèces nouvelles que nos correspondances nous ont procurées, et qui ne laissent pas d'être en assez grand nombre.

Tous les oiseaux de proie sont remarquables par une singularité dont il est difficile

de donner la raison; c'est que les mâles sont d'environ un tiers moins grands et moins forts que les femelles, tandis que, dans les quadrupèdes et dans les autres oiseaux, ce sont, comme l'on sait, les mâles qui ont le plus de grandeur et de force. A la vérité, dans les insectes, et même dans les poissons, les femelles sont un peu plus grosses que les mâles, et l'on en voit clairement la raison; c'est la prodigieuse quantité d'œufs qu'elles contiennent qui renfle leur corps; ce sont les organes destinés à cette immense production qui en augmentent le volume apparent: mais cela ne peut en aucune façon s'appliquer aux oiseaux, d'autant qu'il paroît par le fait que c'est tout le contraire; car, dans ceux qui produisent des œufs en grand nombre, les femelles ne sont pas plus grandes que les mâles; les poules, les canes, les dindes, les poules-faisanes, les perdrix, les cailles femelles, qui produisent dix-huit ou vingt œufs, sont plus petites que leur mâle, tandis que les femelles des aigles, des vautours, des éperviers, des milans et des buses, qui n'en produisent que trois ou quatre, sont d'un tiers plus grosses que les

[redacted]

mâles : c'est par cette raison qu'on appelle *tiercelet* le mâle de toutes les espèces d'oiseaux de proie. Ce mot est un nom générique, et non pas spécifique, comme quelques auteurs l'ont écrit; et ce nom générique indique seulement que le mâle ou tiercelet est d'un tiers environ plus petit que la femelle

Ces oiseaux ont tous pour habitude naturelle et commune le goût de la chasse et l'appétit de la proie, le vol très-élevé, l'aile et la jambe fortes, la vue très-perçante, la tête grosse, la langue charnue, l'estomac simple et membraneux, les intestins moins amples et plus courts que les autres oiseaux. Ils habitent de préférence les lieux solitaires, les montagnes désertes, et font communément leur nid dans les trous des rochers ou sur les plus hauts arbres : l'on en trouve plusieurs espèces dans les deux continens, quelques uns même ne paroissent pas avoir de climat fixe et bien déterminé. Enfin ils ont encore pour caractères généraux et communs le bec crochu, les quatre doigts à chaque pied, tous quatre bien séparés : mais on distinguera toujours un aigle d'un vau-

tour par un caractère évident; l'aigle a la tête couverte de plumes, au lieu que le vautour l'a nue et garnie d'un simple duvet: et on les distinguera tous deux des éperviers, buses, milans et fauçons, par un autre caractère qui n'est pas difficile à saisir; c'est que le bec de ces derniers oiseaux commence à se courber dès son insertion, tandis que le bec des aigles et des vautours commence par une partie droite, et ne prend de la courbure qu'à quelque distance de son origine.

Les oiseaux de proie ne sont pas aussi féconds que les autres oiseaux; la plupart ne pondent qu'un petit nombre d'œufs: mais je trouve que M. Linnæus a eu tort d'affirmer qu'en général tous ces oiseaux produisoient environ quatre œufs. Il y en a qui, comme le grand aigle et l'orfraie, ne donnent que deux œufs, et d'autres, comme la crécerelle et l'émerillon, qui en font jusqu'à sept. Il en est, à cet égard, des oiseaux comme des quadrupèdes : le nombre de la multiplication par la génération est en raison inverse de leur grandeur; les grands oiseaux produisent moins que les petits; et

en raison de ce qu'ils sont plus petits, ils produisent davantage. Cette loi me paroît généralement établie dans tous les ordres de la nature vivante; cependant on pourroit m'opposer ici les exemples des pigeons, qui, quoique petits, c'est-à-dire d'une grandeur médiocre, ne produisent que deux œufs, et des plus petits oiseaux qui n'en produisent ordinairement que cinq: mais il faut considérer le produit absolu d'une année, et ne pas oublier que le pigeon, qui ne pond que deux et quelquefois trois œufs pour une seule couvée, fait souvent deux, trois et quatre pontes du printemps à l'automne; et que, dans les petits oiseaux, il y en a aussi plusieurs qui pondent plusieurs fois pendant le temps de ces mêmes saisons; de manière qu'à tout prendre et tout considérer, il est toujours vrai de dire que, toutes choses égales d'ailleurs, le nombre dans le produit de la génération est proportionnel à la petitesse de l'animal, dans les oiseaux comme dans les quadrupèdes.

Tous les oiseaux de proie ont plus de dureté dans le naturel et plus de férocité que les autres oiseaux; non seulement ils sont

les plus difficiles de tous à priver, mais ils ont encore presque tous, plus ou moins, l'habitude dénaturée de chasser leurs petits hors du nid bien plus tôt que les autres, et dans le temps qu'ils leur devroient encore des soins et des secours pour leur subsistance. Cette cruauté, comme toutes les autres duretés naturelles, n'est produite que par un sentiment encore plus dur, qui est le besoin pour soi-même et la nécessité. Tous les animaux qui, par la conformation de leur estomac et de leurs intestins, sont forcés de se nourrir de chair et de vivre de proie, quand même ils seroient nés doux, deviennent bientôt offensifs et méchans par le seul usage de leurs armes, et prennent ensuite de la férocité dans l'habitude des combats : comme ce n'est qu'en détruisant les autres qu'ils peuvent satisfaire à leurs besoins, et qu'ils ne peuvent les détruire qu'en leur faisant continuellement la guerre, ils portent une ame de colère qui influe sur toutes leurs actions, détruit tous les sentimens doux, et affoiblit même la tendresse maternelle. Trop pressé de son propre besoin, l'oiseau de proie n'entend qu'impa-

tiemment et sans pitié les cris de ses petits, d'autant plus affamés qu'ils deviennent plus grands : si la chasse se trouve difficile, et que la proie vienne à manquer, il les expulse, les frappe, et quelquefois les tue dans un accès de fureur causée par la misère.

Un autre effet de cette dureté naturelle et acquise est l'insociabilité. Les oiseaux de proie, ainsi que les quadrupèdes carnassiers, ne se réunissent jamais les uns avec les autres; ils mènent, comme les voleurs, une vie errante et solitaire: le besoin de l'amour, apparemment le plus puissant de tous après celui de la nécessité de subsister, réunit le mâle et la femelle; et comme tous deux sont en état de se pourvoir, et qu'ils peuvent même s'aider à la guerre qu'ils font aux autres animaux, ils ne se quittent guère, et ne se séparent pas, même après la saison des amours. On trouve presque toujours une paire de ces oiseaux dans le même lieu, mais presque jamais on ne les voit s'attrouper ni même se réunir en famille; et ceux qui, comme les aigles, sont les plus grands, et ont, par cette raison, besoin de plus de subsistance, ne souffrent pas même que leurs

petits, devenus leurs rivaux, viennent occuper les lieux voisins de ceux qu'ils habitent; tandis que tous les oiseaux et tous les quadrupèdes qui n'ont besoin pour se nourrir que des fruits de la terre, vivent en famille, cherchent la société de leurs semblables, et se mettent en bandes et en troupes nombreuses, et n'ont d'autre querelle, d'autre cause de guerre, que celles de l'amour ou de l'attachement pour leurs petits; car, dans presque tous les animaux, même les plus doux, les mâles deviennent furieux dans le rut, et les femelles prennent de la férocité pour la défense de leurs petits.

Avant d'entrer dans les détails historiques qui ont rapport à chaque espèce d'oiseaux de proie, nous ne pouvons nous dispenser de faire quelques remarques sur les méthodes qu'on a employées pour reconnoître ces espèces, et les distinguer les unes des autres. Les couleurs, leur distribution, leurs nuances, les taches, les bandes, les raies, les lignes, servent de fondement dans ces méthodes à la distinction des espèces; et un méthodiste ne croit avoir fait une bonne description que quand il a, d'après un plan

donné et toujours uniforme, fait l'énumération de toutes les couleurs du plumage, et de toutes les taches, bandes ou autres variétés qui s'y trouvent : lorsque ces variétés sont grandes ou seulement assez sensibles pour être aisément remarquées, il en conclut, sans hésiter, que ce sont des indices certains de la différence des espèces ; et en conséquence on constitue autant d'espèces d'oiseaux qu'on remarque de différence dans les couleurs. Cependant rien n'est plus fautif et plus incertain : nous pourrions faire d'avance une longue énumération des doubles et triples emplois d'espèces faites par nos nomençlateurs d'après cette méthode de la différence des couleurs ; mais il nous suffira de faire sentir ici les raisons sur lesquelles nous fondons cette critique, et de remonter en même temps à la source qui produit ces erreurs.

Tous les oiseaux en général muent dans la première année de leur âge, et les couleurs de leur plumage sont presque toujours, après cette première mue, très-différentes de ce qu'elles étoient auparavant : ce changement de couleur, après le premier âge

est assez général dans la nature, et s'éte jusqu'aux quadrupèdes, qui portent alors qu'on appelle la *livrée*, et qui perdent ce livrée, c'est-à-dire les premières couleurs leur pelage, à la première mue. Dans les seaux de proie, l'effet de cette première m change si fort les couleurs, leur distributic leur position, qu'il n'est pas étonnant q nos nomenclateurs, qui presque tous c négligé l'histoire des oiseaux, aient don comme des espèces diverses le même oisea dans ces deux états différens dont l'un précédé et l'autre suivi la mue. Après premier changement, il s'en fait un seco assez considérable à la seconde et souve encore à la troisième mue : en sorte qu par cette seule première cause, l'oiseau six mois, celui de dix-huit mois et celui deux ans et demi, quoique le même, par être trois oiseaux différens, sur-tout à ce qui n'ont pas étudié leur histoire, et q n'ont d'autre guide, d'autre moyen de connoître, que les méthodes fondées sur couleurs.

Cependant ces couleurs changent souve du tout au tout, non seulement par la cau

générale de la mue, mais encore par un grand nombre d'autres causes particulières: la différence des sexes est souvent accompagnée d'une grande différence dans la couleur; il y a d'ailleurs des espèces qui, dans le même climat, varient indépendamment même de l'âge et du sexe; il y en a, et en beaucoup plus grand nombre, dont les couleurs changent absolument par l'influence des différens climats. Rien n'est donc plus incertain que la connoissance des oiseaux, et sur-tout de ceux de proie dont il est ici question, par les couleurs et leur distribution; rien de plus fautif que la distinction de leurs espèces fondée sur des caractères aussi inconstans qu'accidentels.

[redacted]

LES AIGLES.

Il y a plusieurs oiseaux auxquels on donne le nom d'*aigles* : nos nomenclateurs en comptent onze espèces en Europe, indépendamment de quatre autres espèces, dont deux sont du Brésil, une d'Afrique, et la dernière des grandes Indes. Ces onze espèces sont, 1°. l'aigle commun, 2°. l'aigle à tête blanche, 3°. l'aigle blanc, 4°. l'aigle tacheté, 5°. l'aigle à queue blanche, 6°. le petit aigle à queue blanche, 7°. l'aigle doré, 8°. l'aigle noir, 9°. le grand aigle de mer, 10°. l'aigle de mer, 11°. le jean-le-blanc : mais, comme nous l'avons déja dit, nos nomenclateurs modernes paroissent s'être beaucoup moins souciés de restreindre et réduire au juste le nombre des espèces, ce qui néanmoins est le vrai but du travail d'un naturaliste, que de les multiplier, chose bien moins difficile, et par laquelle on brille à peu de frais aux yeux des ignorans ; car la réduction des espèces suppose beaucoup de connoissances, de ré-

de comparaisons ; au lieu qu'il
le si aisé que d'en augmenter la
l suffit pour cela de parcourir les
cabinets d'histoire naturelle, et
comme caractères spécifiques,
fférences, soit dans la grandeur,
me ou la couleur, et de chacune
érences, quelque légère qu'elle
ıne espèce nouvelle et séparée de
autres. Mais malheureusement,
tant ainsi très-gratuitement le
minal des espèces, on n'a fait
er en même temps les difficultés
naturelle, dont l'obscurité ne
le ces nuages répandus par une
re arbitraire, souvent fausse, tou-
ulière, et qui ne saisit jamais
des caractères ; tandis que c'est
on de tous ces caractères, et sur-
lifférence ou de la ressemblance
, de la grandeur, de la couleur,
celle du naturel et des mœurs,
conclure la diversité ou l'unité

donc d'abord à part les quatre
glés étrangers dont nous nous ré-

servons de parler dans la suite, et rejetant de la liste l'oiseau qu'on appelle *jean-le-blanc*, qui est si différent des aigles, qu'on ne lui en a jamais donné le nom, il me paroît qu'on doit réduire à six les onze espèces d'aigles d'Europe mentionnées ci-dessus, et que, dans ces six espèces, il n'y en a que trois qui doivent conserver le nom d'aigles, les trois autres étant des oiseaux assez différens des aigles pour exiger un autre nom. Ces trois espèces d'aigles sont, 1°. l'aigle doré, que j'appellerai le *grand aigle;* 2°. l'aigle commun ou moyen; 3°. l'aigle tacheté, que j'appellerai le *petit aigle:* les trois autres sont l'aigle à queue blanche, que j'appellerai *pygargue*, de son nom ancien, pour le distinguer des aigles des trois premières espèces, dont il commence à s'éloigner par quelques caractères; l'aigle de mer, que j'appellerai *balbuzard*, de son nom anglois, parce que ce n'est point un véritable aigle; et enfin le grand aigle de mer, qui s'éloigne encore plus de l'espèce, et que, par cette raison, j'appellerai *orfraie*, de son vieux nom françois.

Le grand et le petit aigles sont chacun

une espèce isolée; mais l'aigle commun et
e pygargue sont sujets à varier. L'espèce de
'aigle commun est composée de deux va-
riétés, savoir, l'aigle brun et l'aigle noir;
et l'espèce du pygargue en contient trois,
savoir, le grand aigle à queue blanche, le
petit aigle à queue blanche, et l'aigle à tête
blanche. Je n'ajouterai pas à ces espèces celle
de l'aigle blanc; car je ne pense pas que ce
soit une espèce particulière, ni même une
race constante et qui appartient à une espèce
déterminée: ce n'est, à mon avis, qu'une
variété accidentelle, produite par le froid du
climat, et plus souvent encore par la vieil-
lesse de l'animal. On verra dans l'histoire
particulière des oiseaux que plusieurs d'entre
eux, et les aigles sur-tout, blanchissent par
la vieillesse, et même par les maladies, ou
par la trop longue diète.

On verra de même que l'aigle noir n'est
qu'une variété dans l'espèce de l'aigle brun
ou aigle commun; que l'aigle à tête blanche,
et le petit aigle à queue blanche, ne sont
aussi que des variétés dans l'espèce du py-
gargue, ou grand aigle à queue blanche, e
que l'aigle blanc n'est qu'une variété acc

dentelle ou individuelle qui peut appartenir à toutes les espèces. Ainsi des onze prétendues espèces d'aigles il ne nous en reste plus que trois, qui sont le grand aigle, l'aigle moyen et le petit aigle; les quatre autres, savoir, le pygargue, le balbuzard, l'orfraie et le jean-le-blanc, étant des oiseaux assez différens des aigles pour être considérés chacun séparément, et porter par conséquent un nom particulier. Je me suis déterminé à cette réduction d'espèces avec d'autant plus de fondement et de raison, qu'il étoit connu dès le temps des anciens, que les aigles de races différentes se mêlent volontiers et produisent ensemble, et que d'ailleurs cette division ne s'éloigne pas beaucoup de celle d'Aristote, qui me paroît avoir mieux connu qu'aucun de nos nomenclateurs les vrais caractères et les différences réelles qui séparent les espèces. Il dit qu'il y en a six dans le genre des aigles; mais dans ces six espèces il comprend un oiseau qu'il avoue lui-même être du genre des vautours, et qu'il faut par conséquent en séparer, puisque c'est en effet celui que l'on connoît sous le nom de *vautour des Alpes*. Ainsi reste à cinq

espèces, qui correspondent d'abord aux trois espèces d'aigles que je viens d'établir, et ensuite à la quatrième et à la cinquième, qui sont le pygargue et l'aigle de mer, ou balbuzard. J'ai cru, malgré l'autorité de ce grand philosophe, devoir séparer des aigles proprement dits ces deux derniers oiseaux; et c'est en cela seul que ma réduction diffère de la sienne : car du reste je me trouve entièrement d'accord avec ses idées; et je pense comme lui que l'orfraie (*ossifraga*), ou grand aigle de mer, ne doit pas être compté parmi les aigles, non plus que l'oiseau appelé *jean-le-blanc*, duquel il ne fait pas mention, et qu'il est si différent des aigles, qu'on ne lui en a jamais donné le nom. Tout ceci sera développé avec avantage et plus de clarté pour le lecteur, dans les articles suivans, où l'on va voir en détail les différences de chacune des espèces que nous venons d'indiquer.



LE GRAND AIGLE.

J. Pouquet S.

[1] LE GRAND AIGLE [2].

(Voyez la planche 1 de ce volume.)

La première espèce est le grand aigle, que Belon, après Athénée, a nommé l'*aigle royal*, ou le *roi des oiseaux* : c'est en effet l'aigle d'espèce franche et de race noble, appelé par cette raison ἀετὸς γνήσιος par Aristote, et connu de nos nomenclateurs sous le nom d'*aigle doré*. C'est le plus grand de tous les aigles ; la femelle a jusqu'à trois pieds et demi de longueur depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des pieds, et plus de huit pieds et demi de vol ou d'envergure : ell epèse seize et même dix-huit livres [3]. Le

[1] Voyez les planches enluminées, nº 410.

[2] En latin, *aquila fulva ;* en espagnol, *aquila coronada ;* en allemand, *adeler quasi adel, aar ;* en anglois, *golden eagle ;* en françois, le *grand aigle*, l'*aigle royal*, l'*aigle noble*, l'*aigle doré*, l'*aigle roux*, l'*aigle fauve*.

[3] Voici ce que m'a écrit un de mes amis

mâle est plus petit, et ne pèse guère que douze livres. Tous deux ont le bec très-fort, et assez semblable à de la corne bleuâtre, les ongles noirs et pointus, dont le plus grand, qui est celui de derrière, a quelquefois jusqu'à cinq pouces de longueur:

(M. Hébert, receveur général à Dijon, qui a fait de très-bonnes observations sur les oiseaux, qu'il m'a communiquées, et que j'aurai quelquefois occasion de citer avec reconnoissance) : J'ai vu, dit-il, dans le pays de Bugey, de deux espèces d'aigles : le premier fut pris au château de Dorlau, dans un filet à l'appât d'un pigeon vivant; il pesoit dix-huit livres; il étoit de couleur fauve (c'est le grand aigle, le même qui est représenté dans la *Zoologie britannique*, planche A); il étoit très-fort et très-méchant, et blessa cruellement au sein une femme qui avoit soin de la faisanderie : l'autre étoit presque noir. J'ai encore vu l'une et l'autre espèce de ces aigles à Genève, où on les nourrissoit dans des cages séparées : ils ont tous deux les jambes couvertes de plumes jusqu'à la naissance des doigts; et les plumes de leurs cuisses sont si longues et si touffues, qu'on croiroit, en voyant ces oiseaux d'un peu loin, qu'ils sont posés sur quelque petite éminence. On croit qu'ils sont de passage en Bugey; car on ne les y voit guère qu'au printemps et en automne.

les yeux sont grands, mais paroissent enfoncés dans une cavité profonde, que la partie supérieure de l'orbite couvre comme un toit avancé ; l'iris de l'œil est d'un beau jaune clair, et brille d'un feu très-vif; l'humeur vitrée est de couleur de topaze ; le crystallin, qui est sec et solide, a le brillant et l'éclat du diamant : l'œsophage se dilate en une large poche, qui peut contenir une pinte de liqueur : l'estomac, qui est au-dessous, n'est pas, à beaucoup près, aussi grand que cette première poche ; mais il est à peu près également souple et membraneux. Cet oiseau est gras, sur-tout en hiver ; sa graisse est blanche ; et sa chair, quoique dure et fibreuse, ne sent pas le sauvage comme celle des autres oiseaux de proie.

On trouve cette espèce en Grèce, en France, dans les montagnes du Bugey, en Allemagne, dans les montagnes de Silésie, dans les forêts de Dantzick, et dans les monts Carpatiens, dans les Pyrénées et dans les montagnes d'Irlande. On le trouve aussi dans l'Asie mineure et en Perse ; car les anciens Perses avoient, avant les Romains, pris l'aigle pour leur enseigne de guerre : et

ç'étoit ce grand aigle, cet aigle doré (*aquila fulva*), qui étoit dédié à Jupiter. On voit aussi, par le témoignage des voyageurs, qu'on le trouve en Arabie, en Mauritanie, et dans plusieurs autres provinces de l'Afrique et de l'Asie jusques en Tartarie, mais point en Sibérie ni dans le reste du nord de l'Asie. Il en est à peu près de même en Europe; car cette espèce, qui est par-tout assez rare, l'est moins dans nos contrées méridionales que dans les provinces tempérées, et on ne la trouve plus dans celles de notre nord au delà du 55e degré de latitude: aussi ne l'a-t-on pas retrouvé dans l'Amerique septentrionale, quoiqu'on y trouve l'aigle commun. Le grand aigle paroît donc être demeuré dans les pays tempérés et chauds de l'ancien continent, comme tous les autres animaux auxquels le grand froid est contraire, et qui, par cette raison, n'ont pu passer dans le nouveau.

L'aigle a plusieurs convenances physiques et morales avec le lion: la force, et par conséquent l'empire sur les autres oiseaux, comme le lion sur les quadrupèdes: la magnanimité ils dédaignent également les petits anim

et méprisent leurs insultes ; ce n'est qu'après avoir été long-temps provoqué par les cris importuns de la corneille ou de la pie que l'aigle se détermine à les punir de mort; d'ailleurs il ne veut d'autre bien que celui qu'il conquiert, d'autre proie que celle qu'il prend lui-même : la tempérance; il ne mange presque jamais son gibier en entier, et il laisse, comme le lion, les débris et les restes aux autres animaux. Quelqu'affamé qu'il soit, il ne se jette jamais sur les cadavres. Il est encore solitaire comme le lion, habitant d'un désert dont il défend l'entrée et l'usage de la chasse à tous les autres oiseaux; car il est peut-être plus rare de voir deux paires d'aigles dans la même portion de montagne, que deux familles de lions dans la même partie de forêt : ils se tiennent assez loin les uns des autres pour que l'espace qu'ils se sont départi leur fournisse une ample subsistance ; ils ne comptent la valeur et l'étendue de leur royaume que par le produit de la chasse. L'aigle a de plus les yeux étincelans, et à peu près de la même couleur que ceux du lion, les ongles de la même forme, l'haleine tout aussi forte, le cri également

effrayant *. Nés tous deux pour le combat et la proie, ils sont également ennemis de toute société, également féroces, également fiers et difficiles à réduire; on ne peut les apprivoiser qu'en les prenant tout petits. Ce n'est qu'avec beaucoup de patience et d'art qu'on peut dresser à la chasse un jeune aigle de cette espèce; il devient même dangereux pour son maître dès qu'il a pris de la force et de l'âge. Nous voyons, par le témoignage des auteurs, qu'anciennement on s'en servoit en Orient pour la chasse du vol; mais aujourd'hui on l'a banni de nos fauconneries: il est trop lourd pour pouvoir, sans grande fatigue, le porter sur le poing; jamais assez privé, assez doux, assez sûr, pour ne pas faire craindre ses caprices ou ses momens de colère à son maître. Il a le bec et les ongles crochus et formidables; sa figure répond à

* Nous avons comparé l'aigle au lion, et le vautour au tigre; or l'on sait que le lion a la tête et le cou couverts d'une belle crinière, et que le tigre les a, pour ainsi dire, nus en comparaison du lion: il en est de même du vautour; il a la tête et le cou dénués de plumes, tandis que l'aigle les a bien garnis et couverts de plumes.

son naturel. Indépendamment de ses armes, il a le corps robuste et compacte, les jambes et les ailes très-fortes, les os fermes, la chair dure, les plumes rudes *, l'attitude fière et droite, les mouvemens brusques, et le vol très-rapide. C'est de tous les oiseaux celui qui s'élève le plus haut; et c'est par cette raison que les anciens ont appelé l'aigle, l'*oiseau céleste*, et qu'ils le regardoient dans les augures comme le messager de Jupiter. Il voit par excellence; mais il n'a que peu d'odorat en comparaison du vautour : il ne chasse donc qu'à vue; et lorsqu'il a saisi sa proie, il rabat son vol comme pour en éprouver le poids, et la pose à terre avant de l'emporter. Quoiqu'il ait l'aile très-forte, comme il a peu de souplesse dans les jambes, il a quelque peine à s'élever de terre, sur-tout lorsqu'il est chargé : il emporte aisément les oies, les grues; il enlève aussi les lièvres, et même les petits agneaux, les chevreaux : et lorsqu'il attaque les faons et les veaux,

* On prétend que les plumes de l'aigle sont si rudes, que quand on les mêle avec des plumes d'autres oiseaux, elles les usent par le frottement.

c'est pour se rassasier, sur le lieu, de leur sang et de leur chair, et en emporter ensuite les lambeaux dans son *aire;* c'est ainsi qu'on appelle son nid, qui est en effet tout plat, et non pas creux comme celui de la plupart des autres oiseaux : il le place ordinairement entre deux rochers, dans un lieu sec et inaccessible. On assure que le même nid sert à l'aigle pendant toute sa vie : c'est réellement un ouvrage assez considérable pour n'être fait qu'une fois, et assez solide pour durer long-temps. Il est construit à peu près comme un plancher, avec de petites perches ou bâtons de cinq ou six pieds de longueur, appuyés par les deux bouts, et traversés par des branches souples, recouvertes de plusieurs lits de jonc et de bruyères. Ce plancher ou ce nid est large de plusieurs pieds, et assez ferme, non seulement pour soutenir l'aigle, sa femelle et ses petits, mais pour supporter encore le poids d'une grande quantité de vivres. Il n'est point couvert par le haut, et n'est abrité que par l'avancement des parties supérieures du rocher. La femelle dépose ses œufs dans le milieu de cette aire; elle n'en pond que deux ou trois, qu'elle couve, dit-

on, pendant trente jours : mais dans ces œufs il s'en trouve souvent d'inféconds, et il est rare de trouver trois aiglons dans un nid *; ordinairement il n'y en a qu'un ou deux. On prétend même que dès qu'ils deviennent un peu grands, la mère tue le plus foible ou le plus vorace de ses petits. La disette seule peut produire ce sentiment dénaturé : les père et mère, n'ayant pas assez pour eux-mêmes, cherchent à réduire leur famille; et dès que les petits commencent à être assez forts pour voler et se pourvoir

* Un ami m'a assuré avoir trouvé en Auvergne un nid d'aigle, suspendu entre deux rochers, où il y avoit trois aiglons déja forts. (*Ornith. de Salerne*, p. 4.) *Nota*. M. Salerne ne rapporte ce fait que pour appuyer l'opinion qu'il a adoptée de M. Linnæus, que cet aigle produit quatre œufs; mais je ne trouve pas que M. Linnæus ait affirmé ce fait particulièrement, et ce n'est qu'en général qu'il a dit que les oiseaux de proie produisoient environ quatre œufs : *Accipitres, nidus in altis, ova circiter quatuor*. (Linn. *Syst. nat.* édit. X, t. I, p. 81.) Il est donc très-probable que cet aigle d'Auvergne, qui avoit produit trois aiglons, n'étoit pas de l'espèce du grand aigle, mais de celle du petit aigle ou du balbuzard, dont la ponte est en effet de trois ou quatre œufs.



d'eux-mêmes, ils les chassent au loin, sans leur permettre de jamais revenir.

Les aiglons n'ont pas les couleurs du plumage aussi fortes que quand ils sont adultes; ils sont d'abord blancs, ensuite d'un jaune pâle, et deviennent enfin d'un fauve assez vif. La vieillesse, ainsi que les trop grandes diètes, les maladies, et la trop longue captivité, les font blanchir. On assure qu'ils vivent plus d'un siècle, et l'on prétend que c'est moins encore de vieillesse qu'ils meurent, que de l'impossibilité de prendre de la nourriture, leur bec se recourbant si fort avec l'âge, qu'il leur devient inutile. Cependant on a vu sur des aigles gardés dans les ménageries qu'ils aiguisent leur bec, et que l'accroissement n'en étoit pas sensible pendant plusieurs années. On a aussi observé qu'on pouvoit les nourrir avec toute sorte de chair, même avec celle des autres aigles, et que, faute de chair, ils mangent très-bien du pain, des serpens, des lézards, etc. Lorsqu'ils ne sont point apprivoisés, ils mordent cruellement les chats, les chiens, les hommes qui veulent les approcher. Ils jettent de temps en temps un cri aigu,

sonore, perçant et lamentable, et d'un son soutenu. L'aigle boit très-rarement, et peut-être point du tout, lorsqu'il est en liberté, parce que le sang de ses victimes suffit à sa soif. Ses excrémens sont toujours mous, et plus humides que ceux des autres oiseaux, même de ceux qui boivent fréquemment.

C'est à cette grande espèce qu'on doit rapporter un passage de Léon l'Africain, et tous les autres témoignages des voyageurs en Afrique et en Asie, qui s'accordent à dire que cet oiseau enlève non seulement les agneaux, les chevreaux, les jeunes gazelles, mais qu'il attaque aussi, lorsqu'il est dressé, les renards et les loups*.

* L'empereur (du Thibet) a plusieurs aigles privées, qui sont si âpres et ardentes, qu'elles arrêtent et prennent les lièvres, chevreuils, daims et renards; même il y en a d'aucunes de si grande hardiesse et témérité, qu'elles osent bien assaillir et se ruer impétueusement sur le loup, auquel elles font tant de vexation et de molestation, qu'il peut être pris plus facilement. (*Marc Paul*, liv. II, page 56.)

[1] L'AIGLE COMMUN [2].

L'ESPÈCE de l'aigle commun est moins pure, et la race en paroît moins noble que celle du grand aigle : elle est composée de deux variétés, l'aigle brun et l'aigle noir. Aristote ne les a pas distinguées nommément, et il paroît les avoir réunies sous le nom de μελανάετος, aigle noir ou noirâtre; et il a eu raison de séparer cette espèce de la précédente, parce qu'elle en diffère : 1°. par la grandeur, l'aigle commun, noir ou brun, étant toujours plus petit que le grand aigle : 2°. par les couleurs, qu sont constantes dans le grand aigle, varient, comme l'on voit, dans l'aig commun: 3°. par la voix, le grand ai poussant fréquemment un cri lamentab au lieu que l'aigle commun, noir ou br ne crie que rarement : 4°. enfin par les

[1] Voyez les planches enluminées, n° 409.

[2] En espagnol, *aquila conocida;* en alle *adler, arn, aar;* en anglois, *eagle*.

bitudes naturelles; l'aigle commun nourrit tous ses petits dans son nid, les élève et les conduit ensuite dans leur jeunesse, au lieu que le grand aigle les chasse hors du nid, et les abandonne à eux-mêmes dès qu'ils sont en état de voler.

Il me paroît qu'il est aisé de prouver que l'aigle brun et l'aigle noir, que je réunis tous deux sous une même espèce, ne forment pas en effet deux espèces différentes : il suffit pour cela de les comparer ensemble, même par les caractères donnés par nos nomenclateurs dans la vue de les séparer. Ils sont tous deux à peu près de la même grandeur; ils sont de la même couleur brune, seulement plus ou moins foncée: tous deux ont peu de roux sur les parties supérieures de la tête ou du cou, et du blanc à l'origine des grandes plumes; les jambes et les pieds également couverts et garnis; tous deux ont l'iris des yeux de couleur de noisette; la peau qui couvre la base du bec, d'un jaune vif; le bec couleur de corne bleuâtre; les doigts jaunes et les ongles noirs: en sorte qu'il n'y a de diversité que dans les teintes et dans la distribution de la couleur des

plumes; ce qui ne suffit pas, à beaucoup près, pour constituer deux espèces diverses, sur-tout lorsque le nombre des ressemblances excède aussi évidemment celui des différences. C'est donc sans aucun scrupule que j'ai réduit ces deux espèces à une seule, que j'ai appelée l'*aigle commun*, parce qu'en effet c'est de tous les aigles le moins rare. Aristote, comme je viens de le dire, a fait la même réduction sans l'indiquer : mais il me paroît que son traducteur, Théodore Gaza, l'avoit senti; car il n'a pas traduit le mot μελαινάετος par *aquila nigra*, mais par *aquila nigricans*, *pulla fulvia*; ce qui comprend les deux variétés de cette espèce, qui toutes deux sont noirâtres, mais dont l'une est mêlée de plus de jaune que l'autre. Aristote, dont j'admire souvent l'exactitude donne les noms et les surnoms des chose qu'il indique. Le surnom de cette espè d'oiseau, dit-il, est αἐτὸς λαγωφόνος, l'*aig aux lièvres*: et en effet, quoique les aut aigles prennent aussi des lièvres, celui-ci prend plus qu'aucun autre; c'est sa ch habituelle, et la proie qu'il recherch préférence. Les Latins, avant Pline

appelé cet aigle *valeria, quasi valens viribus*, à cause de sa force, qui paroît être plus grande que celle des autres aigles relativement à leur grandeur.

L'espèce de l'aigle commun est plus nombreuse et plus répandue que celle du grand aigle : celui-ci ne se trouve que dans les pays chauds et tempérés de l'ancien continent ; l'aigle commun, au contraire, préfère les pays froids, et se trouve également dans les deux continens. On le voit en France, en Savoie, en Suisse, en Allemagne, en Pologne et en Écosse ; on le retrouve en Amérique, à la baie de Hudson.

LE PETIT AIGLE *.

La troisième espèce est l'aigle tacheté, que j'appelle *petit aigle,* et dont Aristote donne une notion exacte, en disant que c'est un oiseau plaintif, dont le plumage est tacheté, et qui est plus petit et moins fort que les autres aigles : et en effet, il n'a pas deux pieds et demi de longueur de corps, depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des pieds ; et ses ailes sont encore plus courtes à proportion, car elles n'ont guère que quatre pieds d'envergure. On l'a appelé *aquila planga, aquila clanga,* aigle plaintif, aigle criard; et ces noms ont été bien appliqués, car il pousse continuellement des plaintes ou des cris lamentables. On l'a surnommé *anataria,* parce qu'il attaque les canards de préférence ; et *morphna,* parce que son plumage, qui est d'un brun obscur, est marqueté sur les jambes

* En latin, *aquila nævia ;* en allemand, *stein alder, gause aar;* en anglois, *roughfooted eagle.*

et sous les ailes de plusieurs taches blanches, et qu'il a aussi sur la gorge une grande zone blanchâtre. C'est de tous les aigles celui qui s'apprivoise le plus aisément ; il est plus foible, moins fier et moins courageux que les autres : c'est celui que les Arabes ont appelé *zimiech*, pour le distinguer du grand aigle, qu'ils appellent *zumach*. La grue est sa plus forte proie; car il ne prend ordinairement que des canards, et d'autres moindres oiseaux et des rats. L'espèce, quoique peu nombreuse en chaque lieu, est répandue partout, tant en Europe [1] qu'en Asie [2], en Afrique, où on la trouve jusqu'au cap de Bonne-Espérance [3] dans ce continent : mais il ne

[1] On trouve ce petit aigle aux environs de Dantzick : on le trouve aussi, quoique rarement, dans les montagnes de Silésie. (Voyez *Schwenckfeld*, page 220.)

[2] On le trouve en Grèce, puisqu'Aristote en fait mention; en Perse, comme on le voit par le témoignage de Chardin; et en Arabie, où il porte le nom de *zimiech*, ou *aigle foible*.

[3] On le trouve au cap de Bonne-Espérance; car il me paroît que c'est le même aigle que Kolbe appelle *aigle canardière*, qui se jette principalement sur les canards. (*Kolbe*, partie III, page 139.)

paroît pas qu'elle soit en Amérique; car, après avoir comparé les indications des voyageurs, j'ai présumé que l'oiseau qu'ils appellent l'*aigle de l'Orénoque*, qui a quelque rapport avec celui-ci par la variété de son plumage, est néanmoins un oiseau d'espèce différente. Si ce petit aigle, qui est beaucoup plus docile, plus aisé à apprivoiser que les deux autres, et qui est aussi moins lourd sur le poing et moins dangereux pour son maître, se fût trouvé également courageux, on n'auroit pas manqué de s'en servir pour la chasse: mais il est aussi lâche que plaintif et criard; un épervier bien dressé suffit pour le vaincre et l'abattre*. D'ailleurs on voit, par les témoignages de nos auteurs de fauconnerie, qu'on n'a jamais dressé, du moins en France, que les deux premières espèces d'aigles, savoir, le grand aigle ou aigle fauve,

* C'est à cette espèce d'aigle lâche qu'il faut rapporter le passage suivant. « Il y a aussi des aigles « dans les montagnes voisines de Tauris (en Perse); « j'en ai vu vendre un cinq sous par des paysans. « Les gens de qualité volent cet oiseau avec l'éper- « vier: ce vol est tout-à-fait quelque chose de cu- « rieux et de fort admirable; la façon dont l'éper-

et l'aigle brun ou noirâtre, qui est l'aigle commun. Pour les instruire il faut les prendre jeunes; car un aigle adulte est non seulement indocile, mais indomtable. Il faut les nourrir avec la chair du gibier qu'on veut leur faire chasser. Leur éducation exige des soins encore plus assidus que celle des autres oiseaux de fauconnerie. Nous donnerons le précis de cet art à l'article du *faucon*. Je rapporterai seulement ici quelques particularités que l'on a observées sur les aigles, tant dans leur état de liberté que dans celui de captivité.

La femelle, qui dans l'aigle, comme dans toutes les autres espèces d'oiseaux de proie, est plus grande que le mâle, et semble être aussi, dans l'état de liberté, plus hardie, plus courageuse et plus fine, ne paroît pas

« vier abat l'aigle, c'est qu'il vole au-dessus fort haut, « fond sur lui avec beaucoup de vîtesse, lui enfonce « les serres dans les flancs, et de ses ailes lui bat la « tête en volant toujours. Il arrive pourtant quel- « quefois que l'aigle et l'épervier tombent tous deux « ensemble. » (*Voyage de Chardin*, Londres, 1686, pages 292 et 293.)

conserver ces dernières qualités dans l'état de captivité. On préfère d'élever des mâles pour la chasse, et l'on remarque qu'au printemps, lorsque commence la saison des amours, ils cherchent à s'enfuir pour trouver une femelle; en sorte que si l'on veut les exercer à la chasse dans cette saison, on risque de les perdre, à moins qu'on ne prenne la précaution d'éteindre leurs desirs en les purgeant assez violemment. On a aussi observé que quand l'aigle, en partant du poing, vole contre terre et s'élève ensuite en ligne droite, c'est signe qu'il médite sa fuite; il faut alors le rappeler promptement en lui jetant son past: mais s'il vole en tournoyant au-dessus de son maître sans se trop éloigner, c'est signe d'attachement et qu'il ne fuira point. On a encore remarqué que l'aigle dressé à la chasse se jette souvent sur les autours et autres moindres oiseaux de proie: ce qui ne lui arrive point lorsqu'il ne suit que son instinct; car alors il ne les attaque pas comme proie, mais seulement pour leur en disputer ou enlever une autre.

Dans l'état de nature, l'aigle ne chasse seul que dans le temps où la femelle ne peu

quitter ses œufs ou ses petits. Comme c'est la saison où le gibier commence à devenir abondant par le retour des oiseaux, il pourvoit aisément à sa propre subsistance et a celle de sa femelle : mais, dans tous les autres temps de l'année, le male et la femelle paroissent s'entendre pour la chasse ; on les voit presque toujours ensemble, ou du moins à peu de distance l'un de l'autre. Les habitans des montagnes, qui sont à portee de les observer, prétendent que l'un des deux bat les buissons, tandis que l'autre se tient sur quelque arbre ou sur quelque rocher pour saisir le gibier au passage. Ils s'élèvent souvent à une hauteur si grande, qu'on les perd de vue; et, malgré ce grand eloignement, leur voix se fait encore entendre très-distinctement, et leur cri ressemble alors à l'aboiement d'un petit chien. Malgre sa grande voracité, l'aigle peut se passer long-temps de nourriture, sur-tout dans l'etat de captivité, orsqu'il ne fait point d'exercice. J'ai été formé par un homme digne de foi, qu'un ces oiseaux de l'espèce commune, pris ns un piége à renard, avoit passé cinq naines entières sans aucun aliment, et

n'avoit paru affoibli que dans les huit derniers jours, au bout desquels on le tua, pour ne pas le laisser languir plus long-temps.

Quoique les aigles en général aiment les lieux déserts et les montagnes, il est rare d'en trouver dans celles des presqu'îles étroites, ni dans les îles qui ne sont pas d'une grande étendue ; ils habitent la terre ferme dans les deux continens, parce qu'ordinairement les îles sont moins peuplées d'animaux. Les anciens avoient remarqué qu'on n'avoit jamais vu d'aigles dans l'île de Rhodes ; ils regardèrent comme un prodige que dans le temps où l'empereur Tibère se trouva dans cette île, un aigle vint se poser sur le toit de la maison où il étoit logé. Les aigles ne font en effet que passer dans les îles sans s'y habituer, sans y faire leur ponte ; et lorsque les voyageurs ont parlé d'aigles dont on trouve les nids sur le bord des eaux et dans les îles, ce ne sont pas les aigles dont nous venons de parler, mais les balbuzards et les orfraies, qu'on appelle communément *aigles de mer*, qui sont des oiseaux d'un nature different, et qui vivent plutôt de poisson que de gibier.

C'est ici le lieu de rapporter les observations anatomiques que l'on a faites sur les parties intérieures des aigles, et je ne peux les puiser dans une meilleure source que dans les *Mémoires de MM. de l'académie des sciences*, qui ont disséqué deux aigles, l'un mâle, et l'autre femelle, de l'espèce commune. Après avoir remarqué que les yeux étoient fort enfoncés, qu'ils avoient une couleur isabelle avec l'éclat d'une topaze, que la cornée s'élevoit avec une grande convexité, que la conjonctive étoit d'un rouge fort vif, les paupières très-grandes, chacune étant capable de couvrir l'œil entier, ils ont observé sur les parties intérieures que la langue étoit cartilagineuse par le bout, et charnue par le milieu; que le larynx étoit carré, et non pas en pointe, comme il l'est à la plupart des oiseaux qui ont le bec droit; que l'œsophage, qui étoit fort large, s'élargissoit encore davantage au-dessous pour former le ventricule ou estomac; que cet estomac n'étoit point un gésier dur, qu'il étoit souple et membraneux comme l'œsophage, et qu'il étoit seulement plus épais par le fond; que ces deux cavités, tant du bas de l'œsophage

que du ventricule, étoient fort amples et proportionnées à la voracité de l'animal; que les intestins étoient petits comme dans les autres animaux qui se nourrissent de chair; qu'il n'y avoit point de *cæcum* dans le mâle, mais que la femelle en avoit deux assez amples et de plus de deux pouces de longueur; que le foie étoit grand et d'un rouge fort vif, ayant le lobe gauche plus grand que le droit; que la vésicule du fiel étoit grande, et de la grosseur d'une grosse châtaigne ou marron; que les reins étoient petits à proportion, et en comparaison de ceux des autres oiseaux; que les testicules du mâle n'étoient que de la grosseur d'un pois, et de couleur de chair tirant sur le jaune, et que l'ovaire et le conduit de l'ovaire dans la femelle étoient comme dans les autres oiseaux.

LE PYGARGUE[1].

L'ESPÈCE du pygargue[2] me paroît être composée de trois variétés; savoir, le *grand pygargue*, le *petit pygargue*, et le *pygargue à tête blanche*. Les deux premiers ne diffèrent guère que par la grandeur, et le dernier ne diffère presque en rien du premier, la grandeur étant la même, et n'y ayant d'autre différence qu'un peu plus de blanc sur la tête et le cou. Aristote ne fait mention que de l'espèce, et ne dit rien des variétés; ce n'est même que du grand pygargue qu'il a entendu parler, puisqu'il lui donne pour surnom le mot *hinnularia*, qui indique que cet oiseau fait sa proie des faons (*hinnulos*), c'est-à-dire des jeunes cerfs, des daims et chevreuils; attribut qui ne peut convenir au petit pygargue, trop foible pour attaquer d'aussi grands animaux.

[1] En latin, *aquila albicilla*, *hinnularia*.

[2] Voyez les planches enluminées, n° 411.

Les différences entre les pygargues et les aigles sont, 1°. la nudité des jambes; les aigles les ont couvertes jusqu'au talon, les pygargues les ont nues dans toute la partie inférieure: 2°. la couleur du bec; les aigles l'ont d'un noir bleuâtre, et les pygargues l'ont jaune ou blanc: 3°. la blancheur de la queue, qui a fait donner aux pygargues le nom d'*aigles à queue blanche*, parce qu'ils ont en effet la queue blanche en dessus et en dessous dans toute son étendue. Ils diffèrent encore des aigles par quelques habitudes naturelles; ils n'habitent pas les lieux déserts ni les hautes montagnes: les pygargues se tiennent plutôt à portée des plaines et des bois qui ne sont pas éloignés des lieux habités. Il paroît que le pygargue, comme l'aigle commun, affecte les climats froids de préférence: on le trouve dans toutes les provinces du nord de l'Europe *. Le grand pygargue est à peu près de la même grosseur et de la même force, si même il n'est pas plus fort que

* M. Linnæus dit que cet oiseau se trouve dans toutes les forêts de la Suède...... qu'il est de la grandeur d'une oie, et que la femelle est plus blanchâtre que le mâle.

l'aigle commun : il est au moins plus carnassier, plus féroce, et moins attaché à ses petits, car il ne les nourrit pas long-temps ; il les chasse hors du nid avant même qu'ils soient en état de se pourvoir ; et l'on prétend que, sans le secours de l'orfraie, qui les prend alors sous sa protection, la plupart périroient. Il produit ordinairement deux ou trois petits, et fait son nid sur de gros arbres. On trouve la description d'un de ces nids dans Willughby, et dans plusieurs autres auteurs qui l'ont traduit ou copié : c'est une aire ou un plancher tout plat, comme celui du grand aigle, qui n'est abrité dans le dessus que par le feuillage des arbres, et qui est composé de petites perches et de branches qui soutiennent plusieurs lits alternatifs de bruyères et d'autres herbes. Ce sentiment contre nature qui porte ces oiseaux à chasser leurs petits avant qu'ils puissent se procurer aisément leur subsistance, et qui est commun à l'espèce du pygargue, et à celles du grand aigle et du petit aigle tacheté, indique ue ces trois espèces sont plus voraces et plus aresseuses à la chasse que celle de l'aigle mmun, qui soigne et nourrit largement

ses petits, les conduit ensuite, les instruit à chasser, et ne les oblige à s'éloigner que quand ils sont assez forts pour se passer de tout secours. D'ailleurs, le naturel des petits tient de celui de leurs parens : les aiglons de l'espèce commune sont doux et assez tranquilles ; au lieu que ceux du grand aigle et du pygargue, dès qu'ils sont un peu grands, ne cessent de se battre et de se disputer la nourriture et la place dans le nid, en sorte que souvent le père et la mère en tuent quelqu'un pour terminer le débat. On peut encore ajouter que comme le grand aigle et le pygargue ne chassent ordinairement que de gros animaux, ils se rassasient souvent sur le lieu, sans pouvoir les emporter ; que par conséquent les proies qu'ils enlèvent sont moins fréquentes, et que, ne gardant point de chair corrompue dans leurs nids, ils sont souvent au dépourvu ; au lieu que l'aigle commun, qui tous les jours prend des lièvres et des oiseaux, fournit plus aisément et plus abondamment la subsistance nécessaire à ses petits. On a aussi remarqué, sur-tout dans l'espèce des pygargues, qui fréquentent de près les lieux habités, qu'ils ne chassent que

pendant quelques heures dans le milieu du jour, et qu'ils se reposent le matin, le soir et la nuit ; au lieu que l'aigle commun (*aquila valeria*) est en effet plus valeureux, plus diligent et plus infatigable.

LE BALBUZARD [1].

Voyez la planche 11 de ce volume.

Le balbuzard [2] est l'oiseau que nos nomenclateurs appellent *aigle de mer*, et que nou appelons en Bourgogne *craupécherot*, mo qui signifie *corbeau pécheur*. *Crau* ou *cra* est le cri du corbeau : c'est aussi son non dans quelques langues, et particulièremen en anglois ; et ce mot est resté en Bourgogn parmi les paysans, comme quantité d'autre termes anglois que j'ai remarqués dans leu patois, qui ne peuvent venir que du séjou des Anglois dans cette province sous le règnes de Charles v, Charles vi, etc. Gesner, qui, le premier, a dit que cet oiseau étoit appelé *crospescherot* par les Bourguignons, a mal écrit ce nom, faute d'entendre

[1] En latin, *aquila marina;* en italien, *anguista piombina;* en allemand, *fisch-adler* ou *fisch-ahr*, en anglois, *balbuzard*.

[2] Voyez les planches enluminées, n° 414.



LE BALBUSARD.

J. Pouquet Sc.

le jargon de Bourgogne : le vrai mot est *crau*, et non pas *cros;* et la prononciation n'est ni *cros* ni *crau*, mais *craw*, ou simplement *crâ* avec un *â* fort ouvert.

A tout considérer, on doit dire que cet oiseau n'est pas un aigle, quoiqu'il ressemble plus aux aigles qu'aux autres oiseaux de proie. D'abord il est bien plus petit * ; il n'a ni le port, ni la figure, ni le vol de l'aigle : ses

* Il y a une différence plus grande encore que dans les aigles entre la femelle et le mâle balbuzard : celui que M. Brisson a décrit, et qui sans doute étoit mâle, n'avoit qu'un pied sept pouces de longueur jusqu'aux ongles, et cinq pieds trois pouces de vol ; et un autre, que l'on m'a apporté, n'avoit qu'un pied neuf pouces de longueur de corps, et cinq pieds sept pouces de vol : au lieu que la femelle décrite par MM. de l'académie des sciences, sous le nom d'*haliœtus*, à l'article de l'*aigle*, que nous avons cité, avoit deux pieds neuf pouces de longueur de corps, y compris la queue ; ce qui fait au moins deux pieds de longueur pour le corps seul, et sept pieds et demi de vol. Cette différence est si grande, qu'on pourroit douter que cet oiseau, décrit par MM. de l'académie, fût le balbuzard ou *craupêcherot*, si l'on n'en étoit assuré par les autres indications.

habitudes naturelles sont aussi très-différentes, ainsi que ses appétits, ne vivant guère que de poisson qu'il prend dans l'eau, même à quelques pieds de profondeur; et ce qui prouve que le poisson est en effet sa nourriture la plus ordinaire, c'est que sa chair en a une très-forte odeur. J'ai vu quelquefois cet oiseau demeurer pendant plus d'une heure perché sur un arbre à portée d'un étang, jusqu'à ce qu'il apperçût un gros poisson sur lequel il pût fondre, et l'emporter ensuite dans ses serres. Il a les jambes nues, et ordinairement de couleur bleuâtre: cependant il y en a quelques uns qui ont les jambes et les pieds jaunâtres; les ongles noirs, très-grands et très-aigus; les pieds et les doigts si roides, qu'on ne peut les fléchir; le ventre tout blanc, la queue large, et la tête grosse et épaisse. Il diffère donc des aigles en ce qu'il a les pieds et le bas des jambes de derrière dégarnis de plumes, et que l'ongle de derrière est le plus court, tandis que dans les aigles cet ongle de derrière est le plus long de tous. Il diffère encore en ce qu'il a le bec plus noir que les aigles, et que les pieds, les doigts, et la peau qui recouvre la

base du bec, sont ordinairement bleus; au lieu que dans les aigles toutes ces parties sont jaunes. Au reste, il n'a pas des demi-membranes entre les doigts du pied gauche, comme le dit M. Linnæus; car les doigts des deux pieds sont également séparés et dénués de membranes. C'est une erreur populaire, que cet oiseau nage avec un pied, tandis qu'il prend le poisson avec l'autre; et c'est cette erreur populaire qui a produit la méprise de M. Linnæus. Auparavant M. Klein a dit la même chose de l'orfraie, ou grand aigle de mer; et il s'est également trompé, car ni l'un ni l'autre de ces oiseaux n'a de membranes entre aucun doigt du pied gauche. La source commune de ces erreurs est dans Albert le Grand, qui a écrit que cet oiseau avoit l'un des pieds pareil à celui d'un épervier, et l'autre semblable à celui d'une oie; ce qui est non seulement faux, mais absurde et contre toute analogie: en sorte qu'on ne peut qu'être étonné de voir que Gesner, Aldrovande, Klein et Linnæus, au lieu de s'élever contre cette fausseté, l'aient accréditée, et qu'Aldrovande nous dise froidement que cela n'est pas contre toute vraisemblance, puisque je

sais, ajoute-t-il très-positivement, qu'il y a des poules d'eau moitié palmipèdes et moitié fissipèdes ; ce qui est encore un autre fait tout aussi faux que le premier.

Au reste, je ne suis pas surpris qu'Aristote ait appelé cet oiseau *haliætos,* aigle de mer : mais je suis encore étonné que tous les naturalistes anciens et modernes aient copié cette dénomination sans scrupule, et j'ose dire sans réflexion : car l'*haliætus* ou *balbuzard* ne fréquente pas de préférence les côtes de la mer; on le trouve plus souvent dans les terres méditerranées voisines des rivières, des étangs et des autres eaux douces; il est peut-être plus commun en Bourgogne, qui est au centre de la France, que sur aucune de nos côtes maritimes. Comme la Grèce est un pays où il n'y a pas beaucoup d'eaux douces, et que les terres en sont traversées et environnées par la mer à d'assez petites distances, Aristote a observé, dans son pays, que ces oiseaux pêcheurs cherchoient leur proie sur les rivages de la mer, et par cette raison il les a nommés *aigles de mer;* mais s'il eût habité le milieu de la France ou de l'Allemagne, la Suisse et les

autres pays éloignés de la mer, où ils sont très-communs, il les eût plutôt appelés *aigles des eaux douces*. Je fais cette remarque, afin de faire sentir que j'ai eu d'autant plus de raison de ne pas adopter cette dénomination *aigle de mer*, et d'y substituer le nom spécifique *balbuzard*, qui empêchera qu'on ne le confonde avec les aigles *. Aristote assure que cet oiseau a la vue très-perçante : il force, dit-il, ses petits à regarder le soleil, et il tue ceux dont les yeux ne peuvent en supporter l'éclat. Ce fait, que je n'ai pu vérifier, me paroît difficile à croire, quoiqu'il ait été rapporté ou plutôt répété par plusieurs autres auteurs, et qu'on l'ait même généralisé en l'attribuant à tous les aigles, qui contraignent, dit-on, leurs petits à regarder fixement le soleil. Cette observation me paroît bien difficile à faire; et d'ailleurs il

* M. Salerne a fait une méprise en disant que l'oiseau appelé en Bourgogne *craupêcherot* est l'ossifrague, ou le grand aigle de mer ; c'est au contraire celui qu'il appelle le *faucon de marais* qui est le craupêcherot. (Voyez l'*Ornithologie de M. Salerne*, in-4°, Paris, 1767, pages 6 et 7, et corrigez cette erreur.)

me semble qu'Aristote, sur le témoignage duquel seul le fait est fondé, n'étoit pas trop bien informé au sujet des petits de cet oiseau : il dit qu'il n'en élève que deux, et qu'il tue celui qui ne peut regarder le soleil. Or nous sommes assurés qu'il pond souvent quatre œufs, et rarement moins de trois ; que de plus il élève tous ses petits. Au lieu d'habiter les rochers escarpés et les hautes montagnes, comme les aigles, il se tient plus volontiers dans les terres basses et marécageuses, à portée des étangs et des lacs poissonneux; et il me paroît encore que c'est à l'*orfraie* ou *ossifrage*, et non pas au *balbuzard* ou *haliætus*, qu'il faut attribuer ce que dit Aristote de sa chasse aux oiseaux de mer: car le balbuzard pêche bien plus qu'il ne chasse, et je n'ai pas ouï dire qu'il s'éloignât du rivage à la poursuite des mouettes où des autres oiseaux de mer; il paroît au contraire qu'il ne vit que de poisson. Ceux qui ont ouvert le corps de cet oiseau n'ont trouvé que du poisson dans son estomac; et sa chair, qui, comme je l'ai dit, a une très-forte odeur de poisson, est un indice certain qu'il en fait au moins sa nourriture habi-

tuelle : il est ordinairement très-gras, et il peut, comme les aigles, se passer d'alimens pendant plusieurs jours sans en être incommodé ni paroître affoibli. Il est aussi moins fier et moins féroce que l'aigle ou le pygargue; et l'on prétend qu'on peut aisément le dresser pour la pêche, comme l'on dresse les autres oiseaux pour la chasse.

Après avoir comparé les témoignages des auteurs, il m'a paru que l'espèce du balbuzard est l'une des plus nombreuses des grands oiseaux de proie, et qu'elle est répandue assez généralement en Europe, du nord au midi, depuis la Suède jusqu'en Grèce, et que même on la retrouve dans des pays plus chauds, comme en Égypte et jusqu'en Nigritie.

J'ai dit, dans une des notes de cet article, que MM. de l'académie des sciences avoient décrit un *balbuzard* ou *haliætus* femelle, et qu'ils lui avoient trouvé deux pieds neuf pouces depuis l'extrémité du bec jusqu'à celle de la queue, et sept pieds et demi de vol ou d'envergure, tandis que les autres naturalistes ne donnent au balbuzard que deux pieds de longueur de corps jusqu'au

out de la queue, et cinq pieds et demi de vol. Cette grande différence pourroit faire croire que ce n'est pas le balbuzard, mais un oiseau plus grand, que MM. de l'académie ont décrit : néanmoins, après avoir comparé leur description avec la nôtre, on ne peut guère en douter; car, de tous les oiseaux de ce genre, le balbuzard est le seul qui puisse être mis avec les aigles, le seul qui ait le bas des jambes et les pieds bleus, le bec tout noir, les jambes longues et les pieds petits à proportion du corps. Je pense donc, avec MM. de l'académie, que leur oiseau est le vrai *haliætus* d'Aristote, c'est-à-dire notre balbuzard, et que c'étoit une des plus grandes femelles de cette espèce qu'ils ont décrite et disséquée.

Les parties intérieures du balbuzard diffèrent peu de celles des aigles. MM. de l'académie n'ont remarqué de différences considérables que dans le foie, qui est bien plus petit dans le balbuzard; dans les deux *cæcum* de la femelle, qui sont aussi moins grands; dans la position de la rate, qui est immédiatement adhérente au côté droit de l'estomac dans l'aigle, au lieu que dans l

balbuzard elle étoit située sous le lobe droit du foie; dans la grandeur des reins, le balbuzard les ayant à peu près comme les autres oiseaux, qui les ont ordinairement fort grands à proportion des autres animaux, et l'aigle les ayant au contraire plus petits.

L'ORFRAIE [1].

Voyez planche 111 de ce volume.

L'ORFRAIE [2] (*ossifraga*) a été appelé par nos nomenclateurs le *grand aigle de mer*. Il est en effet à peu près aussi grand que le grand aigle; il paroît même qu'il a le corps plus long à proportion, mais il a les ailes plus courtes : car l'orfraie a jusqu'à trois pieds et demi de longueur depuis le bout du bec à l'extrémité des ongles, et en même temps il n'a guère que sept pieds de vol ou d'envergure; tandis que le grand aigle, qui n'a communément que trois pieds deux ou trois pouces de longueur de corps

1 En latin, *ossifraga*; en italien, *aquilast anguista barbata*; en allemand, *grosser ha ahr*; en anglois, *osprey*. Les anciens lui ont do le nom d'*ossifrague*, parce qu'ils avoient rema que cet oiseau cassoit avec son bec les os des ani dont il fait sa proie.

2 Voyez les planches enluminées, nos. 112



L'ORFRAIE ou AIGLE DE MER.

J. Paquet Sc.

a huit et jusqu'à neuf pieds de vol. Cet oiseau est d'abord très-remarquable par sa grandeur, et il est reconnoissable, 1°. par la couleur et la figure de ses ongles, qui sont d'un noir brillant, et forment un demi-cercle entier : 2°. par les jambes, qui sont nues à la partie inférieure, et dont la peau est couverte de petites écailles d'un jaune vif : 3°. par une barbe de plumes qui pend sous le menton ; ce qui lui a fait donner le nom d'*aigle barbu*. L'orfraie se tient volontiers près des bords de la mer, et assez souvent dans le milieu des terres à portée des lacs, des étangs et des rivières poissonneuses : il n'enlève que le plus gros poisson, mais cela n'empêche pas qu'il ne prenne aussi du gibier ; et, comme il est très grand et très-fort, il ravit et emporte aisément les oies et les lièvres, et même les agneaux et les chevreaux. Aristote assure que non seulement l'orfraie femelle soigne ses petits avec la plus grande affection, mais que même elle en prend pour les petits aiglons qui ont été chassés par leurs père et mère, et qu'elle les nourrit comme s'ils lui appartenoient. Je ne trouve pas que ce fait, qui

est assez singulier, et qui a été répété par tous les naturalistes, ait été vérifié par aucun; et ce qui m'en feroit douter, c'est que cet oiseau ne pond que deux œufs, et n'élève ordinairement qu'un petit, et que par conséquent on doit présumer qu'il se trouveroit très-embarrassé s'il avoit à soigner et nourrir une nombreuse famille. Cependant il n'y a guère de faits dans l'*Histoire des animaux* d'Aristote qui ne soient vrais, ou du moins qui n'aient un fondement de vérité : j'en ai vérifié moi-même plusieurs qui me paroissoient aussi suspects que celui-ci; et c'est ce qui me porte à recommander à ceux qui se trouveront à portée d'observer cet oiseau, de tâcher de s'assurer du vrai ou du faux de ce fait. La preuve, sans aller chercher plus loin, qu'Aristote voyoit bien et disoit vrai presque en tout, c'est un autre fait, qui d'abord paroît encore plus extraordinaire, et qui demandoit également à être constaté. L'orfraie, dit-il, a la vue foible les yeux lésés et obscurcis par une espèc de nuage : en conséquence il paroît que c'es la principale raison qui a déterminé Aristote à séparer l'orfraie des aigles, et à l

mettre avec la chouette et les autres oiseaux qui ne voient pas pendant le jour. A juger de ce fait par les résultats, on le croiroit non seulement suspect, mais faux : car tous ceux qui ont observé les allures de l'orfraie ont bien remarqué qu'il voyoit assez pendant la nuit pour prendre du gibier et même du poisson; mais ils ne se sont pas apperçus qu'il eût la vue foible, ni qu'il vìt mal pendant le jour : au contraire, il vise d'assez loin le poisson sur lequel il veut fondre; il poursuit vivement les oiseaux dont il veut faire sa proie; et quoiqu'il vole moins vîte que les aigles, c'est plutôt parce qu'il a les ailes plus courtes que les yeux plus foibles. Cependant le respect qu'on doit à l'autorité du grand philosophe que je viens de citer, a engagé le célèbre Aldrovande à examiner scrupuleusement les yeux de l'orfraie; et il a reconnu que l'ouverture de la pupille, qui d'ordinaire n'est recouverte que par la cornée, l'étoit encore dans cet oiseau par une membrane extrêmement mince, et qui forme en effet l'apparence d'une petite taie sur le milieu de l'ouverture de la pupille : il a de plus observé que l'inconvénient de

cette conformation paroît être compensé par la transparence parfaite de la partie circulaire qui environne la pupille, laquelle partie dans les autres oiseaux est opaque et de couleur obscure. Ainsi l'observation d'Aristote est bonne, en ce qu'il a très-bien remarqué que l'orfraie avoit les yeux couverts d'un petit nuage; mais il ne s'ensuit pas nécessairement qu'il voie beaucoup moins que les autres, puisque la lumière peut passer aisément et abondamment par le petit cercle, parfaitement transparent, qui environne la pupille. Il doit seulement résulter de cette conformation, que cet oiseau porte sur le milieu de tous les objets qu'il regarde une tache ou un petit nuage obscur, et qu'il voit mieux de côté que de face : cependant, comme je viens de le dire, on ne s'apperçoit pas par le résultat de ses actions qu'il voie plus mal que les autres oiseaux. Il est vrai qu'il ne s'élève pas à beaucoup près à la hauteur de l'aigle, qu'il n'a pas non plus le vol aussi rapide, qu'il ne vise ni ne poursuit sa proie d'aussi loin : ainsi il est probable qu'il n'a pas la vue aussi nette ni aussi perçante que les aigles; mais

il est sûr en même temps qu'il ne l'a pas, comme les chouettes, offusquée pendant le jour, puisqu'il cherche et ravit sa proie aussi-bien le jour que la nuit *, et principalement le matin et le soir. D'ailleurs, en comparant cette conformation de l'œil de l'orfraie avec celle des yeux de la chouette ou des autres oiseaux de nuit, on verra qu'elle n'est pas la même, et que les résultats doivent en être différens. Ces oiseaux ne voient mal ou point du tout pendant le jour, que parce que leurs yeux sont trop sensibles, et qu'il ne leur faut qu'une très-petite quantité de lumière pour bien voir: leur pupille est parfaitement ouverte, et n'a pas la membrane ou petite taie qui se trouve dans l'œil de l'orfraie. La pupille, dans tous les oiseaux de nuit, dans les chats et quelques autres quadrupèdes qui voient dans

* J'ai été informé, par des témoins oculaires, que l'orfraie prend du poisson pendant la nuit, et qu'alors on entend de fort loin le bruit qu'elle fait en s'abaissant sur les eaux. M. Salerne dit aussi que quand l'orfraie s'abat sur un étang pour saisir sa proie, elle fait un bruit qui paroît terrible, sur-tout la nuit. (*Ornithologie*, page 6.)

l'obscurité, est ronde et d'un grand diamètre, lorsqu'elle ne reçoit l'impression que d'une lumière foible, comme celle du crépuscule; elle devient au contraire perpendiculairement longue dans les chats, et reste ronde en se rétrécissant concentriquement dans les oiseaux de nuit, dès que l'œil est frappé d'une forte lumière. Cette contraction prouve évidemment que ces animaux ne voient mal que parce qu'ils voient trop bien, puisqu'il ne leur faut qu'une très-petite quantité de lumière; au lieu que les autres ont besoin de tout l'éclat du jour, et voient d'autant mieux qu'il y a plus de lumière: à plus forte raison l'orfraie, avec sa taie sur la pupille, auroit besoin de plus de lumière qu'aucun autre, s'il n'y avoit pas de compensation à ce défaut. Mais ce qui excuse entièrement Aristote d'avoir placé cet oiseau avec les oiseaux de nuit, c'est qu'en effet il pêche et chasse la nuit comme le jour: il voit plus mal que l'aigle à la grande lumière, il voit peut-être aussi plus mal que la chouette dans l'obscurité; mais il tire plus de parti, plus de produit que l'un ou l'autre, de cette conformation singulière de

ses yeux, qui n'appartient qu'à lui, et qui est aussi différente de celle des yeux des oiseaux de nuit que des oiseaux de jour.

Autant j'ai trouvé de vérité dans la plupart des faits rapportés par Aristote dans son *Histoire des animaux*, autant il m'a paru d'erreurs de fait dans son traité *De mirabilibus*; souvent même on y trouve énoncés des faits absolument contraires à ceux qu'il rapporte dans ses autres ouvrages : en sorte que je suis porté à croire que ce traité *De mirabilibus* n'est point de ce philosophe, et qu'on ne le lui auroit pas attribué si l'on se fût donné la peine d'en comparer les opinions, et sur-tout les faits, avec ceux de son *Histoire des animaux*. Pline, dont le fond de l'ouvrage sur l'histoire naturelle est en entier tiré d'Aristote, n'a donné tant de faits équivoques ou faux que parce qu'il les a indifféremment puisés dans les différens traités attribués à Aristote, et qu'il a réuni les opinions des auteurs subséquens, la plupart fondées sur des préjugés populaires. Nous pouvons en donner un exemple sans sortir du sujet que nous traitons. L'on voit qu'Aristote désigne et spécifie parfaitement l'espèce

de l'*haliætus* ou *balbuzard* dans son *Histoire des animaux*, puisqu'il en fait la cinquième espèce de ses aigles, à laquelle il donne des caractères très-distinctifs; et l'on trouve en même temps dans le traité *de mirabilibus*, que l'*haliætus* n'est d'aucune espèce, ou plutôt ne fait pas une espèce; et Pline, amplifiant cette opinion, dit non seulement que les balbuzards (*haliæti*) n'ont point d'espèce, et qu'ils proviennent des mélanges des aigles de differentes espèces, mais encore que ce qui naît des balbuzards ne sont point de petits balbuzards, mais des orfraies, *desquels orfraies naissent*, dit-il, *de petits vautours*, *lesquels*, ajoute-t-il encore, *produisent de grands vautours qui n'ont plus la faculté d'engendrer*. Que de faits incroyables sont compris dans ce passage! que de choses absurdes et contre toute analogie! car en étendant, autant qu'il est permis ou possible, les limites des variations de la nature, et en donnant à ce passage l'explication la moins défavorable, supposons pour un instant que les balbuzards ne soient en effet que des métis provenant de l'union de deux différentes espèces d'aigles; ils seront féconds comme le

sont les métis de quelques autres oiseaux, et produiront entre eux des seconds métis, qui pourront remonter à l'espèce de l'orfraie si le premier mélange a été de l'orfraie avec un autre aigle. Jusque là les lois de la nature ne se trouvent pas entièrement violées: mais dire ensuite que de ces balbuzards devenus orfraies, il provient de petits vautours qui en produisent de grands, lesquels ne peuvent plus rien produire, c'est ajouter trois faits absolument incroyables à deux qui sont déja difficiles à croire; et quoiqu'il y ait dans Pline bien des choses écrites légèrement, je ne puis me persuader qu'il soit l'auteur de ces trois assertions, et j'aime mieux croire que la fin de ce passage a été entièrement altérée. Quoi qu'il en soit, il est très-certain que les orfraies n'ont jamais produit de petits vautours, ni ces petits vautours bâtards d'autres grands vautours mulets qui ne produisent plus rien. Chaque espèce, chaque race de vautour engendre son semblable: il en est de même de chaque espèce d'aigle, et encore de même du balbuzard et de l'orfraie; et les espèces intermédiaires, qui peuvent avoir été produites par le mélange des aigles

entre eux, ont formé des races constantes qui se soutiennent et se perpétuent comme les autres par la génération. Nous sommes particulièrement très-assurés que le mâle balbuzard produit avec sa femelle des petits semblables à lui, et que si les balbuzards produisent des orfraies, ce ne peut être par eux-mêmes, mais par leur mélange avec l'orfraie : il en seroit de l'union du balbuzard mâle avec l'orfraie femelle comme de celle du bouc avec la brebis ; il en résulte un agneau, parce que la brebis domine dans la génération ; et il résulteroit de l'autre mélange une orfraie, parce qu'en général ce sont les femelles qui dominent, et que d'ordinaire les métis ou mulets féconds remontent à l'espèce de la mère, et que même les vrai[s] mulets, c'est-à-dire les métis inféconds, r[e]présentent plus l'espèce de la femelle q[ue] celle du mâle. Ce qui rend croyable cette [pos]sibilité du mélange et du produit du ba[lbu]zard et de l'orfraie, c'est la conformit[é] des appétits, du naturel, et même de la [figure] de ces oiseaux ; car, quoiqu'ils diffèren[t beau]coup par la grandeur, l'orfraie étan[t] d'une moitié plus grosse que le ba[lbuzard]

ils se ressemblent assez par les proportions, ayant tous deux les ailes et les jambes courtes en comparaison de la longueur du corps, le bas des jambes et les pieds dénués de plumes: tous deux ont le vol moins élevé, moins rapide que les aigles; tous deux pêchent beaucoup plus qu'ils ne chassent, et ne se tiennent que dans les lieux voisins des étangs et des eaux abondantes en poissons; tous deux sont assez communs en France et dans les autres pays tempérés: mais, à la vérité, l'orfraie, comme plus grande, ne pond que deux œufs, et le balbuzard en produit quatre; celui-ci a la peau qui recouvre la base du bec, et les pieds, ordinairement bleus, au lieu que, dans l'orfraie, cette peau de la base du bec, et les écailles du bas des jambes et des pieds, sont ordinairement d'un jaune vif et foncé. Il y a aussi quelque diversité dans la distribution des couleurs sur le plumage: mais toutes ces petites différences n'empêchent pas que ces oiseaux ne soient d'espèces assez voisines pour pouvoir se mêler; et des raisons d'analogie me persuadent que le mélange est fécond, et que le balbuzard mâle produit, avec l'orfraie femelle, des orfraies;

mais que la femelle balbuzard, avec l'orfraie mâle, produit des balbuzards, et que ces bâtards, soit orfraies, soit balbuzards, tenant presque tout de la nature de leurs mères, ne conservent que quelques caractères de celle de leurs pères, par lesquels caractères ils diffèrent des orfraies ou balbuzards légitimes. Par exemple, on trouve quelquefois des balbuzards à pieds jaunes, et des orfraies à pieds bleus, quoique communément le balbuzard les ait bleus, et l'orfraie les ait jaunes : cette variation de couleur peut provenir du mélange de ces deux espèces. De même on trouve des balbuzards, tels que celui qu'ont décrit MM. de l'académie, qui sont beaucoup plus grands et plus gros que les autres ; et en même temps on voit des orfraies beaucoup moins grandes que les autres, et dont la petitesse ne peut être attribuée ni au sexe ni à l'âge, et ne peut dès-lors provenir que du mélange d'une plus petite espèce, c'est-à-dire du balbuzard avec l'orfraie.

Comme cet oiseau est des plus grands, que par cette raison il produit peu, qu'il ne *pond que* deux œufs une fois par an, et que *souvent il n'élève* qu'un petit, l'espèce n'en

est nombreuse nulle part; mais elle est assez répandue : on la trouve presque par-tout en Europe, et il paroît même qu'elle est commune aux deux continens, et que ces oiseaux fréquentent les lacs de l'Amérique septentrionale. *

* Il me paroît que c'est à l'orfraie qu'il faut rapporter le passage suivant. « Il y a encore quantité « d'aigles qu'ils appellent en leur langue *sondaqua* : « elles font ordinairement leurs nids sur le *bord des* « *eaux* ou de quelque autre précipice, tout au-dessus « des plus *hauts arbres* ou *rochers*, de sorte qu'elles « sont fort difficiles à avoir : nous en dénichâmes « néanmoins plusieurs nids; mais nous n'y trou- « vâmes pas plus d'un ou deux aiglons. J'en pensois « nourrir quelques uns lorsque nous étions sur le « chemin des Hurons à Québec : mais tant pour être « trop lourds à porter, que pour ne pouvoir fournir « au *poisson* qu'il leur falloit, n'ayant autre chose « à leur donner, nous en fîmes chaudière; et nous « les trouvâmes fort bons, car ils étoient encore « jeunes et tendres ». (*Voyage au pays des Hurons*, par Sagar Théodat, page 297.)

LE JEAN-LE-BLANC.

Voyez planche 4 de ce volume.

J'ai eu cet oiseau vivant*, et je l'ai fait nourrir pendant quelque temps. Il avoit été pris jeune au mois d'août 1768, et il paroissoit, au mois de janvier 1769, avoir acquis toutes ses dimensions ; sa longueur, depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité de la queue, étoit de deux pieds, et, jusqu'au bout des ongles, d'un pied huit pouces; le bec, depuis le crochet jusqu'au coin de l'ouverture, avoit dix-sept lignes de longueur ; la queue étoit longue de dix pouces : il avoit cinq pieds un pouce de vol ou d'envergure ; ses ailes, lorsqu'elles étoient pliées, s'étendoient un peu au-delà de l'extrémité de la queue. La tête, le dessus du cou, le dos et le croupion, étoient d'un brun cendré. Toutes les plumes qui recouvrent ces parties étoient

* Voyez les planches enluminées, n° 413.



LE JEAN-LE-BLANC.

J. Pauquet S.

néanmoins blanches à leur origine, mais brunes dans tout le reste de leur étendue; en sorte que le brun recouvroit le blanc, de manière qu'on ne l'appercevoit qu'en relevant les plumes. La gorge, la poitrine, le ventre et les côtés étoient blancs, variés de taches longues, et de couleur d'un brun roux: il y avoit des bandes transversales plus brunes sur la queue. La membrane qui couvre la base du bec est d'un bleu sale: c'est là que sont placées les narines. L'iris des yeux est d'un beau jaune citron, ou de couleur de topaze d'orient. Les pieds étoient couleur de chair livide, et terne dans sa jeunesse, et sont devenus jaunes, ainsi que la membrane du bec, en avançant en âge. L'intervalle entre les écailles qui recouvrent la peau des jambes paroissoit rougeâtre; en sorte que l'apparence du tout, vu de loin, sembloit être jaune, même dans le premier âge. Cet oiseau pesoit trois livres sept onces après avoir mangé, et trois livres quatre onces lorsqu'il étoit à jeun.

Le jean-le-blanc s'éloigne encore plus des aigles que tous les précédens, et il n'a de rapport au pygargue que par ses jambes

dénuées de plumes, et par la blancheur de celles du croupion et de la queue; mais il a le corps tout autrement proportionné, et beaucoup plus gros relativement à la grandeur que ne l'est celui de l'aigle ou du pygargue : il n'a, comme je l'ai dit, que deux pieds de longueur, depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des pieds, et cinq pieds d'envergure, mais avec un diamètre de corps presque aussi grand que celui de l'aigle commun, qui a plus de deux pieds et demi de longueur, et plus de sept pieds de vol. Par ces proportions, le jean-le-blanc se rapproche du balbuzard, qui a les ailes courtes à proportion du corps; mais il n'a pas, comme celui-ci, les pieds bleus : il a aussi les jambes bien plus menues, et plus longues à proportion qu'aucun des aigles. Ainsi, quoiqu'il paroisse tenir quelque chose des aigles, du pygargue et du balbuzard, il n'est pas moins d'une espèce particulière, et très-différente des uns et des autres. Il tient aussi de la buse par la disposition des couleurs du plumage, et par un caractère qui m'a souvent frappé; c'est que dans de certaines attitudes, et sur-tout vu de face, il ressembloit à l'aigle,

et que, vu de côté et dans d'autres attitudes, il ressembloit à la buse. Cette même remarque a été faite par mon dessinateur et par quelques autres personnes; et il est singulier que cette ambiguité de figure réponde à l'ambiguité de son naturel, qui tient en effet de celui de l'aigle et de celui de la buse; en sorte qu'on doit à certains égards regarder le jean-le-blanc comme formant la nuance intermédiaire entre ces deux genres d'oiseaux.

Il m'a paru que cet oiseau voyoit très-clair pendant le jour, et ne craignoit pas la plus forte lumière; car il tournoit volontiers les yeux du côté du plus grand jour, et même vis-à-vis le soleil. Il couroit assez vîte lorsqu'on l'effrayoit, et s'aidoit de ses ailes en courant. Quand on le gardoit dans la chambre, il cherchoit à s'approcher du feu; mais cependant le froid ne lui étoit pas absolument contraire, parce qu'on l'a fait coucher pendant plusieurs nuits à l'air, dans un temps de gelée, sans qu'il en ait paru incommodé. On le nourrissoit avec de la viande crue et saignante; mais en le faisant jeûner il mangeoit aussi de la viande cuite: il déchiroit avec son bec la chair qu'on lui présentoit, et

il en avaloit d'assez gros morceaux. Il ne buvoit jamais quand on étoit auprès de lui, ni même tant qu'il appercevoit quelqu'un : mais, en se mettant dans un lieu couvert, on l'a vu boire, et prendre pour cela plus de précaution qu'un acte aussi simple ne paroît en exiger. On laissoit à sa portée un vase rempli d'eau : il commençoit par regarder de tous côtés fixement et long-temps, comme pour s'assurer s'il étoit seul; ensuite il s'approchoit du vase, et regardoit encore autour de lui; enfin, après bien des hésitations, il plongeoit son bec jusqu'aux yeux, et à plusieurs reprises, dans l'eau. Il y a apparence que les autres oiseaux de proie se cachent de même pour boire. Cela vient vraisemblablement de ce que ces oiseaux ne peuvent prendre de liquide qu'en enfonçant leur tête jusqu'au-delà de l'ouverture du bec, et jusqu'aux yeux; ce qu'ils ne font jamais, tant qu'ils ont quelque raison de crainte. Cependant le jean-le-blanc ne montroit de défiance que sur cela seul; car, pour tout le reste, il paroissoit indifférent, et même assez stupide. Il n'étoit point méchant, et se laissoit toucher sans s'irriter; il avoit même une petite



expression de contentement *Co. . . . . . Co*, lorsqu'on lui donnoit à manger : mais il n'a pas paru s'attacher à personne de préférence. Il devient gras en automne, et prend en tout temps plus de chair et d'embonpoint que la plupart des autres oiseaux de proie*.

* Voici la note que m'a donnée sur cet oiseau l'homme que j'ai chargé du soin de mes volières : « Ayant présenté au jean-le-blanc différens alimens, « comme du pain, du fromage, des raisins, de la « pomme, etc..... il n'a voulu manger d'aucun, « quoiqu'il jeûnât depuis vingt-quatre heures : j'ai « continué à le faire jeûner trois jours de plus, et « au bout de ce temps il a également refusé ces « alimens ; en sorte qu'on peut assurer qu'il ne « mange rien de tout cela, quelque faim qu'il res- « sente. Je lui ai aussi présenté des vers, qu'il a « constamment refusés ; car lui en ayant mis un « dans le bec, il l'a rejeté, quoiqu'il l'eût déja avalé « presque à moitié. Il se jetoit avec avidité sur les « mulots et les souris que je lui donnois ; il les ava- « loit sans leur donner un seul coup de bec. Je me « suis apperçu que lorsqu'il en avoit avalé deux ou « trois, ou seulement une grosse, il paroissoit avoir « un air plus inquiet, comme s'il eût ressenti quel- « que douleur ; il avoit alors la tête moins libre et « plus enfoncée qu'à l'ordinaire. Il restoit cinq ou

Il est très-commun en France, et, comme le dit Belon, il n'y a guère de villageois qui ne le connoissent et ne le redoutent pour leurs poules. Ce sont eux qui lui ont donné le nom de *jean-le-blanc*, parce qu'il est en effet remarquable par la blancheur du ventre, du dessous des ailes, du croupion et de la queue. Il est cependant vrai qu'il n'y a que

« chose ; car il ne regardoit pas de tous côtés, comme « il fait ordinairement ; et je crois même qu'on au- « roit pu l'approcher sans qu'il se fût retourné, « tant il étoit sérieusement occupé de la digestion « des souris qu'il venoit d'avaler. Je lui ai présenté « des grenouilles et de petits poissons ; il a tou- « jours refusé les poissons et mangé les grenouilles « par demi-douzaine, et quelquefois davantage : « mais il ne les avale pas tout entieres comme les « souris ; il les saisit d'abord avec ses ongles, et les « dépèce avant de les manger. Je l'ai fait jeûner « pendant trois jours, en ne lui donnant que du « poisson crud ; il l'a toujours refusé. J'ai observé « qu'il rendoit les peaux des souris en petites pelotes, « longues d'environ un pouce ; et, en les faisant « tremper dans l'eau chaude, j'ai reconnu qu'il n'y « avoit que le poil et la peau de la souris, sans aucun « os, et j'ai trouvé dans quelques unes de ces pe- « lotes des grains de fer fondu, et quelques autres « parcelles de charbon. »

le mâle qui porte évidemment ces caractères ; car la femelle est presque toute grise, et n'a que du blanc sale sur les plumes du croupion : elle est, comme dans les autres oiseaux de proie, plus grande, plus grosse et plus pesante que le mâle. Elle fait son nid presque à terre, dans les terrains couverts de bruyères, de fougère, de genêt et de joncs, quelquefois aussi sur des sapins et sur d'autres arbres élevés. Elle pond ordinairement trois œufs, qui sont d'un gris tirant sur l'ardoise. Le mâle pourvoit abondamment à sa subsistance pendant tout le temps de l'incubation, et même pendant le temps qu'elle soigne et élève ses petits. Il fréquente de près les lieux habités, et sur-tout les hameaux et les fermes : il saisit et enlève les poules, les jeunes dindons, les canards privés ; et lorsque la volaille lui manque, il prend des lapereaux, des perdrix, des cailles, et d'autres moindres oiseaux : il ne dédaigne pas même les mulots et les lézards. Comme ces oiseaux, et sur-tout la femelle, ont les ailes courtes et e corps gros, leur vol est pesant, et ils ne 'élèvent jamais à une grande hauteur; on les oit toujours voler bas, et saisir leur proie

plutôt à terre que dans l'air. Leur cri est une espèce de sifflement aigu qu'ils ne font entendre que rarement; ils ne chassent guère que le matin et le soir, et ils se reposent dans le milieu du jour.

On pourroit croire qu'il y a variété dans cette espèce; car Belon donne la description d'un second oiseau, «qui est, dit-il, encore « une autre espèce d'oiseau saint-martin, « semblablement nommé *blanche queue*, de « même espèce que le susdit jean-le-blanc, « et qui ressemble au milan royal de si près, « qu'on n'y trouveroit aucune différence, si « ce n'étoit qu'il n'est plus petit et plus blanc « dessous le ventre, ayant les plumes qui « touchent le croupion et la queue, tant des-« sus que dessous, de couleur blanche». Ces ressemblances, auxquelles on doit en ajouter encore une plus essentielle, qui est d'avoir les jambes longues, indiquent seulement que cette espèce est voisine de celle du jean-le-blanc: mais comme elle en diffère considérablement par la grandeur et par d'autres caractères, on ne peut pas dire que ce soit une varieté du jean-le-blanc; et nous avons reconnu que c'est le même oiseau que nos

nomenclateurs ont appelé le *lanier cendré*, duquel nous ferons mention dans la suite sous le nom d'oiseau *saint-martin*, parce qu'il ne ressemble en rien au lanier.

Au reste, le jean-le-blanc, qui est très-commun en France, est néanmoins assez rare par-tout ailleurs, puisqu'aucun des naturalistes d'Italie, d'Angleterre, d'Allemagne, et du Nord, n'en a fait mention que d'après Belon; et c'est par cette raison que j'ai cru devoir m'étendre sur les faits particuliers de l'histoire de cet oiseau. Je dois aussi observer que M. Salerne a fait une forte méprise, en disant que cet oiseau étoit le même que le *ringtail* ou *queue blanche* des Anglois, dont ils appellent le mâle *henharrow* ou *henharrier*, c'est-à-dire *ravisseur de poules*. C'est ce caractère de la queue blanche, et cette habitude naturelle de prendre les poules, communs au *ringtail* et au jean-le-blanc, qui ont trompé M. Salerne, et lui ont fait croire que c'étoit le même oiseau; mais il auroit dû comparer les descriptions des auteurs précédens, et il auroit aisément reconnu que ce sont des oiseaux d'espèces différentes. D'autres naturalistes ont pris

l'oiseau appelé par M. Edwards *blue-hawk*, épervier ou faucon bleu, pour le *henharrier*, ou déchireur de poules, quoique ce soient encore des oiseaux d'espèces différentes. Nous allons tâcher d'éclaircir ce point, qui est un des plus obscurs de l'histoire naturelle des oiseaux de proie.

On sait qu'on peut les diviser en deux ordres, dont le premier n'est composé que des oiseaux guerriers, nobles et courageux, et tels que les aigles, les faucons, gerfauts, autours, laniers, éperviers, etc.; et le second contient les oiseaux lâches, ignobles et gourmands, tels que les vautours, les milans, les buses, etc. Entre ces deux ordres si différens par le naturel et les mœurs, il se trouve, comme par-tout ailleurs, quelques nuances intermédiaires, quelques espèces qui tiennent aux deux ordres ensemble, et qui participent au naturel des oiseaux nobles et des oiseaux ignobles. Ces espèces intermédiaires sont, 1°. celle du jean-le-blanc, dont nous venons de donner l'histoire, et qui, comme nous l'avons dit, tient de l'aigle et de la buse; 2°. celle de l'oiseau saint-martin, que MM. Brisson et Frisch ont appelé le *lanier cendré*, et

que M. Edwards a nommé *faucon bleu*, mais qui tient plus du jean-le-blanc et de la buse que du faucon ou du lanier; 3°. celle de la soubuse, dont les Anglois n'ont pas bien connu l'espèce, ayant pris un autre oiseau pour le mâle de la soubuse, dont ils ont appelé la femelle *ringtail* (queue annelée de blanc), et le prétendu mâle *henharrier* (déchireur de poules): ce sont les mêmes oiseaux que M. Brisson a nommés *faucons à collier;* mais ils tiennent plus de la buse que du faucon ou de l'aigle. Ces trois espèces, et sur-tout la dernière, ont donc été ou méconnues, ou confondues, ou très-mal nommées; car le jean-le-blanc ne doit point entrer dans la liste des aigles. L'oiseau saint-martin n'est ni un faucon, comme le dit M. Edwards, ni un lanier, comme le disent MM. Frisch et Brisson, puisqu'il est d'un naturel différent et de mœurs opposées. Il en est de même de la soubuse, qui n'est ni un aigle ni un faucon, puisque ses habitudes sont toutes différentes de celles des oiseaux de ces deux genres : on le reconnoîtra clairement par les faits énoncés dans les articles où il sera question de ces deux oiseaux.

Mais il me paroît qu'on doit joindre à l'espèce du jean-le-blanc, qui nous est bien connue, un oiseau que nous ne connoissons que par des indications d'Aldrovande, sous le nom de *laniarius*, et de Schwenckfeld, sous celui de *milvus albus*. Cet oiseau, que M. Brisson a aussi appelé *lanier*, me paroît encore plus éloigné du vrai lanier que l'oiseau saint-martin. Aldrovande décrit deux de ces oiseaux, dont l'un est bien plus grand, et a deux pieds depuis le bout du bec jusqu'à celui de la queue : c'est la même grandeur que celle du jean-le-blanc; et si l'on compare la description d'Aldrovande avec celle que nous avons donnée du jean-le-blanc, je suis persuadé qu'on y trouvera assez de caractères pour présumer que ce *laniarius* d'Aldrovande pourroit bien être le jean-le-blanc, d'autant que cet auteur, dont l'ornithologie est bonne et très-complète, surtout pour les oiseaux de nos climats, ne paroît pas avoir connu le jean-le-blanc par lui-même, puisqu'il n'a fait que l'indiquer d'après Belon, duquel il a emprunté jusqu'à la figure de cet oiseau.

OISEAUX ÉTRANGERS

QUI ONT RAPPORT AUX AIGLES ET BALBUZARDS.

I.

L'OISEAU des grandes Indes *, dont M. Brisson a donné une description exacte, sous le nom d'*aigle de Pondichéry*. Nous observerons seulement que, par sa seule petitesse, on auroit dû l'exclure du nombre des aigles, puisqu'il est de moitié moins grand que le plus petit des aigles. Il ressemble au balbuzard par la peau nue qui couvre la base du bec, qui est d'une couleur bleuâtre: mais il n'a pas, comme lui, les pieds bleus ; il les a jaunes comme le pygargue. Son bec cendré à son origine, et d'un jaune pâle à son bout, semble participer, pour les couleurs du bec, des aigles et des pygargues ; et ces différences

* Voyez les planches enluminées, n° 416.

indiquent assez que cet oiseau est d'une espèce particulière. C'est vraisemblablement l'oiseau de proie le plus remarquable de cette contrée des Indes, puisque les Malabares en ont fait une idole et lui rendent un culte ; mais c'est plutôt par la beauté de son plumage que par sa grandeur ou sa force qu'il a mérité cet honneur : on peut dire en effet que c'est l'un des plus beaux oiseaux du genre des oiseaux de proie.

I I.

L'OISEAU de l'Amérique méridionale, que Marcgrave a décrit sous le nom *urutaurana* (ouroutaran) que lui donnent les Indiens du Bresil, et que Fernandès a indiqué par le nom *ysquauthli,* qu'il porte au Mexique: c'est celui que nos voyageurs françois ont appelé *aigle d'Orénoque.* Les Anglois ont adopté cette dénomination, et l'appellent *Orenoko-eagle.* Il est un peu plus petit que l'aigle commun, et approche de l'aigle tacheté, ou petit aigle, par la variété de son plumage; mais il a pour caractères propres et spécifiques les extrémités des ailes et de la

queue bordées d'un jaune blanchâtre; deux plumes noires, longues de plus de deux pouces, et deux autres plumes plus petites, toutes quatre placées sur le sommet de la tête, et qu'il peut baisser ou relever à sa volonté; les jambes couvertes jusqu'aux pieds de plumes blanches et noires, posées comme des écailles; l'iris de l'œil d'un jaune vif; la peau qui couvre la base du bec, et les pieds, jaunes comme les aigles; mais le bec plus noir et les ongles moins noirs. Ces différences sont suffisantes pour séparer cet oiseau des aigles, et de tous les autres dont nous avons fait mention dans les articles précédens; mais il me paroît qu'on doit rapporter à cette espèce l'oiseau que Garcilasso appelle *aigle du Pérou*, qu'il dit être plus petit que les aigles d'Espagne.

Il en est de même de l'oiseau des côtes occidentales de l'Afrique, dont M. Edwards nous a donné une très-bonne figure enluminée, avec une excellente description, sous le nom d'*eagle-crowned* (*aigle huppé*), qui me paroît être de la même espèce, ou d'une espèce très-voisine de celui-ci. Je crois devoir rapporter en entier la description de

M. Edwards, pour mettre le lecteur à portée d'en juger *.

La distance entre l'Afrique et le Bresil, qui n'est guère que de quatre cents lieues, n'est pas assez grande pour que des oiseaux

* Cet oiseau, dit M. Edwards, est d'environ un tiers plus petit que les plus grands aigles qui se voient en Europe, et il paroît fort et hardi comme les autres aigles. Le bec, avec la peau qui couvre le haut du bec, et où les ouvertures des narines sont placées, est d'un brun obscur; les coins de l'ouverture du bec sont fendus assez avant jusque sous les yeux, et sont jaunâtres; l'iris des yeux est d'une couleur d'orange rougeâtre; le devant de la tête, le tour des yeux et la gorge, sont couverts de plumes blanches, parsemées de petites taches noires; le derrière du cou et de la tête, le dos et les ailes, sont d'un brun foncé, tirant sur le noir: mais les bords extérieurs des plumes sont d'un brun clair. Les pennes * sont plus foncées que les autres plumes des ailes; les côtés des ailes vers le haut, et les extrémités de quelques unes des couvertures des ailes, sont blancs; la queue est d'un gris foncé, croisée de barres noires, et le dessous en paroît être d'un gris de cendre obscur et léger; la poitrine

* *Pennes* est un terme de fauconnerie, pour exprimer les grandes plumes des ailes des oiseaux de proie.

de haut vol ne puissent la parcourir ; et dès-lors il est très-possible que celui-ci se trouve également aux côtes du Bresil et sur les côtes occidentales de l'Afrique : et il suffit de comparer les caractères qui leur sont parti-

est d'un brun rougeâtre, avec de grandes taches noires transversales sur les côtés; le ventre est blanc, aussi-bien que le dessous de la queue, qui est marqueté de taches noires; les cuisses et les jambes, jusqu'aux ongles, sont couvertes de plumes blanches, joliment marquetées de taches rondes et noires; les ongles sont noirs et très-forts, les doigts sont couverts d'écailles d'un jaune vif. Il élève ses plumes du dessus de la tête en forme de crête ou de huppe, d'où il tire son nom. J'ai dessiné cet oiseau vivant à Londres, en 1752 : son maître m'assura qu'il venoit des côtes d'Afrique; et je le crois d'autant plus volontiers, que j'en ai vu deux autres de cette même espèce exactement chez une autre personne, et qui venoient de la côte de Guinée. Barbot a indiqué cet oiseau sous le nom d'*aigle couronné*, dans sa *Description de la Guinée :* il en donne une mauvaise figure, dans laquelle cependant on reconnoît les plumes relevées sur sa tête d'une manière très-peu différente de celle dont elles sont représentées dans ma figure. (Edwards, *Glanures*, partie 1, pages 31 et 32, planche enluminée 224.)

culiers, et par lesquels ils se ressemblent, pour être persuadé qu'ils sont de la même espèce ; car tous deux ont des plumes en forme d'aigrettes qu'ils redressent à volonté ; tous deux sont à peu près de la même grandeur : ils ont aussi tous deux le plumage varié, et marqueté dans les mêmes endroits ; l'iris des yeux d'un orangé vif, le bec noirâtre ; les jambes, jusqu'aux pieds, également couvertes de plumes, marquetées de noir et de blanc ; les doigts jaunes et les ongles bruns ou noirs : et il n'y a de différence que dans la distribution et dans les teintes des couleurs du plumage ; ce qui ne peut être mis en comparaison avec toutes les ressemblances que nous venons d'indiquer. Ainsi je crois être bien fondé à regarder cet oiseau des côtes d'Afrique comme étant de la même espèce que celui du Bresil ; en sorte que l'aigle huppé du Bresil, l'aigle d'Orénoque, l'aigle du Pérou, et l'aigle huppé de Guinée, ne sont qu'une seule et même espèce d'oiseau, qui approche plus de notre aigle tacheté ou petit aigle d'Europe, que de tout autre.

III.

L'OISEAU du Bresil, indiqué par Marcgrave sous le nom *urubitinga*, qui, vraisemblablement, est d'une espèce différente du précédent, puisqu'il porte un autre nom dans le même pays : et en effet il en diffère, 1°. par la grandeur, étant de moitié plus petit : 2°. par la couleur ; celui-ci est d'un brun noirâtre, au lieu que l'autre est d'un beau gris : 3°. parce qu'il n'a point de plumes droites sur la tête : 4°. parce qu'il a le bas des jambes et des pieds nuds comme le pygargue ; au lieu que le précédent a, comme l'aigle, les jambes couvertes jusqu'au talon.

IV.

L'OISEAU * que nous avons cru devoir appeler le *petit aigle d'Amérique*, qui n'a été indiqué par aucun naturaliste, et qui se trouve à Cayenne et dans les autres parties de l'Amérique méridionale. Il n'a guère que seize à dix-huit pouces de longueur ; et il est remarquable, même au premier coup d'œil,

* Voyez les planches enluminées, n° 417.

r une large plaque d'un rouge pourpré qu'il sous la gorge et sous le cou. On pourroit roire, à cause de sa petitesse, qu'il seroit lu genre des éperviers ou des faucons; mais la forme de son bec, qui est droit à son insertion, et qui ne prend de la courbure, comme celui des aigles, qu'à quelque distance de son origine, nous a déterminés à le rapporter plutôt aux aigles qu'aux éperviers. Nous n'en donnerons pas une plus ample description, parce que la planche enluminée représente assez ses autres caractères.

V.

L'OISEAU des Antilles, appelé le *pêcheur* par le P. du Tertre, et qui est très-vraisemblablement le même que celui qui nous est indiqué par Catesby sous le nom de *fishing hawk*, épervier-pêcheur de la Caroline. Il est, dit-il, de la grosseur d'un autour, avec le corps plus alongé : ses ailes, lorsqu'elles sont pliées, s'étendent un peu au-delà de l'extrémité de la queue; il a plus de cinq pieds de vol ou d'envergure. Il a l'iris des yeux jaune, la peau qui couvre la base du

bec bleue, le bec noir, les pieds d'un ble pâle, et les ongles noirs, et presque tou aussi longs les uns que les autres : tout l dessus du corps, des ailes et de la queue, est d'un brun foncé ; tout le dessous du corps, des ailes et de la queue, est blanc ; les plumes des jambes sont blanches, courtes, et appliquées de très-près sur la peau. « Le pêcheur, « dit le P. du Tertre, est tout semblable « au *mansfeni*, hormis qu'il a les plumes « du ventre blanches, et celles du dessus de « la tête noires ; ses griffes sont un peu « plus petites. Ce pêcheur est un vrai voleur « de mer, qui n'en veut non plus aux ani- « maux de la terre qu'aux oiseaux de l'air, « mais seulement aux poissons, qu'il épie « de dessus une branche ou une pointe de roc ; et, les voyant à fleur d'eau, il fond promptement dessus, les enlevant avec ses griffes, et les va manger sur un rocher. Quoiqu'il ne fasse pas la guerre aux oiseaux, ils ne laissent pas de le poursuivre t de s'attrouper, et de le béqueter jusqu'à qu'il change de quartier. Les enfans des uvages les élèvent étant petits, et s'en vent à la pêche par plaisir seulement ;

« car ils ne rapportent jamais leur pêche ». Cette indication du P. du Tertre n'est ni assez précise, ni assez détaillée, pour qu'on puisse être assuré que l'oiseau dont il parle est le même que celui de Catesby, et nous ne le disons que comme une présomption. Mais ce qu'il y a ici de bien plus certain, c'est que ce même oiseau d'Amérique, donné par Catesby, ressemble si fort à notre balbuzard d'Europe, qu'on pourroit croire avec fondement que c'est absolument le même, ou du moins une simple variété dans l'espèce du balbuzard ; il est de la même grosseur, de la même forme, à très-peu près de la même couleur, et il a comme lui l'habitude de pêcher et de se nourrir de poisson. Tous ces caractères se réunissent pour n'en faire qu'une seule et même espèce avec celle du balbuzard.

V I.

L'OISEAU des îles Antilles, appelé par nos voyageurs *mansfeni*, et qu'ils ont regardé comme une espèce de petit aigle (*nisus*). « Le « *mansfeni*, dit le P. du Tertre, est un puis- « sant oiseau de proie, qui, en sa forme et en

« son plumage, a tant de ressemblance avec « l'aigle, que la seule petitesse peut l'en dis- « tinguer ; car il n'est guère plus gros qu'un « faucon : mais il a les griffes deux fois plus « grandes et plus fortes. Quoiqu'il soit si bien « armé, il ne s'attaque jamais qu'aux oiseaux « qui n'ont point de défense, comme aux « grives, allouettes de mer, et tout au plus « aux ramiers et tourterelles : il vit aussi de « serpens et de petits lézards. Il se perche ordi- « nairement sur les arbres les plus élevés : les « plumes sont si fortes et si serrées, que si en « le tirant on ne le prend à rebours, le plomb « n'a point de prise pour pénétrer. La chair « en est un peu plus noire ; mais elle ne laisse « pas d'être excellente *. »

* *Histoire des Antilles*, tome II, page 252.

LES VAUTOURS.

L'on a donné aux aigles le premier rang parmi les oiseaux de proie, non parce qu'ils sont plus forts et plus grands que les vautours, mais parce qu'ils sont plus généreux, c'est-à-dire moins bassement cruels ; leurs mœurs sont plus fières, leurs démarches plus hardies, leur courage plus noble, ayant au moins autant de goût pour la guerre que d'appétit pour la proie : les vautours, au contraire, n'ont que l'instinct de la basse gourmandise et de la voracité ; ils ne combattent guère les vivans que quand ils ne peuvent s'assouvir sur les morts. L'aigle attaque ses ennemis ou ses victimes corps à corps ; seul il les poursuit, les combat, les saisit : les vautours, au contraire, pour peu qu'ils prévoient de résistance, se réunissent en troupes comme de lâches assassins, et sont plutôt des voleurs que des guerriers, des oiseaux de carnage que des oiseaux de proie ; car, dans ce genre, il n'y a qu'eux qui se mettent en nombre, et plusieurs contre un ;

il n'y a qu'eux qui s'acharnent sur les cadavres, au point de les déchiqueter jusqu'aux os : la corruption, l'infection les attire, au lieu de les repousser. Les éperviers, les faucons, et jusqu'aux plus petits oiseaux, montrent plus de courage; car ils chassent seuls, et presque tous dédaignent la chair morte, et refusent celle qui est corrompue. Dans les oiseaux comparés aux quadrupèdes, le vautour semble réunir la force et la cruauté du tigre avec la lâcheté et la gourmandise du chacal, qui se met également en troupes pour dévorer les charognes et déterrer les cadavres ; tandis que l'aigle a, comme nous l'avons dit, le courage, la noblesse, la magnanimité et la munificence du lion.

On doit donc d'abord distinguer les vautours des aigles par cette différence de naturel, et on les reconnoîtra à la simple inspection, en ce qu'ils ont les yeux à fleur de tête, au lieu que les aigles les ont enfoncés dans l'orbite ; la tête nue, le cou aussi presque nud, couvert d'un simple duvet, ou mal garni de quelques crins épars, tandis que l'aigle a toutes ces parties bien couvertes de plumes ; à la forme des ongles, ceux des aigles étant

presque demi-circulaires, parce qu'ils se tiennent rarement à terre, et ceux des vautours étant plus courts et moins courbés ; à l'espèce de duvet fin qui tapisse l'intérieur de leurs ailes, et qui ne se trouve pas dans les autres oiseaux de proie; à la partie du dessous de la gorge, qui est plutôt garnie de poils que de plumes; à leur attitude plus penchée que celle de l'aigle, qui se tient fièrement droit, et presque perpendiculairement sur ses pieds; au lieu que le vautour, dont la situation est à demi horizontale, semble marquer la bassesse de son caractère par la position inclinée de son corps. On reconnoîtra même les vautours de loin, en ce qu'ils sont presque les seuls oiseaux de proie qui volent en nombre, c'est-à-dire plus de deux ensemble, et aussi parce qu'ils ont le vol pesant, et qu'ils ont même beaucoup de peine a s'élever de terre, étant obligés de s'essayer et de s'efforcer à trois ou quatre reprises avant de pouvoir prendre leur plein essor *.

* M. Roy, et M. Salerne, qui n'a fait presque par-tout que le copier mot pour mot, donnent

Nous avons composé le genre des aigles de trois espèces, savoir, le grand aigle, l'aigle moyen ou commun, et le petit aigle : nous y avons ajouté les oiseaux qui en approchent le plus, tels que le pygargue, le balbuzard, l'orfraie, le jean-le-blanc, et les six oiseaux étrangers qui y ont rapport, savoir, 1°. le bel oiseau de Malabar ; 2°. l'oiseau du Bresil, de l'Orénoque, du Pérou et de Guinée ;

encore pour différence caractéristique entre les vautours et les aigles la forme du bec, qui ne se recourbe pas immédiatement à sa naissance, et se maintient droit jusqu'à deux pouces de distance de son origine. Mais je dois observer que ce caractère n'est pas bien indiqué : car le bec des aigles ne se recourbe pas non plus dès sa naissance, il se maintient d'abord droit; et la seule différence est que, dans le vautour, cette partie droite du bec est plus longue que dans l'aigle. D'autres naturalistes donnent aussi comme différence caractéristique la proéminence du jabot, plus grand dans les vautours que dans les aigles; mais ce caractère est équivoque, et n'appartient pas à toutes les espèces de vautours. Le griffon, qui est l'une des principales, bien loin d'avoir le jabot proéminent, l'a si rentré en dedans, qu'il y a au-dessous de son cou, et à la place du jabot, un creux assez grand pour y mettre le poing.

appelé par les Indiens du Bresil *urutaurana ;* 3°. l'oiseau appelé dans ce même pays, *urubitinga ;* 4°. celui que nous avons appelé le *petit aigle de l'Amérique ;* 5°. l'oiseau pêcheur des Antilles ; 6°. le mansfeni, qui paroît être une espèce de petit aigle : ce qui fait en tout treize espèces, dont l'une, que nous avons appelée *petit aigle de l'Amérique*, n'a été indiquée par aucun naturaliste. Nous allons faire de même l'énumération et la réduction des espèces de vautours, et nous parlerons d'abord d'un oiseau qui a été mis au nombre des aigles par Aristote, et après lui par la plupart des auteurs, quoique ce soit réellement un vautour, et non pas un aigle.

LE PERCNOPTÈRE.

J'AI adopté ce nom, tiré du grec, pour distinguer cet oiseau * de tous les autres. Ce n'est point du tout un aigle, et ce n'est certainement qu'un vautour; ou, si l'on veut suivre le sentiment des anciens, il fera le dernier degré des nuances entre ces deux genres d'oiseaux, tenant d'infiniment plus près aux vautours qu'aux aigles. Aristote, qui l'a placé parmi les aigles, avoue luimême qu'il est plutôt du genre des vautours, ayant, dit-il, tous les vices de l'aigle, sans avoir aucune de ses bonnes qualités, se laissant chasser et battre par les corbeaux, étant paresseux à la chasse, pesant au vol, toujours criant, lamentant, toujours affamé, et cherchant les cadavres. Il a aussi les ailes plus courtes et la queue plus longue que les aigles, la tête d'un bleu clair, le cou blanc et nud, c'est-à-dire couvert, comme la tête,

* Voyez les planches enluminées, n° 426.

d'un simple duvet blanc, avec un collier de petites plumes blanches et roides au-dessous du cou en forme de fraise; l'iris des yeux est d'un jaune rougeâtre; le bec, et la peau nue qui en recouvre la base, sont noirs; l'extrémité crochue du bec est blanchâtre; le bas des jambes et les pieds sont nuds, et de couleur plombée; les ongles sont noirs, moins longs et moins courbes que ceux des aigles. Il est, de plus, fort remarquable par une tache brune, en forme de cœur, qu'il porte sur la poitrine, au-dessous de sa fraise, et cette tache brune paroît entourée ou plutôt lisérée d'une ligne étroite et blanche. En général, cet oiseau est d'une vilaine figure et mal proportionnée; il est même dégoûtant par l'écoulement continuel d'une humeur qui sort de ses narines, et de deux autres trous qui se trouvent dans son bec, par lesquels s'écoule la salive. Il a le jabot proéminent; et lorsqu'il est à terre, il tient toujours les ailes étendues *. Enfin il ne res-

* Cette habitude de tenir les ailes étendues appartient non seulement à cette espèce, mais encore à la plupart des vautours et à quelques autres oiseaux de proie.

mble à l'aigle que par la grandeur ; car il
ırpasse l'aigle commun, et il approche du
:and aigle pour la grosseur du corps : mais
n'a pas la même étendue de vol. L'espèce
ı percnoptère paroît être plus rare que celles
es autres vautours ; on la trouve néanmoins
ıns les Pyrénées, dans les Alpes, et dans
s montagnes de la Grèce, mais toujours en
ısez petit nombre.

ıple duvet ... et ...
plumes blanches ; l'iris des yeux
en forme de fraise ; le bec, et la peau nue
aune rougeâtre ; le bec, et la peau nue

a recouvre la base, sont noirs ; l'extré-
crochue du bec est blanchâtre ; le bas
ambes et les pieds sont nuds, et de cou-
r plombée ; les ongles sont noirs, moins
ıgs et moins courbes que ceux des aigles.
est, de plus, fort remarquable par une
ache brune, en forme de cœur, qu'il porte
ur la poitrine, au-dessous de sa fraise, et
cette tache brune paroît entourée ou plutôt
liserée d'une ligne étroite et blanche. En
général, cet oiseau est d'une vilaine figure
et mal proportionnée ; il est même dégoû-
tant par l'écoulement continuel d'une hu-
meur qui sort de ses narines, et de deux
utres trous qui se trouvent dans son bec,
ar lesquels s'écoule la salive. Il a le jabot
proéminent ; et lorsqu'il est à terre, il tient
toujours les ailes étendues *. Enfin il ne res-

* Cette habitude de tenir les ailes étendues ap-
partient non seulement à cette espèce, mais encore
à la plupart des vautours et à quelques autres oi-
seaux de proie.

semble à l'aigle que par la grandeur ; car il surpasse l'aigle commun, et il approche du grand aigle pour la grosseur du corps : mais il n'a pas la même étendue de vol. L'espèce du percnoptère paroît être plus rare que celles des autres vautours ; on la trouve néanmoins dans les Pyrénées, dans les Alpes, et dans les montagnes de la Grèce, mais toujours en assez petit nombre.

LE GRIFFON.

C'est le nom que MM. de l'académie des sciences ont donné à cet oiseau pour le distinguer des autres vautours. D'autres naturalistes l'ont appelé le *vautour rouge*, le *vautour jaune*, le *vautour fauve;* et comme aucune de ces dénominations n'est univoque ni exacte, nous avons préféré le nom simple de griffon. Cet oiseau est encore plus grand que le percnoptère; il a huit pieds de vol ou d'envergure, le corps plus gros et plus long que le grand aigle, sur-tout en y comprenant les jambes, qu'il a longues de plus d'un pied, et le cou, qui a sept pouces de longueur. Il a, comme le percnoptère, au bas du cou un collier de plumes blanches ; sa tête est couverte de pareilles plumes, qui font une petite aigrette par derrière, au bas de laquelle on voit à découvert les trous des oreilles : le cou est presque entièrement nué de plumes. Il a les yeux à fleur de avec de grandes paupières, toutes dev



ent mobiles, et garnies de cils, et l'iris un bel orangé ; le bec long et crochu, noiâtre à son extrémité, ainsi qu'à son origine, et bleuâtre dans son milieu. Il est encore remarquable par son jabot rentré, c'est-à-dire par un grand creux qui est au haut de l'estomac, et dont toute la cavité est garnie de poils qui tendent de la circonférence au centre ; ce creux est la place du jabot, qui n'est ni proéminent ni pendant comme celui du percnoptère. La peau du corps, qui paroît à nud sur le cou et autour des yeux, des oreilles, etc. est d'un gris brun et bleuâtre ; les plus grandes plumes de l'aile ont jusqu'à deux pieds de longueur, et le tuyau plus d'un pouce de circonférence ; les ongles sont noirâtres, mais moins grands et moins courbés que ceux des aigles.

Je crois, comme l'ont dit MM. de l'académie des sciences, que le griffon est en effet le grand vautour d'Aristote : mais comme ils ne donnent aucune raison de leur opinion à cet égard, et que d'abord il paroîtroit qu'Aristote ne faisant que deux espèces ou plutôt deux genres de vautours, le petit, plus

forme; il paroîtroit, dis-je, que ce genre de vautour est composé de plus d'une espèce, que l'on peut également y rapporter : car il n'y a que le percnoptère dont il ait indiqué l'espèce en particulier; et comme il ne décrit aucun des autres grands vautours, on pourroit douter avec raison que le griffon fût le même que son grand vautour. Le vautour commun, qui est tout aussi grand et peut-être moins rare que le griffon, pourroit être également pris pour ce grand vautour; en sorte qu'on doit penser que MM. de l'académie des sciences ont eu tort d'affirmer comme certaine une chose aussi équivoque et aussi douteuse, sans avoir même indiqué la raison ou le fondement de leur assertion, qui ne peut se trouver vraie que par hasard, et ne peut être prouvée que par des réflexions et des comparaisons qu'ils n'avoient pas faites. J'ai tâché d'y suppléer, et voici les raisons qui m'ont déterminé à croire que notre griffon est en effet le grand vautour des anciens.

Il me paroît que l'espèce du griffon est composée de deux variétés : la première, qui a été appelée *vautour fauve*, et la seconde, *vautour doré*, par les naturalistes. Les diffé-

rences entre ces deux oiseaux, dont le premier est le griffon, ne sont pas assez grandes pour en faire deux espèces distinctes et séparées : car tous deux sont de la même grandeur, et en général à peu près de la même couleur ; tous deux ont la queue courte relativement aux ailes, qui sont très-longues* ; et par ce caractère qui leur est commun, ils diffèrent des autres vautours. Ces ressemblances ont même frappé d'autres naturalistes avant moi, au point qu'ils ont appelé le vautour fauve, *congener* du vautour doré : je suis même très-porté à croire que l'oiseau indiqué par Belon sous le nom de *vautour noir*, est encore de la même espèce que le griffon et le vautour doré ; car ce vautour noir est de la même grandeur, et a le dos et les ailes de la même couleur que le vautour doré. Or, en réunissant en une seule espèce ces trois variétés, le griffon sera le moins

* M. Brisson donne à son vautour doré une queue de deux pieds trois pouces de longueur, et trois pieds à la plus grande plume de l'aile ; ce qui me feroit douter que ce soit le même oiseau que le vautour doré des autres auteurs, qui a la queue courte en comparaison des ailes.

rare des grands vautours, et celui par conséquent qu'Aristote aura principalement indiqué ; et ce qui rend cette présomption encore plus vraisemblable, c'est que, selon Belon, ce grand vautour noir se trouve fréquemment en Égypte, en Arabie, et dans les îles de l'Archipel, et que dès-lors il doit être assez commun en Grèce. Quoi qu'il en soit, il me semble qu'on peut réduire les grands vautours qui se trouvent en Europe à quatre espèces, savoir, le percnoptère, le griffon, le vautour proprement dit, dont nous parlerons dans l'article suivant, et le vautour huppé, qui diffèrent assez les uns des autres pour faire des espèces distinctes et séparées.

MM. de l'académie des sciences, qui ont disséqué deux griffons femelles, ont très-bien observé que le bec est plus long à proportion qu'aux aigles, et moins recourbé; qu'il n'est noir qu'au commencement et à la pointe, le milieu étant d'un gris bleuâtre ; que la mandibule supérieure du bec a en dedans comme une rainure de chaque côté ; que ces rainures retiennent les bords tranchans de la mandibule inférieure lorsque le bec est fermé ; que, vers le bout du bec, il

y a une petite éminence ronde, aux côtés de laquelle sont deux petits trous par où les canaux salivaires se déchargent; que, dans la base du bec, sont les trous des narines, longs de six lignes, sur deux de large, en allant de haut en bas, ce qui donne une grande amplitude aux parties extérieures de l'organe de l'odorat dans cet oiseau; que la langue est dure et cartilagineuse, faisant par le bout comme un demi-canal, et ses deux côtés étant relevés en haut; ces côtés ayant un rebord encore plus dur que le reste de la langue, qui fait comme une scie composée de pointes tournées vers le gosier; que l'œsophage se dilate vers le bas, et forme une grosse bosse qui prend un peu au-dessous du rétrécissement de l'œsophage; que cette bosse n'est différente du jabot des poules qu'en ce qu'elle est parsemée d'une grande quantité de vaisseaux fort visibles, à cause que la membrane de cette poche est fort blanche et fort transparente *; que le gésier n'est ni aussi dur ni

* Il paroîtroit, par ce que disent ici MM. de l'académie, que le griffon a le jabot proéminent au dehors; cependant je me suis assuré par mes yeux

rare des grands vautours, et celui par
séquent qu'Aristote aura principaleme
diqué ; et ce qui rend cette présom
encore plus vraisemblable, c'est que,
Belon, ce grand vautour noir se trouv
quemment en Égypte, en Arabie, et da
îles de l'Archipel, et que dès-lors il do
assez commun en Grèce. Quoi qu'il en
il me semble qu'on peut réduire les g
vautours qui se trouvent en Europe à
espèces, savoir, le percnoptère, le gr
le vautour proprement dit, dont nou
lerons dans l'article suivant, et le va
huppé, qui diffèrent assez les uns des
pour faire des espèces distinctes et sép

MM. de l'académie des sciences, q
disséqué deux griffons femelles, ont
bien observé que le bec est plus long
portion qu'aux aigles, et moins rec
qu'il n'est noir qu'au commencement
pointe, le milieu étant d'un gris ble
que la mandibule supérieure du be
dedans comme une rainure de chaqu
que ces rainures retiennent les bord
chans de la mandibule inférieure lor
bec est fermé ; que, vers le bout du

y a une petite éminence ronde, aux côtés de laquelle sont deux petits trous par où les canaux salivaires se déchargent ; que, dans la base du bec, sont les trous des narines, longs de six lignes, sur deux de large, en allant de haut en bas, ce qui donne une grande amplitude aux parties extérieures de l'organe de l'odorat dans cet oiseau ; que la langue est dure et cartilagineuse, faisant par le bout comme un demi-canal, et ses deux côtés étant relevés en haut ; ces côtés ayant un rebord encore plus dur que le reste de la langue, qui fait comme une scie composée de pointes tournées vers le gosier ; que l'œsophage se dilate vers le bas, et forme une grosse bosse qui prend un peu au-dessous du rétrécissement de l'œsophage ; que cette bosse n'est différente du jabot des poules qu'en ce qu'elle est parsemée d'une grande quantité de vaisseaux fort visibles, à cause que la membrane de cette poche est fort blanche et fort transparente *; que le gésier n'est ni aussi dur ni

* Il paroîtroit, par ce que disent ici MM. de l'académie, que le griffon a le jabot proéminent au dehors : cependant je me suis assuré par mes yeux

aussi épais qu'il l'est dans les gallinacés, e que sa partie charnue n'est pas rouge comm aux gésiers des autres oiseaux, mais blanch comme sont les autres ventricules ; que le intestins et les *cæcum* sont petits comm dans les autres oiseaux de proie ; qu'enfi l'ovaire est à l'ordinaire, et l'*oviductus* u peu aufractueux comme celui des poules, e qu'il ne forme pas un conduit droit et égal ainsi qu'il l'est dans plusieurs autres oiseaux

Si nous comparons ces observations sur le parties intérieures des vautours avec celle que les mêmes anatomistes de l'académie on faites sur les aigles, nous remarquerons aisé ment que, quoique les vautours se nourrissen de chair comme les aigles, ils n'ont pas néan moins la même conformation dans les partie qui servent à la digestion, et qu'ils sont à cet égard beaucoup plus près des poules e des autres oiseaux qui se nourrissent de grain

du contraire ; il n'y a qu'un grand creux à la plac du jabot, à l'extérieur ; mais cela n'empêche pa qu'à l'intérieur il n'y ait une bosse, et un gran élargissement dans cette partie de l'œsophage qu soulève la peau du creux, et le remplit lorsqu l'animal est bien repu.

puisqu'ils ont un jabot et un estomac qu'on peut regarder comme un demi-gésier par son épaisseur à la partie du fond ; en sorte que les vautours paroissent être conformés non seulement pour être carnivores, mais granivores et même omnivores.

---

[1] LE VAUTOUR, OU GRAND VAUTOUR [2].

Voyez planche 5 de ce volume.

Le vautour simplement dit, ou le grand vautour, est l'oiseau que Belon a improprement appelé le *grand vautour cendré*, et que la plupart des naturalistes après lui ont aussi nommé *vautour cendré*, quoiqu'il soit beaucoup plus noir que cendré. Il est plus gros et plus grand que l'aigle commun, mais un peu moindre que le griffon, duquel il n'est pas difficile de le distinguer, 1°. par le cou, qu'il a couvert d'un duvet beaucoup plus long et plus fourni, et qui est de la même couleur que celle des plumes du dos; 2°. par un espèce de cravate blanche qui part des der

[1] Voyez les planches enluminées, n° 425.

[2] En latin, *vultur*; en espagnol, *buyetre*; en italien, *avoltorio*; en allemand, *gyr*, ou *gei geier*; en anglois, *geir* ou *vulture*.



LE VAUTOUR.

J. Pauquet Sc.

côtés de la tête, s'étend en deux branches jusqu'au bas du cou, et borde de chaque côté un assez large espace d'une couleur noire, et au-dessous duquel il se trouve un collier étroit et blanc ; 3°. par les pieds, qui sont, dans le vautour, couverts de plumes brunes, tandis que, dans le griffon, les pieds sont jaunâtres ou blanchâtres ; et enfin par les doigts, qui sont jaunes, tandis que ceux du griffon sont bruns ou cendrés.

vautours habitent ces lieux de préférence pendant toute la belle saison ; et ce n'est que quand les neiges et les glaces commencent à couvrir ces sommets de montagnes qu'on les voit descendre dans les plaines, et voyager en hiver du côté des pays chauds ; car il paroît que les vautours craignent plus le froid que la plupart des aigles. Ils sont moins communs dans le Nord; il sembleroit même qu'il n'y en a point du tout en Suède, ni dans les pays au-delà, puisque M. Linnæus, dans l'énumération qu'il fait de tous les oiseaux de la Suède, ne fait aucune mention des vautours. Cependant nous parlerons, dans l'article suivant, d'un vautour qu'on nous a envoyé de Norvége ; mais cela n'empêche pas qu'ils ne soient plus nombreux dans les climats chauds, en Égypte, en Arabie, dans les îles de l'Archipel, et dans plusieurs autres provinces de l'Afrique et de l'Asie : on y fait même grand usage de la peau des vautours ; le cuir en est presque aussi épais que celui d'un chevreau ; il est recouvert d'un duvet très-fin, très-serré et très-chaud, et l'on en fait d'excellentes fourrures.

Au reste, il me paroît que le vautour noir

que Belon dit être commun en Égypte, est de la même espèce que le vautour proprement dit, qu'il appelle *vautour cendré*, et qu'on ne doit pas les séparer, comme l'ont fait quelques naturalistes, puisque Belon lui-même, qui est le seul qui les ait indiqués, ne les sépare pas, et parle des cendrés et des noirs comme faisant tous deux l'espèce du grand vautour, ou vautour proprement dit; en sorte qu'il est probable qu'il en existe en effet de noirs*, et d'autres qui sont cendrés, mais que nous n'avons pas vus. Il en est du vautour noir comme de l'aigle noir, qui tous deux sont de l'espèce commune du vautour ou de l'aigle. Aristote a eu raison de dire que le genre du grand vautour étoit multiforme, puisque ce genre est en effet composé de trois espèces, du griffon, du grand vautour et du vautour à aigrettes, sans y comprendre le percnoptère, qu'Aristote avoit cru devoir séparer des vautours, et associer aux aigles. Il n'en est pas de même du petit vautour dont nous allons parler, et qui ne me paroît faire qu'une seule espèce en Europe: ainsi ce

* Voyez les planches enluminées, nº 425.

philosophe a eu encore raison de dire que l genre du grand vautour étoit plus multiforme, c'est-à-dire contenoit plus d'espèces que celui du petit vautour.

[redacted]

LE PETIT VAUTOUR[1].

Il nous reste maintenant à parler des petits vautours[2], qui me paroissent différer des grands que nous venons d'indiquer sous les noms de *percnoptère*, *griffon*, *grand vautour*, et *vautour à aigrettes*, non seulement par la grandeur, mais encore par d'autres caractères particuliers. Aristote, comme je l'ai dit, n'en a fait qu'une espèce, et nos nomenclateurs en comptent trois, savoir, le vautour brun, le vautour d'Egypte, et le vautour à tête blanche. Ce dernier, qui est un des plus petits, et dont nous donnons ici la représentation, paroît être en effet d'une espèce différente des deux premiers; car il en diffère en ce qu'il a le bas des jambes et les pieds nuds, tandis que les deux autres les ont couverts de plumes. Ce vautour à tête blanche

[1] Cet oiseau est nommé, au bas de la planche, *vautour de Norvége*, parce qu'il nous a été envoyé de Norvége.

[2] Voyez les planches enluminées, n° 449.

est vraisemblablement le petit vautour blanc des anciens, qui se trouve communément en Arabie, en Égypte, en Grèce, en Allemagne, et jusqu'en Norvége, d'où il nous a été envoyé. On peut remarquer qu'il a la tête et le dessous du cou dégarnis de plumes, et d'une couleur rougeâtre, et qu'il est blanc presque en entier, à l'exception des grandes plumes des ailes, qui sont noires. Ces caractères sont plus que suffisans pour le faire reconnoître.

Des autres espèces de petits vautours indiqués par M. Brisson sous les noms de *vautour brun* et de *vautour d'Égypte*, il me paroît qu'il faut en retrancher ou plutôt séparer le second, c'est-à-dire le vautour d'Égypte, qui, par la description que Belon seul en a donnée, n'est point un vautour, mais un oiseau d'un autre genre, et auquel il a cru devoir donner le nom de *sacre égyptien*. Il ne nous reste donc plus que le vautour brun, au sujet duquel je remarquerai seulement que je ne vois pas les raisons qui ont déterminé M. Brisson à rapporter cet oiseau à l'*aquila heteropode* de Gesner. Il me paroît, au contraire, qu'au lieu de faire de cet aigle hétéropode un vautour, on devroit le sup-

primer de la liste des oiseaux; car son existence n'est nullement prouvée : aucun des naturalistes ne l'a vu. Gesner, qui seul en a parlé, et que tous les autres n'ont fait que copier, n'en avoit eu qu'un dessin, qu'il a fait graver, et dont il a rapporté la figure au genre des aigles, et non pas à celui des vautours ; et la dénomination d'*aigle hétéropode* qu'il lui donne est prise du dessin, dans lequel l'une des jambes de cet oiseau étoit bleue, et l'autre d'un brun blanchâtre; et il avoue qu'il n'a pu rien apprendre de certain sur cette espèce, et qu'il n'en parle et ne lui donne ce nom d'*aigle hétéropode* qu'en supposant la vérité de ce même dessin. Or un oiseau dessiné par un homme inconnu, nommé d'après un dessin incorrect, et que la seule différence de la couleur des deux jambes doit faire regarder comme infidèle ; un oiseau qui n'a jamais été vu d'aucun de ceux qui en ont voulu parler, est-il un vautour ou un aigle ? est-il même un oiseau réellement existant ? Il me paroît donc que c'est très-gratuitement que l'on a voulu y rapporter le vautour brun.

Au reste, l'oiseau qui existe réellement,

et qui ne doit point être rapporté à l'aigle hétéropode, qui n'existe pas, est représenté dans les planches enluminées, nº 427; et comme il nous a été envoyé d'Afrique aussi-bien que de l'île de Malte, nous le renvoyons à l'article suivant, où nous traiterons des oiseaux étrangers qui ont rapport aux vautours.



LE ROI DES VAUTOURS.

J. J. Baiquet Sc.

OISEAUX ÉTRANGERS

QUI ONT RAPPORT AUX VAUTOURS.

I.

L'OISEAU envoyé d'Afrique et de l'île de Malte, sous le nom de *vautour brun* *, dont nous avons parlé dans l'article précédent, qui est une espèce ou une variété particulière dans le genre des vautours, et qui, ne se trouvant point en Europe, doit être regardée comme appartenant au climat de l'Afrique, et sur-tout aux terres voisines de la mer Méditerranée.

II.

L'OISEAU appelé par Belon le *sacre d'Egypte*, et que le docteur Shaw indique sous

* Voyez les planches enluminées, nº 427.

le nom *achbobba*. Cet oiseau se voit par troupes dans les terres steriles et sablonneuses qui avoisinent les pyramides d'Égypte : il se tient presque toujours à terre, et se repaît, comme les vautours, de toute viande et de chair corrompue. « Il est, dit « Belon, oiseau sordide et non gentil; et « quiconque feindra voir un oiseau ayant « la corpulence d'un milan, le bec entre le « corbeau et l'oiseau de proie, crochu par le « fin bout, et les jambes et pieds, et mar- « cher comme le corbeau, aura l'idée de cet « oiseau, qui est fréquent en Égypte, mais « rare ailleurs, quoiqu'il y en ait quelques « uns en Syrie, et que j'en aie, ajoute-t-il, « vu quelques uns dans la Caramanie ». Au reste, cet oiseau varie pour les couleurs ; c'est, à ce que croit Belon, l'*hierax* ou *accipiter Ægyptius* d'Hérodote, qui, comme l'ibis, étoit en vénération chez les anciens Égyptiens, parce que tous deux tuent et mangent les serpens et autres bêtes immondes qui infectent l'Égypte*. « Auprès du

* Belon, *Histoire naturelle des oiseaux*, pag. *110 et 111*, avec figure, dans laquelle on peut remarquer que le bec ressemble beaucoup plus à

« Caire, dit le docteur Shaw, nous re
« contrâmes plusieurs troupes d'achbobba
« qui, comme nos corbeaux, vivent de cha
« rogne..... C'est peut-être l'épervier d'É
« gypte, dont Strabon dit que, contre l
« naturel de ces sortes d'oiseaux, il n'est
« pas fort sauvage; car l'achbobba est un
« oiseau qui ne fait point de mal, et que les
« Mahométans regardent comme sacré : c'est
« pourquoi le bacha donne tous les jours
« deux bœufs pour les nourrir; ce qui paroît
« être un reste de l'ancienne superstition
« des Égyptiens ». C'est ce même oiseau dont parle Paul Lucas. « On rencontre en-
« core en Égypte, dit-il, de ces éperviers
« à qui on rendoit, ainsi qu'à l'ibis, un
« autre culte religieux ; c'est un oiseau de
« proie, de la grosseur d'un corbeau, dont
« la tête ressemble à celle d'un vautour, et

celui d'un aigle ou d'un épervier qu'à celui d'un vautour : mais on doit présumer que cette partie est mal représentée dans la figure, puisque l'auteur dit dans sa description, que le bec est entre celui du corbeau et celui d'un oiseau de proie, et crochu par l'extrémité ; ce qui exprime assez bien la forme du bec d'un vautour.

« les plumes à celles d'un faucon. Les prêtres « de ce pays représentoient de grands mys- « tères sous le symbole de cet oiseau ; ils le « faisoient graver sur leurs obélisques et sur « les murailles de leurs temples pour repré- « senter le soleil ; la vivacité de ses yeux, « qu'il tourne incessamment vers cet astre, « la rapidité de son vol, sa longue vie, tout « leur parut propre à marquer la nature du « soleil, etc. ». Au reste, cet oiseau, qui, comme l'on voit, n'est pas assez décrit, pourroit bien être le même que le *galinache* ou *marchand*, dont nous ferons mention, *art. IV*.

III.

L'OISEAU de l'Amérique méridionale *, que les Européens qui habitent les colonies ont appelé *roi des vautours*, et qui est en effet le plus bel oiseau de ce genre. C'est d'après celui qui est au cabinet du roi que M. Brisson en a donné une bonne et ample description. M. Edwards, qui a vu plusieurs de ces oiseaux à Londres, l'a aussi très-bien

* *Voyez les* planches enluminées, nº 428.

décrit et dessiné. Nous réunirons ici les remarques de ces deux auteurs, et de ceux qui les ont précédés, avec celles que nous avons faites nous-mêmes sur la forme et la nature de cet oiseau. C'est certainement un vautour; car il a la tête et le cou dénués de plumes, ce qui est le caractère le plus distinctif de ce genre : mais il n'est pas des plus grands, n'ayant que deux pieds deux ou trois pouces de longueur de corps, depuis le bout du bec jusqu'à celui des pieds ou de la queue; n'étant pas plus gros qu'un dindon femelle; et n'ayant pas les ailes à proportion si grandes que les autres vautours, quoiqu'elles s'étendent, lorsqu'elles sont pliées, jusqu'à l'extrémité de la queue, qui n'a pas huit pouces de longueur. Le bec, qui est assez fort et épais, est d'abord droit et direct, et ne devient crochu qu'au bout; dans quelques uns il est entièrement rouge, et dans d'autres il ne l'est qu'à son extrémité, et noir dans son milieu : la base du bec est environnée et couverte d'une peau de couleur orangée, large, et s'élevant de chaque côté jusqu'au haut de la tête; et c'est dans

de forme oblongue, et entre lesquelles cette peau s'élève comme une crête dentelée et mobile, et qui tombe indifféremment d'un côté ou de l'autre, selon le mouvement de tête que fait l'oiseau. Les yeux sont entourés d'une peau rouge écarlate, et l'iris a la couleur et l'éclat des perles. La tête et le cou sont dénués de plumes, et couverts d'une peau de couleur de chair sur le haut de la tête, et d'un rouge plus vif sur le derrière et plus terne sur le devant. Au-dessous du derrière de la tête s'élève une petite touffe de duvet noir, de laquelle sort et s'étend de chaque côté sous la gorge une peau ridée, de couleur brunâtre, mêlée de bleu et de rouge dans sa partie postérieure; cette peau est rayée de petites lignes de duvet noir. Les joues ou côtés de la tête sont couvertes d'un duvet noir; et entre le bec et les yeux, derrière les coins du bec, il y a de chaque côté une tache d'un pourpre brun. A la partie supérieure du haut du cou, il y a de chaque côté une petite ligne longitudinale de duvet noir, et l'espace contenu entre ces deux lignes est *d'un jaune* terne; les côtés du haut du cou *sont d'une* couleur rouge, qui se change,

[redacted]

en descendant par nuances, en jaune; au-dessous de la partie nue du cou est une espèce de collier ou de fraise, formée par des plumes douces assez longues et d'un cendré foncé; ce collier, qui entoure le cou entier et descend sur la poitrine, est assez ample pour que l'oiseau puisse, en se resserrant, y cacher son cou et partie de sa tête, comme dans un capuchon, et c'est ce qui a fait donner à cet oiseau le nom de *moine* par quelques naturalistes. Les plumes de la poitrine, du ventre, des cuisses, des jambes, et celles du dessous de la queue, sont blanches, et teintes d'un peu d'aurore; celles du croupion et du dessus de la queue varient, étant noires dans quelques individus, et blanches dans d'autres: les autres plumes de la queue sont toujours noires, aussi-bien que les grandes plumes des ailes, lesquelles sont ordinairement bordées de gris. La couleur des pieds et des ongles n'est pas la même dans tous ces oiseaux: les uns ont les pieds d'un blanc sale ou jaunâtre, et les ongles noirâtres; d'autres ont les pieds et les ongles rougeâtres, les ongles sont fort courts et peu crochus.

Cet oiseau est de l'Amérique méridionale, et non pas des Indes orientales, comme quelques auteurs l'ont écrit* : celui que nous avons au cabinet du roi a été envoyé de Cayenne. Navarette, en parlant de cet oiseau, dit; « J'ai vù à Acapulco le roi des *zopilotes* ou « *vautours;* c'est un des plus beaux oiseaux « qu'on puisse voir, etc. » Le sieur Perry, qui fait à Londres commerce d'animaux étrangers, a assuré à M. Edwards que cet oiseau vient uniquement de l'Amérique. Hernandès, dans son *Histoire de la nouvelle Espagne*, le décrit de manière a ne pouvoir s'y méprendre; Fernandès, Nieremberg et de Laët, qui tous ont copié la description de Hernandès, s'accordent à dire que cet oiseau est commun dans les terres du Mexique et de la nouvelle Espagne : et comme dans le dépouillement que j'ai fait des ouvrages des

* Albin dit que celui qu'il a dessiné étoit venu des Indes orientales par un vaisseau hollandois appelé le *Pallampank*, partie III, page -, n° 4 M. Edwards dit aussi que les gens qui montroient ces oiseaux à la foire de Londres, assuroient qu'i *venoient des Indes* orientales; mais que néanmoi *il croit qu'ils sont* de l'Amérique.

voyageurs, je n'ai pas trouvé la plus légère indication de cet oiseau dans ceux de l'Afrique et de l'Asie, je pense qu'on peut assurer qu'il est propre et particulier aux terres méridionales du nouveau continent, et qu'il ne se trouve pas dans l'ancien. On pourroit m'objecter que puisque l'ouroutaran ou aigle du Bresil se trouve, de mon aveu, également en Afrique et en Amérique, je ne dois pas assurer que le roi des vautours ne s'y trouve pas aussi. La distance entre les deux continens est égale pour ces deux oiseaux; mais probablement la puissance du vol est inégale *, et les aigles en général volent beaucoup mieux que les vautours. Quoi qu'il en soit, il paroît que celui-ci est confiné dans les terres où il est né, et qui s'étendent du

* Hernandès dit néanmoins que cet oiseau s'élève fort haut, en tenant les ailes très-étendues, et que son vol est si ferme, qu'il résiste aux plus grands vents. On pourroit croire que Nieremberg l'a appelé *regina aurarum*, parce qu'il surmonte la force du vent par celle de son vol : mais ce nom *aura* n'est pas dérivé du latin; il vient par contraction d'*ouroua*, qui est le nom indien d'un autre vautour dont nous parlerons dans l'article suivant.

Bresil à la nouvelle Espagne : car on ne le trouve plus dans les pays moins chauds ; il craint le froid. Ainsi, ne pouvant traverser la mer au vol entre le Bresil et la Guinée, et ne pouvant passer par les terres du nord, cette espèce est demeurée en propre au nouveau monde, et doit être ajoutée à la liste de celles qui n'appartiennent point à l'ancien continent.

Au reste, ce bel oiseau n'est ni propre, ni noble, ni généreux ; il n'attaque que les animaux les plus foibles, et ne se nourrit que de rats, de lézards, de serpens, et même des excrémens des animaux et des hommes : aussi a-t-il une très-mauvaise odeur, et les sauvages mêmes ne peuvent manger de sa chair.

I V.

L'OISEAU * appelé *ouroua* ou *aura* par les Indiens de Cayenne, *urubu* (ouroubou) par ceux du Bresil, *zopilotl* par ceux du Mexique, et auquel nos François de Saint-Domingue et nos voyageurs ont donné le surnom de *marchand.* C'est encore une espèce qu'on doit

* *Voyez les* planches enluminées, nº 187.

rapporter au genre des vautours, parce qu'il est du même naturel, et qu'il a comme eux le bec crochu, et la tête et le cou dénués de plumes, quoique, par d'autres caractères, il ressemble au dindon; ce qui lui a fait donner par les Espagnols et les Portugais le nom de *gallinaça* ou *gallinaço*. Il n'est guère que de la grandeur d'une oie sauvage; il paroît avoir la tête petite, parce qu'elle n'est couverte, ainsi que le cou, que de la peau nue, et semée seulement de quelques poils noirs assez rares : cette peau est raboteuse, et variée de bleu, de blanc et de rougeâtre. Les ailes, lorsqu'elles sont pliées, s'étendent au-delà de la queue, qui cependant est elle-même assez longue. Le bec est d'un blanc jaunâtre, et n'est crochu qu'à l'extrémité; la peau nue qui en recouvre la base s'étend presque au milieu du bec, et elle est d'un jaune rougeâtre. L'iris de l'œil est orangé, et les paupières sont blanches; les plumes de tout le corps sont brunes ou noirâtres, avec un reflet de couleur changeante, de verd et de pourpre obscurs; les pieds sont d'une couleur livide, et les ongles sont noirs. Cet oiseau a les narines encore plus longues à proportion

que les autres vautours *; il est aussi plus lâche, plus sale et plus vorace qu'aucun d'eux, se nourrissant plutôt de chair morte et de vidanges que de chair vivante : il a néanmoins le vol élevé et assez rapide pour poursuivre une proie, s'il en avoit le courage; mais il n'attaque guère que les cadavres; et s'il chasse quelquefois, c'est en se réunissant en grandes troupes pour tomber en grand nombre sur quelque animal endormi ou blessé.

Le *marchand* est le même oiseau que celui qu'a décrit Kolbe, sous le nom d'*aigle du Cap*. Il se trouve donc également dans le continent de l'Afrique et dans celui de l'Amérique méridionale; et comme on ne le voit pas fréquenter les terres du nord, il paroît qu'il a traversé la mer entre le Bresil et la Guinée. Hans Sloane, qui a vu et observé

* J'ai cru devoir donner une courte description de cet oiseau, parce que j'ai trouvé que celles des autres auteurs ne s'accordent pas parfaitement avec ce que j'ai vu; cependant, comme il n'y a que de légères différences, il est à présumer que ce sont des *variétés individuelles*, et par conséquent leurs descriptions peuvent être aussi bonnes que la mienne.

plusieurs de ces oiseaux en Amérique, dit qu'ils volent comme les milans, qu'ils sont toujours maigres. Il est donc très-possible qu'étant aussi légers de vol et de corps, ils aient franchi l'intervalle de mer qui sépare les deux continens. Hernandès dit qu'ils ne se nourrissent que de cadavres d'animaux, et même d'excrémens humains; qu'ils se rassemblent sur de grands arbres, d'où ils descendent en troupes pour dévorer les charognes. Il ajoute que leur chair a une mauvaise odeur, plus forte que celle de la chair du corbeau. Nieremberg dit aussi qu'ils volent très-haut et en grandes troupes; qu'ils passent la nuit sur des arbres ou des rochers très-élevés, d'où ils partent le matin pour venir autour des lieux habités; qu'ils ont la vue très-perçante, et qu'ils voient de haut et de très-loin les animaux morts qui peuvent leur servir de pâture; qu'ils sont très-silencieux, ne criant ni ne chantant jamais, et qu'on ne les entend que par un murmure peu fréquent; qu'ils sont très-communs dans les terres de l'Amérique méridionale, et que leurs petits sont blancs dans le premier âge, et deviennent ensuite bruns ou noirâtres en grandissant.

Marcgrave, dans la description qu'il donne de cet oiseau, dit qu'il a les pieds blanchâtres, les yeux beaux, et, pour ainsi dire, couleur de rubis, la langue en gouttière, et en scie sur les côtés. Ximenès assure que ces oiseaux ne volent jamais qu'en grandes troupes, et toujours très-haut; qu'ils tombent tous ensemble sur la même proie, qu'ils dévorent jusqu'aux os, et sans aucun débat entre eux, et qu'ils se remplissent au point de ne pouvoir reprendre leur vol. Ce sont ces mêmes oiseaux dont Acosta fait mention sous le nom de *poullazes*, « qui sont, dit-il, « d'une admirable légéreté, ont la vue très- « perçante, et qui sont fort propres pour « nettoyer les cités, d'autant qu'ils n'y laissent « aucunes charognes ni choses mortes. Ils « passent la nuit sur les arbres ou sur les « rochers, et au matin viennent aux cités, « se mettent sur le sommet des plus hauts « édifices, d'où ils épient et attendent leur « prise. Leurs petits ont le plumage blanc, « qui change ensuite en noir avec l'âge ». « Je « crois, dit Desmarchais, que ces oiseaux, « appelés *gallinaches* par les Portugais, et « *marchands* par les François de Saint-Do-

« mingue, sont une espèce de coqs-d'Inde *, « qui, au lieu de vivre de grains, de fruits « et d'herbes comme les autres, se sont ac- « coutumés à être nourris de corps morts et « de charognes. Ils suivent les chasseurs, sur- « tout ceux qui ne vont à la chasse que pour « la peau des bêtes : ces gens abandonnent « les chairs, qui pourriroient sur les lieux « et infecteroient l'air sans le secours de ces « oiseaux, qui ne voient pas plutôt un corps « écorché, qu'ils s'appellent les uns les autres, « et fondent dessus comme des vautours, et « en moins de rien en dévorent la chair, et « laissent les os aussi nets que s'ils avoient « été raclés avec un couteau. Les Espagnols « des grandes îles et de la terre ferme, aussi « bien que les Portugais, habitans des lieux « où l'on fait des cuirs, ont un soin tout « particulier de ces oiseaux, à cause du ser- « vice qu'ils leur rendent en dévorant les « corps morts, et empêchant ainsi qu'ils ne

* Quoique cet oiseau ressemble au coq-d'Inde par la tête, le cou et la grandeur du corps, il n'est pas de ce genre, mais de celui du vautour, dont il a non seulement le naturel et les mœurs, mais encore le bec crochu et les serres.

« corrompent l'air : ils condamnent à une « amende les chasseurs qui tombent dans « cette méprise. Cette protection a extrême-« ment multiplié cette vilaine espèce de coqs-« d'Inde ; on en trouve en bien des endroits « de la Guiane, aussi-bien que du Bresil, de « la nouvelle Espagne et des grandes îles. Ils « ont une odeur de charogne que rien ne « peut ôter : on a beau leur arracher le crou-« pion dès qu'on les a tués, leur ôter les en-« trailles ; tous ces soins sont inutiles : leur « chair, dure, coriace, filasseuse, a contracté « une mauvaise odeur insupportable. »

« Ces oiseaux, dit Kolbe, se nourrissent « d'animaux morts ; j'ai moi-même vu plu-« sieurs fois des squelettes de vaches, de bœufs « et d'animaux sauvages qu'ils avoient dévo-« rés. J'appelle ces restes des squelettes ; et « ce n'est pas sans fondement, puisque ces « oiseaux séparent avec tant d'art les chairs « d'avec les os et la peau, que ce qui reste « est un squelette parfait, couvert encore de « la peau, sans qu'il y ait rien de dérangé : « on ne sauroit même s'appercevoir que ce « *cadavre* est vide que lorsqu'on en est tout « *près*. Pour cela, voici comme ils s'y pren-



« nent. D'abord ils font une ouverture au « ventre de l'animal, d'où ils arrachent les « entrailles, qu'ils mangent; et, entrant dans « le vide qu'ils viennent de faire, ils séparent « les chairs. Les Hollandois du Cap appellent « ces aigles, *stront-vogels* ou *stront-jagers*, « c'est-à-dire *oiseaux de fiente*, ou qui vont « à la chasse de la fiente. Il arrive souvent « qu'un bœuf qu'on laisse retourner seul à « son étable, après l'avoir ôté de la charrue, « se couche sur le chemin pour se reposer: « si ces aigles l'apperçoivent, elles tombent « immanquablement sur lui et le dévorent. « Lorsqu'elles veulent attaquer une vache ou « un bœuf, elles se rassemblent et viennent « fondre dessus au nombre de cent, et quel- « quefois même davantage. Elles ont l'œil si « excellent, qu'elles découvrent leur proie à « une extrême hauteur, et dans le temps « qu'elles-mêmes échappent à la vue la plus « perçante; et aussitôt qu'elles voient le « moment favorable, elles tombent perpen- « diculairement sur l'animal qu'elles guet- « tent. Ces aigles sont un peu plus grosses « que les oies sauvages : leurs plumes sont

« clair ; mais la partie noire est la plus « grande : elles ont le bec gros, crochu, et « fort pointu : leurs serres sont grosses et « aiguës. »

« Cet oiseau, dit Catesby, pèse quatre livres « et demie : il a la tête et une partie du cou « rouge, chauve et charnu comme celui d'un « dindon, clairement semés de poils noirs, « le bec de deux pouces et demi de long, « moitié couvert de chair, et dont le bout, « qui est blanc, est crochu comme celui d'un « faucon : mais il n'a point de crochets aux « côtés de la mandibule supérieure. Les na- « rines sont très-grandes et très-ouvertes, « placées en avant à une distance extraor- « dinaire des yeux. Les plumes de tout le « corps ont un mélange de pourpre foncé et « de verd. Ses jambes sont courtes et de cou- « leur de chair, ses doigts longs comme ceux « des coqs domestiques; et ses ongles, qui « sont noirs, ne sont pas si crochus que ceux « des faucons. Ils se nourrissent de charognes, « et volent sans cesse pour tâcher d'en décou- « vrir : ils se tiennent long-temps sur l'aile, « et montent et descendent d'un vol aisé, « sans qu'on puisse s'appercevoir du mouve-

« ment de leurs ailes Une charogne attire un « grand nombre de ces oiseaux, et il y a du « plaisir à être présent aux disputes qu'ils « ont entre eux en mangeant[1]. Un aigle pré- « side souvent au festin, et les fait tenir à « l'écart pendant qu'il se repait. Ces oiseaux « ont un odorat merveilleux ; il n'y a pas « plutôt une charogne, qu'on les voit venir « de toutes parts en tournant toujours, et « descendant peu à peu, jusqu'à ce qu'ils « tombent sur leur proie. On croit généra- « lement qu'ils ne mangent rien qui ait vie ; « mais je sais qu'il y en a qui ont tué des « agneaux, et que les serpens sont leur nour- « riture ordinaire. La coutume de ces oiseaux « est de se jucher plusieurs ensemble sur de « vieux pins et des cyprès, où ils restent le « matin pendant plusieurs heures, les ailes « déployées[2]. Ils ne craignent guère le dan-

[1] Ce fait est contraire à ce que disent Nieremberg, Marcgrave et Desmarchais, du silence et de la concorde de ces oiseaux en mangeant.

[2] Par cette habitude des ailes déployées, il paroît encore que ces oiseaux sont du genre des vautours, qui tous tiennent leurs ailes étendues lorsqu'ils sont posés.

« ger, et se laissent approcher de près, sur-
« tout lorsqu'ils mangent. »

Nous avons cru devoir rapporter au long tout ce que l'on sait d'historique au sujet de cet oiseau, parce que c'est souvent des pays étrangers, et sur-tout des déserts, qu'il faut tirer les mœurs de la nature. Nos animaux, et même nos oiseaux, continuellement fugitifs devant nous, n'ont pu conserver leurs véritables habitudes naturelles; et c'est dans celles de ce vautour des déserts de l'Amérique que nous devons voir ce que seroient celles de nos vautours s'ils n'étoient pas sans cesse inquiétés dans nos contrées, trop habitées pour les laisser se rassembler, se multiplier et se nourrir en si grand nombre : ce sont là leurs mœurs primitives; par-tout ils sont voraces, lâches, dégoûtans, odieux, et, comme les loups, aussi nuisibles pendant leur vie qu'inutiles après leur mort.

V.

LE CONDOR.

Si la faculté de voler est un attribut essentiel à l'oiseau, le condor doit être regardé comme le plus grand de tous. L'autruche, le casoar, le dronte, dont les ailes et les plumes ne sont pas conformées pour le vol, et qui, par cette raison, ne peuvent quitter la terre, ne doivent pas lui être comparés; ce sont, pour ainsi dire, des oiseaux imparfaits, des espèces d'animaux terrestres, bipèdes, qui font une nuance mitoyenne entre les oiseaux et les quadrupèdes dans un sens, tandis que les roussettes, les rougettes et les chauves-souris font une semblable nuance, mais en sens contraire, entre les quadrupèdes et les oiseaux. Le condor possède même à un plus haut degré que l'aigle toutes les qualités, toutes les puissances que la nature a départies aux espèces les plus parfaites de cette classe d'êtres : il a jusqu'à dix-huit pieds de vol ou d'envergure, le corps, le bec et les serres à proportion aussi grandes et aussi

tes, le courage égal à la force, etc. Nous pouvons mieux faire, pour donner une idée juste de la forme et des proportions de son corps, que de rapporter ce qu'en dit le P. Feuillée, le seul de tous les naturalistes et voyageurs qui en ait donné une description detaillée. « Le condor est un oiseau de « proie de la vallée d'Ylo au Pérou.... J'en « découvris un qui étoit perché sur un grand « rocher; je l'approchai à portée de fusil, et « le tirai : mais comme mon fusil n'étoit « chargé que de gros plomb, le coup ne put « entièrement percer la plume de son pare« ment. Je m'apperçus cependant à son vol « qu'il étoit blessé; car, s'étant levé fort lour« dement, il eut assez de peine à arriver sur « un autre grand rocher, à cinq cents pas de « là, sur le bord de la mer : c'est pourquoi « je chargeai de nouveau mon fusil d'une « balle, et perçai l'oiseau au-dessous de la « gorge. Je m'en vis pour lors le maître, et « courus pour l'enlever. Cependant il dis« putoit encore avec la mort; et, s'étant mis « sur son dos, il se défendoit contre moi avec « ses serres tout ouvertes, en sorte que je ne « savois de quel côté le saisir : je crois même

« que s'il n'eût pas été blessé à mort, j'au« rois eu beaucoup de peine à en venir à « bout. Enfin je le traînai du haut du rocher « en bas, et, avec le secours d'un matelot, « je le portai dans ma tente pour le dessiner, « et mettre le dessin en couleur.

« Les ailes du condor, que je mesurai fort « exactement, avoient, d'une extrémité à « l'autre, onze pieds quatre pouces ; et les « grandes plumes, qui étoient d'un beau noir « luisant, avoient deux pieds deux pouces « de longueur. La grosseur de son bec étoit « proportionnée à celle de son corps ; la lon« gueur du bec étoit de trois pouces et sept « lignes ; sa partie supérieure étoit pointue, « crochue, et blanche à son extrémité, et « tout le reste étoit noir. Un petit duvet « court, de couleur minime, couvroit toute « la tête de cet oiseau : ses yeux étoient noirs, « et entourés d'un cercle brun rouge ; tout « son parement, et le dessous du ventre jus« qu'à l'extrémité de la queue, étoient d'un « brun clair : son manteau, de la même cou« leur, étoit un peu plus obscur. Les cuisses « étoient couvertes jusqu'au genou de plumes « brunes, ainsi que celles du parement ; le

« fémur avoit dix pouces et une ligne de lon-
« gueur, et le tibia cinq pouces et deux
« lignes. Le pied étoit composé de trois serres
« antérieures et d'une postérieure : celle-ci
« avoit un pouce et demi de longueur, et
« une seule articulation ; cette serre étoit
« terminée par un ongle noir et long de neuf
« lignes : la serre antérieure du milieu du
« pied, ou la grande serre, avoit cinq pouces
« huit lignes et trois articulations, et l'ongle
« qui la terminoit avoit un pouce neuf lignes,
« et étoit noir comme sont les autres : la
« serre intérieure avoit trois pouces deux
« lignes et deux articulations, et étoit ter-
« minée par un ongle de la même grandeur
« que celui de la grande serre ; la serre ex-
« térieure avoit trois pouces et quatre arti-
« culations, et l'ongle étoit d'un pouce. Le
« tibia étoit couvert de petites écailles noires ;
« les serres étoient de même, mais les écailles
« en étoient plus grandes.

« Ces animaux gîtent ordinairement sur
« les montagnes, où ils trouvent de quoi se
« nourrir ; ils ne descendent sur le rivage
« *que* dans la saison des pluies : sensibles au
« *froid, ils y* viennent chercher la chaleur.

« Au reste, quoique ces montagnes soient « situées sous la zone torride, le froid ne « laisse pas de s'y faire sentir; elles sont « presque toute l'année couvertes de neige, « mais beaucoup plus en hiver, où nous « étions entrés depuis le 21 de ce mois.

« Le peu de nourriture que ces animaux « trouvent sur le bord de la mer, excepté « lorsque quelques tempêtes y jettent quel- « ques gros poissons, les oblige à n'y pas « faire de longs séjours : ils y viennent ordi- « nairement le soir, y passent toute la nuit, « et s'en retournent le matin. »

Frézier, dans son *Voyage de la mer du Sud*, parle de cet oiseau dans les termes suivans : « Nous tuâmes un jour un oiseau « de proie, appelé *condor*, qui avoit neuf « pieds de vol, et une crête brune qui n'est « point déchiquetée comme celle du coq : il a « le devant du gosier rouge, sans plumes, « comme le coq-d'Inde; il est ordinairement « gros, et fort à pouvoir emporter un agneau. « Garcilasso dit qu'il s'en est trouvé au Pé- « rou qui avoient seize pieds d'envergure. »

En effet, il paroît que ces deux condors indiqués par Feuillée et par Frézier étoient

des plus petits et des jeunes de l'espèce ; car tous les autres voyageurs leur donnent plus de grandeur. Le P. d'Abbeville et de Laët assurent que le condor est deux fois plus grand que l'aigle, et qu'il est d'une telle force qu'il ravit et dévore une brebis entière, qu'il n'épargne pas même les cerfs, et qu'il renverse aisément un homme. Il s'en est vu, disent Acosta[1] et Garcilasso[2], qui, ayant les ailes étendues, avoient quinze et même seize pieds d'un bout de l'aile à l'autre. Ils ont le bec si fort, qu'ils percent la peau d'une vache et deux de ces oiseaux en peuvent tuer et manger une, et même ils ne s'abstiennent pas des hommes. Heureusement il y en a peu ; car s'ils étoient en grande quantité ils détruiroient tout le bétail. Desmarchais dit que ces oiseaux ont plus de dix-huit pieds de vol ou d'envergure, qu'ils ont les serres grosses, fortes et crochues, et que les Indiens de l'Amérique assurent qu'ils empoignent et emportent une biche ou une jeune vache comme ils feroient un lapin ; qu'ils sont d

[1] *Histoire des Indes*, par Jos. Acosta, page 19
[2] *Histoire des Incas*, tome II, page 201.

la grosseur d'un mouton ; que leur chair est coriace et sent la charogne ; qu'ils ont la vue perçante, le regard assuré, et même cruel ; qu'ils ne fréquentent guère les forêts, qu'il leur faut trop d'espace pour remuer leurs grandes ailes ; mais qu'on les trouve sur les bords de la mer et des rivières, dans les savanes ou prairies naturelles *.

M. Ray, et presque tous les naturalistes après lui, ont pensé que le condor étoit du genre des vautours, à cause de sa tête et de son cou dénués de plumes. Cependant on pourroit en douter encore, parce qu'il paroît que son naturel tient plus de celui des aigles. Il est, disent les voyageurs, courageux et très-fier ; il attaque seul un homme, et tue aisément un enfant de dix à douze ans ; il arrête un troupeau de moutons, et choisit à son aise celui qu'il veut enlever ; il emporte les chevreuils, tue les biches et les vaches, et prend aussi de gros poissons. Il vit donc, comme les aigles, du produit de sa chasse ; il se nourrit de proies vivantes,

* *Voyage de Desmarchais*, tome III, pages 321 et 322.

et non pas de cadavres : toutes ces habitud[e]s sont plus de l'aigle que du vautour. Qu[oi] qu'il en soit, il me paroît que cet oiseau qui est encore peu connu, parce qu'il e[st] rare par-tout, n'est cependant pas confin[é] aux seules terres méridionales de l'Amériqu[e]; je suis persuadé qu'il se trouve également e[n] Afrique, en Asie, et peut-être même e[n] Europe. Garcilasso a eu raison de dire que [le] condor du Pérou et du Chili est le mêm[e] oiseau que le *ruch* ou *roc* des Orientaux, fameux dans les contes arabes, et dont Ma[rc] Paul a parlé; et il a eu encore raison de cit[er] Marc Paul avec les contes arabes, parce qu'[il] y a dans sa relation presque autant d'exag[é]ration. « Il se trouve, dit-il, dans l'île [de] « Madagascar une merveilleuse espèce d'o[i]« seau qu'ils appellent *roc*, qui a la ressem« blance de l'aigle, mais qui est sans com« paraison beaucoup plus grand.... les plu« mes des ailes étant de six toises de longueu[r] « et le corps grand à proportion; il est [de] « telle force et puissance, que seul et san[s] « aucune aide il prend et arrête un éléphan[t] « qu'il enlève en l'air et laisse tomber à ter[re] « pour le tuer, et se repaître ensuite de [sa]

« chair ». Il n'est pas nécessaire de faire sur cela des réflexions critiques ; il suffit d'y opposer des faits plus vrais, tels que ceux qui viennent de précéder et ceux qui vont suivre. Il me paroît que l'oiseau presque grand comme une autruche, dont il est parlé dans l'*Histoire des navigations aux terres australes*, ouvrage que M. le président de Brosses a rédigé avec autant de discernement que de soin, doit être le même que le condor des Américains et le roc des Orientaux : de même il me paroît que l'oiseau de proie des environs de Tarnasar, ville des Indes orientales, qui est bien plus grand que l'aigle, et dont le bec sert à faire une poignée d'épée, est encore le condor, ainsi que le vautour du Sénégal *, qui ravit et enlève des enfans ; que l'oiseau sauvage de Lapponie, gros et grand comme un mouton, dont parlent Regnard et la Martinière, et dont Olaüs Magnus a fait graver le nid, pourroit bien être encore le même. Mais sans aller prendre nos comparaisons si loin, à quelle autre espèce peut-on rapporter le *laemmer geier* des Allemands ? Ce vautour

* *Voyage de le Maire*, page 106.

des agneaux ou des moutons, qui a souvent été vu en Allemagne et en Suisse en différens temps, et qui est beaucoup plus grand que l'aigle, ne peut être que le condor. Gesner rapporte, d'après un auteur digne de foi (George Fabricius), les faits suivans. Des paysans d'entre Miesen et Brisa, villes d'Allemagne, perdant tous les jours quelques pièces de bétail qu'ils cherchoient vainement dans les forêts, apperçurent un très-grand nid posé sur trois chênes, construit de perches et de branches d'arbres, et si étendu, qu'un char pouvoit être à l'abri dessous; ils trouvèrent dans ce nid trois jeunes oiseaux déja si grands, que leurs ailes étendues avoient sept aunes d'envergure; leurs jambes étoient plus grosses que celles d'un lion, leurs ongles aussi grands et aussi gros que les doigts d'un homme. Il y avoit dans ce nid plusieurs peaux de veaux et de brebis. M. Valmont de Bomare et M. Salerne ont pensé, comme moi, que le *laemmer geier* des Alpes devoit être le condor du Pérou. Il a, dit M. de Bomare, quatorze pieds de vol, et fait une *guerre* cruelle aux chèvres, aux brebis, aux *chamois*, aux lièvres et aux marmottes.

M. Salerne rapporte aussi un fait très-positif à ce sujet, et qui est assez important pour le citer ici tout au long. « En 1719, M. Dé-« radin, beau-père de M. du Lac, tua à son « château de Mylourdin, paroisse de Saint-« Martin d'Abat, un oiseau qui pesoit dix-« huit livres, et qui avoit dix-huit pieds de « vol. Il voloit depuis quelques jours autour « d'un étang; il fut percé de deux balles sous « l'aile. Il avoit le dessus du corps bigarré « de noir, de gris et de blanc, et le dessus du « ventre rouge comme de l'écarlate, et ses « plumes étoient frisées. On le mangea tant « au château de Mylourdin qu'à Châteauneuf-« sur-Loire. Il fut trouvé dur, et sa chair « sentoit un peu le marécage. J'ai vu et exa-« miné une des moindres plumes de ses ailes; « elle est plus grosse que la plus grosse plume « de cygne. Cet oiseau singulier sembleroit « être le contur ou condor ». En effet, l'attribut de grandeur excessive doit être regardé comme un caractère décisif; et quoique le *laemmer geier* des Alpes diffère du condor du Pérou par les couleurs du plumage, on ne peut s'empêcher de les rapporter à la même espèce, du moins jusqu'à ce que l'on ait une

description plus exacte de l'un et de l'autre.

Il paroît, par les indications des voyageurs, que le condor du Pérou a le plumage comme une pie, c'est-à-dire mêlé de blanc et de noir; et ce grand oiseau tué en France, au château de Mylourdin, lui ressemble donc, non seulement par la grandeur, puisqu'il avoit dix-huit pieds d'envergure et qu'il pesoit dix-huit livres, mais encore par les couleurs, étant aussi mêlé de noir et de blanc. On peut donc croire, avec toute apparence de raison, que cette espèce principale, et première dans les oiseaux, quoique très-peu nombreuse, est néanmoins répandue dans les deux continens, et que, pouvant se nourrir de toute espèce de proie, et n'ayant à craindre que les hommes, ces oiseaux fuient les lieux habités, et ne se trouvent que dans les grands déserts ou les hautes montagnes.

[redacted]



LE MILAN.

J. Pauquet S.

LE MILAN

ET

LES BUSES.

LES milans et les buses, oiseaux ignobles, immondes et lâches, doivent suivre les vautours, auxquels ils ressemblent par le naturel et les mœurs. Ceux-ci, malgré leur peu de générosité, tiennent, par leur grandeur et leur force, l'un des premiers rangs parmi les oiseaux : les milans et les buses, qui n'ont pas ce même avantage, et qui leur sont inférieurs en grandeur, y suppléent et les surpassent par le nombre. Par-tout ils sont beaucoup plus communs, plus incommodes que les vautours; ils fréquentent plus souvent et de plus près les lieux habités. Ils font leur nid dans des endroits plus accessibles: ils restent rarement dans les déserts; ils préfèrent les plaines et les collines fertiles aux montagnes stériles. Comme toute proie leur est bonne, que toute nourriture leur

nt, et que plus la terre produit de
ux, plus elle est en même temps peu-
'insectes, de reptiles, d'oiseaux et de
animaux, ils établissent ordinaire-
leur domicile au pied des montagnes,
les terres les plus vivantes, les plus
dantes en gibier, en volaille, en pois-
Sans être courageux, ils ne sont pas ti-
es; ils ont une sorte de stupidité féroce
leur donne l'air de l'audace tranquille, et
ble leur ôter la connoissance du danger.
les approche, on les tue bien plus aisément
e les aigles ou les vautours. Détenus en
ptivité, ils sont encore moins susceptibles
éducation: de tout temps on les a proscrits,
yés de la liste des oiseaux nobles, et rejetés
e l'école de la fauconnerie; de tout temps
on a comparé l'homme grossièrement impu-
dent au milan, et la femme tristement bête
à la buse.

Quoique ces oiseaux se ressemblent par le
naturel, par la grandeur du corps, par la
forme du bec, et par plusieurs autres attri-
buts, le milan est néanmoins aisé à distin-
guer non seulement des buses, mais de tous
les autres oiseaux de proie, par un seul

caractère facile à saisir : il a la queue fourchue ; les plumes du milieu étant beaucoup plus courtes que les autres, laissent paroître un intervalle qui s'apperçoit de loin, et lui a fait improprement donner le surnom d'*aigle à queue fourchue*. Il a aussi les ailes proportionnellement plus longues que les buses, et le vol bien plus aisé : aussi passe-t-il sa vie dans l'air. Il ne se repose presque jamais, et parcourt chaque jour des espaces immenses ; et ce grand mouvement n'est point un exercice de chasse ni de poursuite de proie, ni même de découverte, car il ne chasse pas : mais il semble que le vol soit son état naturel, sa situation favorite. L'on ne peut s'empêcher d'admirer la manière dont il l'exécute : ses ailes, longues et étroites, paroissent immobiles ; c'est la queue qui semble diriger toutes ses évolutions, et elle agit sans cesse : il s'élève sans effort, il s'abaisse comme s'il glissoit sur un plan incliné ; il semble plutôt nager que voler ; il précipite sa course, il la ralentit, s'arrête, et reste comme suspendu, ou fixé à la même place pendant des heures entières, sans qu'on puisse s'appercevoir d'aucun mouvement dans ses ailes.

Il n'y a dans notre climat qu'une seule espèce de milan [1], que nos François ont appelé *milan royal* [2], parce qu'il servoit aux plaisirs des princes, qui lui faisoient donner la chasse et livrer combat par le faucon ou l'épervier. On voit en effet avec plaisir cet oiseau lâche, quoique doué de toutes les facultés qui devroient lui donner du courage; ne manquant ni d'armes, ni de force, ni de légéreté, refuser de combattre, et fuir devant l'épervier, beaucoup plus petit que lui, toujours en tournoyant, et s'élevant comme pour se cacher dans les nues, jusqu'à ce que celui-ci l'atteigne, le rabatte à coups d'ailes, de serres et de bec, et le ramène à terre moins blessé que battu, et plus vaincu par la peur que par la force de son ennemi.

Le milan, dont le corps entier ne pèse guère que deux livres et demie, qui n'a que seize ou dix-sept pouces de longueur, depuis le bout du bec jusqu'à l'extremité des pieds,

[1] Voyez planche 7 de ce volume.

Voyez les planches enluminées, n° 422.

[2] En latin, *milvus;* en italien, *milvio, nibbio, poyana;* en espagnol, *milano;* en allemand, *weihe* ou *weiher;* en anglois, kite ou glead.

a néanmoins près de cinq pieds de vol ou d'envergure. La peau nue qui couvre la base du bec est jaune, aussi-bien que l'iris des yeux et les pieds : le bec est de couleur de corne, et noirâtre vers le bout, et les ongles sont noirs. Sa vue est aussi perçante que son vol est rapide : il se tient souvent à une si grande hauteur, qu'il échappe à nos yeux; et c'est de là qu'il vise et decouvre sa proie ou sa pâture, et se laisse tomber sur tout ce qu'il peut dévorer ou enlever sans résistance. Il n'attaque que les plus petits animaux et les oiseaux les plus foibles; c'est sur-tout aux jeunes poussins qu'il en veut : mais la seule colère de la mère-poule suffit pour le repousser et l'eloigner. « Les milans sont des ani-« maux tout-à-fait lâches, m'écrit un de « mes amis : je les ai vus poursuivre à deux « un oiseau de proie, pour lui dérober celle « qu'il tenoit, plutôt que de foudre sur lui; « et encore ne purent-ils y réussir. Les cor-« beaux les insultent et les chassent. Ils sont « aussi voraces, aussi gourmands que lâches : « je les ai vus prendre à la superficie de l'eau « de petits poissons morts et à demi cor-« rompus ; j'en ai vu emporter une longue

« couleuvre dans leurs serres, d'autres se « poser sur des cadavres de chevaux et de « bœufs; j'en ai vu fondre sur des tripailles « que des femmes lavoient le long d'un petit « ruisseau, et les enlever presque à côté « d'elles. Je m'avisai une fois de présenter « à un jeune milan que des enfans nourris« soient dans la maison que j'habitois, un « assez gros pigeonneau; il l'avala tout en« tier avec les plumes. »

Cette espèce de milan est commune en France, sur-tout dans les provinces de Franche-Comté, du Dauphiné, du Bugey, de l'Auvergne, et dans toutes les autres qui sont voisines des montagnes. Ce ne sont pas des oiseaux de passage; car ils font leur nid dans le pays, et l'établissent dans des creux de rochers. Les auteurs de la *Zoologie britannique* disent de même qu'ils nichent en Angleterre, et qu'ils y restent pendant toute l'année. La femelle pond deux ou trois œufs, qui, comme ceux de tous les oiseaux carnassiers, sont plus ronds que les œufs de poule; ceux du milan sont blanchâtres, avec des taches d'un jaune sale. Quelques auteurs ont dit qu'il faisoit son nid dans les forêts, sur

[redacted]

de vieux chênes ou de vieux sapins. Sans nier absolument le fait, nous pouvons assurer que c'est dans des trous de rochers qu'on les trouve communément.

L'espèce paroît être répandue dans tout l'ancien continent, depuis la Suède jusqu'au Sénégal*: mais je ne sais si elle se trouve aussi dans le nouveau, car les relations d'Amérique n'en font aucune mention; il y a seulement un oiseau qu'on dit être naturel au Pérou, et qu'on ne voit dans la Caroline qu'en été, qui ressemble au milan à quelques égards, et qui a comme lui la queue fourchue. M. Catesby en a donné la description

* Il paroît que le milan royal se trouve dans le Nord, puisque M. Linnæus l'a compris dans sa liste des oiseaux de Suède, sous la dénomination de *falco cerâ flavâ, caudâ forcipatâ, corpore ferrugineo, capite albidiore*. (Faun. Suec. n° 59); et l'on voit aussi par les témoignages des voyageurs, qu'il se trouve dans les provinces les plus chaudes de l'Afrique. « On rencontre encore ici (en Guinée), dit « Bosman, une espece d'oiseau de proie : ce sont les « milans : ils enlèvent, outre les poulets dont ils tirent « leur nom, tout ce qu'ils peuvent découvrir et attra« per, soit viande, soit poisson ; et cela avec tant de « hardiesse, qu'ils arrachent aux femmes nègres les

et la figure, sous le nom d'*épervier à queue d'hirondelle*, et M. Brisson l'a appelé *milan de la Caroline*. Je serois assez porté à croire que c'est une espèce voisine de celle de notre milan, et qui la remplace dans le nouveau continent.

Mais il y a une autre espèce encore plus voisine, et qui se trouve dans nos climats comme oiseau de passage, que l'on a appelée le *milan noir* [1]. Aristote distingue cet oiseau du précédent, qu'il appelle simplement *milan*, et il donne à celui-ci l'épithète de *milan étolien* [2], parce que probablement il étoit de son temps plus commun en Étolie qu'ail-

« poissons qu'elles portent vendre au marché, ou « qu'elles crient dans les rues. (*Voyage de Guinée*, page 278.) « Près du désert, au long du Sénégal, dit « un autre voyageur, on trouve un oiseau de proie de « l'espèce du milan, auquel les François ont donné le « nom d'écouffe.... Toute nourriture convient à sa « faim dévorante; il n'est point épouvanté des armes « à feu; la chair cuite ou crue le tente si vivement, « qu'il enlève aux matelots leurs morceaux dans le « temps qu'ils les portent à leur bouche. »

[1] Voyez les planches enluminées, n° 472.

[2] *Arist. Hist. anim.* lib. VI, cap. 6.

leurs. Belon fait aussi mention de ces deux milans; mais il se trompe lorsqu'il dit que le premier, qui est le milan royal, est plus noir que le second, qu'il appelle néanmoins *milan noir:* ce n'est peut-être qu'une faute d'impression; car il est certain que le milan royal est moins noir que l'autre. Au reste, aucun des naturalistes anciens et modernes n'a fait mention de la différence la plus apparente entre ces deux oiseaux, et qui consiste en ce que le milan royal a la queue fourchue, et que le milan noir l'a égale ou presque égale dans toute sa largeur: ce qui néanmoins n'empêche pas que ces deux oiseaux ne soient d'espèce très-voisine, puisqu'à l'exception de cette forme de la queue, ils se ressemblent par tous les autres caractères; car le milan noir, quoiqu'un peu plus petit et plus noir que le milan royal, a néanmoins les couleurs du plumage distribuées de même, les ailes proportionnellement aussi étroites et aussi longues, le bec de la même forme, les plumes aussi étroites et aussi alongées, et les habitudes naturelles entièrement conformes à celles du milan royal.

Aldrovande dit que les Hollandois appellent

ce milan *kukenduf;* que quoiqu'il soit plus petit que le milan royal, il est néanmoins plus fort et plus agile. Schwenckfeld assure au contraire qu'il est plus foible et encore plus lâche, et qu'il ne chasse que les mulots, les sauterelles, et les petits oiseaux qui sortent de leurs nids. Il ajoute que l'espèce en est très-commune en Allemagne. Cela peut être ; mais nous sommes certains qu'en France et en Angleterre elle est beaucoup plus rare que celle du milan royal : celui-ci est un oiseau du pays, et qui y demeure toute l'année ; l'autre, au contraire, est un oiseau de passage, qui quitte notre climat en automne pour se rendre dans des pays plus chauds : Belon a été témoin oculaire de leur passage d'Europe en Égypte. Ils s'attroupent et passent en files nombreuses sur le Pont-Euxin en automne, et repassent dans le même ordre au commencement d'avril : ils restent pendant tout l'hiver en Égypte, et sont si familiers, qu'ils viennent dans les villes, et se tiennent sur les fenêtres des maisons. Ils ont la vue et le vol si sûrs, qu'ils saisissent en l'air les morceaux de viande qu'on leur jette.

Pl 8 Pag 277.



LA BUSE.

J Pauquet S

LA BUSE[1].

Voyez planche 8 de ce volume.

A buse[2] est un oiseau assez commun, asse: nnu, pour n'avoir pas besoin d'une ample scription. Elle n'a guère que quatre pieds demi de vol, sur vingt ou vingt-un pouces longueur de corps ; sa queue n'a que huit ıces; et ses ailes, lorsqu'elles sont pliées, endent un peu au-delà de son extrémité. is de ses yeux est d'un jaune pâle et pres- blanchâtre; les pieds sont jaunes, aussi- que la membrane qui couvre la base ec, et les ongles sont noirs.

oiseau demeure pendant toute l'année nos forêts. Il paroît assez stupide, soit l'état de domesticité, soit dans celui

latin, *buteo;* en italien, *buzza, bucciario;* nand, *busz-hen, buzant, buze, bushard;* is, *buzzard, common-buzzard.*

ez les planches enluminées, n° 419.

de liberté. Il est assez sédentaire, et même paresseux : il reste souvent plusieurs heures de suite perché sur le même arbre. Son nid est construit avec de petites branches, et garni en dedans de laine ou d'autres petits matériaux légers et mollets. La buse pond deux ou trois œufs, qui sont blanchâtres, tachetés de jaune ; elle élève et soigne ses petits plus long-temps que les autres oiseaux de proie, qui, presque tous, les chassent du nid avant qu'ils soient en état de se pourvoir aisément : M. Ray assure même que le mâle de la buse nourrit et soigne ses petits lorsqu'on a tué la mère.

Cet oiseau de rapine ne saisit pas sa proie au vol ; il reste sur un arbre, un buisson, ou une motte de terre, et de là se jette sur tout le petit gibier qui passe à sa portée : il prend les levreaux et les jeunes lapins, aussi-bien que les perdrix et les cailles ; il dévaste les nids de la plupart des oiseaux : il se nourrit aussi de grenouilles, de lézards, de serpens, de sauterelles, etc. lorsque le gibier lui manque.

Cette espèce est sujette à varier, au point que si l'on compare cinq ou six buses en-

semble, on en trouve à peine deux bien semblables : il y en a de presque entièrement blanches, d'autres qui n'ont que la tête blanche, d'autres enfin qui sont mélangées différemment les unes des autres, de brun et de blanc. Ces differences dependent principalement de l'âge et du sexe; car on les trouve toutes dans notre climat.

LA BONDRÉE.

Comme la bondrée * diffère peu de la buse, elle n'en a été distinguée que par ceux qui les ont soigneusement comparées. Elles ont, à la vérité, beaucoup plus de caractères communs que de caractères différens; mais ces différences extérieures, jointes à celles de quelques habitudes naturelles, suffisent pour constituer deux espèces, qui, quoique voisines, sont néanmoins distinctes et séparées. La bondrée est aussi grosse que la buse, et pèse environ deux livres; elle a vingt-deux pouces de longueur, depuis le bout du bec jusqu'à celui de la queue, et dix-huit pouces jusqu'à celui des pieds : ses ailes, lorsqu'elles sont pliées, s'étendent au-delà des trois quarts de la queue; elle a quatre pieds deux pouces de vol ou d'envergure. Son bec est un peu plus long que celui de la buse : la peau

* *Voyez les* planches enluminées, nº 420.

[redacted]

nue qui en couvre la base est jaune*, épaisse et inégale ; les narines sont longues et courbées : lorsqu'elle ouvre le bec, elle montre une bouche très-large et de couleur jaune : l'iris des yeux est d'un beau jaune ; les jambes et les pieds sont de la même couleur, et les ongles, qui ne sont pas fort crochus, sont forts et noirâtres : le sommet de la tête paroît large et applati ; il est d'un gris cendré. On trouve une ample description de cet oiseau dans l'ouvrage de M. Brisson et dans celui d'Albin. Ce dernier auteur, après avoir décrit les parties extérieures de la bondrée, dit qu'elle a les boyaux plus courts que la buse ; et il ajoute qu'on a trouvé dans l'estomac d'une bondrée plusieurs chenilles vertes, comme aussi plusieurs chenilles communes et autres insectes.

Ces oiseaux, ainsi que les buses, composent leur nid avec des bûchettes, et le tapissent

* Quelques naturalistes ont dit que cette peau de la base du bec étoit noire ; mais on peut présumer que cette différence vient de l'âge, puisque cette peau qui couvre la base du bec est blanche dans le premier âge de ces oiseaux : elle peut passer par le jaune, et devenir enfin brûne et noirâtre.

[redacted]

de laine à l'intérieur, sur laquelle ils déposent leurs œufs, qui sont d'une couleur cendrée, et marquetés de petites taches brunes. Quelquefois ils occupent des nids étrangers; on en a trouvé dans un vieux nid de milan. Ils nourrissent leurs petits de chrysalides, et particulièrement de celles des guêpes : on a trouvé des têtes et des morceaux de guêpes dans un nid où il y avoit deux petites bondrées. Elles sont, dans ce premier âge, couvertes d'un duvet blanc, tacheté de noir; elles ont alors les pieds d'un jaune pâle, et la peau qui est sur la base du bec, blanche. On a aussi trouvé dans l'estomac de ces oiseaux, qui est fort large, des grenouilles et des lézards entiers. La femelle est, dans cette espèce, comme dans toutes celles des grands oiseaux de proie, plus grosse que le mâle; et tous deux piètent et courent, sans s'aider de leurs ailes, aussi vîte que nos coqs de basse-cour.

Quoique Belon dise qu'il n'y a petit berger dans la Limagne d'Auvergne qui ne sache connoître la bondrée, et la prendre par engin avec des grenouilles, quelquefois aussi *aux gluaux*, et souvent au lacet, il est ce-

pendant très-vrai qu'elle est aujourd'hui beaucoup plus rare en France, que la buse commune. Dans plus de vingt buses qu'on m'a apportées en différens temps en Bourgogne, il ne s'est pas trouvé une seule bondrée ; et je ne sais de quelle province est venue celle que nous avons au cabinet du roi. M. Salerne dit que, dans le pays d'Orléans, c'est la buse ordinaire qu'on appelle *bondrée ;* mais cela n'empêche pas que ce ne soient deux oiseaux différens.

La bondrée se tient ordinairement sur les arbres en plaine, pour épier sa proie. Elle prend les mulots, les grenouilles, les lézards, les chenilles, et les autres insectes. Elle ne vole guère que d'arbre en arbre et de buisson en buisson, toujours bas et sans s'élever comme le milan, auquel du reste elle ressemble assez par le naturel, mais dont on pourra toujours la distinguer de loin et de près, tant par son vol que par sa queue, qui n'est pas fourchue comme celle du milan. On tend des piéges à la bondrée, parce qu'en hiver elle est très-grasse, et assez bonne à manger.

L'OISEAU SAINT-MARTIN [1].

Les naturalistes modernes ont donné à cet oiseau le nom de *faucon lanier* ou *lanier cendré;* mais il nous paroît être non seulement d'une espèce, mais d'un genre différent de ceux du faucon et du lanier. Il est un peu plus gros qu'une corneille ordinaire, et il a proportionnellement le corps plus mince et plus dégagé; il a les jambes longues et menues, en quoi il diffère des faucons, qui les ont robustes et courtes, et encore du lanier, que Belon dit être plus court *empiété* qu'aucun faucon : mais par ce caractère des longues jambes, il ressemble au jean-le-blanc [2] et à la soubuse. Il n'a donc d'autre

[1] Voyez les planches enluminées, n° 459.

[2] Belon n'hésite pas à dire qu'il est de la même *espèce* que le jean-le-blanc, et en même temps il *convient* qu'il approche beaucoup du milan.

rapport au lanier que l'habitude de déchirer avec le bec tous les petits animaux qu'il saisit, et qu'il n'avale pas entiers, comme le font les autres gros oiseaux de proie. Il faut, dit M. Edwards, le ranger dans la classe des faucons à longues ailes : ce seroit, à mon avis, plutôt avec les buses qu'avec les faucons que cet oiseau devroit être rangé; ou plutôt il faut lui laisser sa place auprès de la soubuse, à laquelle il ressemble par un grand nombre de caractères, et par les habitudes naturelles.

Au reste, cet oiseau se trouve assez communément en France, aussi-bien qu'en Allemagne et en Angleterre. Celui de notre planche enluminée a été tué en Bourgogne. M. Frisch a donné deux planches de ce même oiseau, nos 79 et 80, qui ne diffèrent pas assez l'un de l'autre pour qu'on doive les regarder avec lui comme étant d'espèce différente; car les variétés qu'il remarque entre ces deux oiseaux sont trop légères pour ne les pas attribuer au sexe ou à l'âge. M. Edwards, qui a aussi donné la figure de cet oiseau, dit que celui de sa planche enluminée a été tué près de Londres; et il ajoute que quand on

l'apperçut, il voltigeoit autour du pied
quelques vieux arbres, dont il paroissoit qu
quefois frapper le tronc avec le bec et l
serres, en continuant cependant à voltige
ce dont on ne put découvrir la raison qu'
près l'avoir tué et ouvert; car on lui trou
dans l'estomac une vingtaine de petits l
zards, déchirés ou coupés en deux ou tr
morceaux.

En comparant cet oiseau avec ce que
Belon de son second oiseau saint-martin,
ne pourra douter que ce ne soit le mêm
et indépendamment des rapports de gra
deur, de figure et de couleur, ces habitu
naturelles de voler bas, et de chercher a
avidité et constance les petits reptiles,
partiennent moins aux faucons et aux aut
oiseaux nobles qu'à la buse, à la harpaye
aux autres oiseaux de ce genre, dont
mœurs sont plus ignobles, et approchent
celles des milans. Cet oiseau, bien decri
très-bien représenté par M. Edwards (*pl.* 22
n'est pas, comme le disent les auteurs d
Zoologie britannique, le *henharrier*, d
ils ont donné la figure : ce sont des oise
différens, dont le premier, que nous appelo

ıprès Belon, l'*oiseau saint-martin*, a, mme je l'ai dit, été indiqué, par MM. Frisch Brisson, sous le nom de *faucon-lanier* et *nier cendré*. Le second de ces oiseaux, qui t le *subbuteo* de Gesner, et que nous appens soubuse, a été nommé *aigle à queue anche* par Albin, et *faucon à collier* par . Brisson. Au reste, les fauconniers noment cet oiseau saint-martin, *la harpaye ıervier*. *Harpaye* est parmi eux un nom gérique qu'ils donnent non seulement à l'oiau saint-martin, mais encore à la souuse et au busard roux ou rousseau, dont ous parlerons dans la suite.

LA SOUBUSE [1].

Voyez planche 9 de ce volume.

LA soubuse [2] ressemble à l'oiseau saint-martin par le naturel et les mœurs : tous deux volent bas pour saisir des mulots et des reptiles ; tous deux entrent dans les basses-cours, fréquentent les colombiers pour prendre les jeunes pigeons, les poulets ; tous deux sont oiseaux ignobles, qui n'attaquent que les foibles, et dès-lors on ne doit les appeler ni faucons ni laniers, comme l'ont fait nos nomenclateurs. Je voudrois donc retrancher de la liste des faucons ce faucon à collier, et ne lui laisser que le nom de *soubuse,* comme au lanier cendré, celui d'*oiseau saint-martin.*

Le mâle, dans la soubuse, est, comme dans les autres oiseaux de proie, considérablement plus petit que la femelle ; mais l'on peut remarquer, en les comparant, qu'il n'a

[1] Les Anglois appellent le mâle *henharrow* ou *henharrier;* c'est-à-dire, *déchireur de poules.*

[2] Voyez les planches enluminées, nos 443 et 480.

Pl 9 Pag 288. Tom I.



LA SOUBUSE.

L Paquet S

pas comme elle de collier, c'est-à-dire de petites plumes hérissées autour du cou. Cette différence, qui paroîtroit être un caractère spécifique, nous portoit à croire que l'oiseau représenté[1] n'étoit pas le mâle de la soubuse femelle représentée[2] : mais de très-habiles fauconniers nous ont assuré la chose comme certaine; et en y regardant de près, nous avons en effet trouvé les mêmes proportions entre la queue et les ailes, la même distribution dans les couleurs, la même forme de cou, de tête et de bec, etc........ en sorte que nous n'avons pu résister à leur avis. Ce qui sur cela nous rendoit plus difficiles, c'est que presque tous les naturalistes ont donné à la soubuse un mâle tout différent, et qui est celui que nous avons appelé *oiseau saint-martin;* et ce n'est qu'après mille et mille comparaisons, que nous avons cru pouvoir nous determiner avec fondement contre leur autorité. Nous observerons que la soubuse se trouve en France, aussi-bien qu'en Angleterre; qu'elle a les jambes longes et menues

[1] Voyez les planches enluminées, n° 480.

[2] *Ibidem*, n° 443.

comme l'oiseau saint-martin; qu'elle pond trois ou quatre œufs rougeâtres dans des nids qu'elle construit sur des buissons épais; qu'enfin ces deux oiseaux, avec celui dont nous parlerons dans l'article suivant sous le nom de *harpaye*, semblent former un petit genre à part, plus voisin de celui des milans et des buses que de celui des faucons.

[redacted]

LA HARPAYE *.

HARPAYE est un ancien nom générique que l'on donnoit aux oiseaux du genre des busards, ou busards de marais, et à quelques autres espèces voisines, telles que la soubuse et l'oiseau saint-martin, qu'on appeloit *harpaye épervier;* nous avons rendu ce nom spécifique, en l'appliquant à l'espèce dont il est ici question, à laquelle les fauconniers d'aujourd'hui donnent le nom de *harpaye-rousseau :* nos nomenclateurs l'ont nommé *busard-roux,* et M. Frisch l'a appelé improprement *vautour lanier moyen,* comme il a de même, et tout aussi improprement, appelé le busard de marais, *grand vautour lanier;* nous avons préféré le nom simple de *harpaye,* parce qu'il est certain que cet oiseau n'est ni un vautour ni un busard. Il a les mêmes habitudes naturelles que les deux oiseaux dont nous avons parlé dans les deux articles

* *Voyez les* planches enluminées, nº 460.

précédens : il prend le poisson comme le jean-le-blanc, et le tire vivant hors de l'eau; il paroît, dit M. Frisch, avoir la vue plus perçante que tous les autres oiseaux de rapine, ayant les sourcils plus avancés sur les yeux. Il se trouve en France comme en Allemagne, et fréquente de préférence les lieux bas et les bords des fleuves et des étangs; et comme, pour le reste de ses habitudes naturelles, il ressemble aux précédens, nous n'entrerons pas à son sujet dans un plus grand détail.



LE BUSARD.

J Pauquet S.

[redacted]

[1] LE BUSARD [2].

Voyez planche 10 de ce volume.

On appelle communément cet oiseau, le *busard de marais ;* mais comme il n'existe réellement dans notre climat que cette seule espèce de busard, nous lui avons conservé ce nom simple : on l'appeloit autrefois *fau-perdrieux,* et quelques fauconniers le nomment aussi *harpaye à tête blanche.* Cet oiseau est plus vorace et moins paresseux que la buse, et c'est peut-être par cette seule raison qu'il paroît moins stupide et plus méchant : il fait une cruelle guerre aux lapins, et il est aussi avide de poisson que de gibier. Au lieu d'habiter, comme la buse, les forêts en montagne, il ne se tient que dans les buissons, les haies, les joncs, et à portée des étangs, des marais et des rivières poissonneuses; il niche dans

[1] Voyez les planches enluminées, n° 424.

[2] En latin, *circus.* — Le fau-perdrieux.

les terres basses, et fait son nid à peu de hauteur de terre, dans des buissons, ou même sur des mottes couvertes d'herbes épaisses : il pond trois œufs, quelquefois quatre; et quoiqu'il paroisse produire en plus grand nombre que la buse, qu'il soit, comme elle, oiseau sédentaire et naturel en France, et qu'il y demeure toute l'année, il est néanmoins bien plus rare ou bien plus difficile à trouver.

On ne confondra pas le busard avec le milan noir, quoiqu'il lui ressemble à plusieurs égards, parce que le busard a, comme la buse, la bondrée, etc...... le cou gros et court, au lieu que les milans l'ont beaucoup plus long; et on distingue aisément le busard de la buse, 1°. par les lieux qu'il habite; 2°. par le vol, qu'il a plus rapide et plus ferme; 3°. parce qu'il ne se perche pas sur de grands arbres, et que communément il se tient à terre ou dans les buissons; 4°. on le reconnoît à la longueur de ses jambes, qui, comme celles de l'oiseau saint-martin et de la soubuse, sont à proportion plus hautes et plus menues que celles des autres oiseaux de rapine.

Le busard chasse de préférence les poules *d'eau, les* plongeons, les canards et les autres

oiseaux d'eau ; il prend les poissons vivans et les enlève dans ses serres : au défaut de gibier ou de poisson, il se nourrit de reptiles, de crapauds, de grenouilles et d'insectes aquatiques. Quoiqu'il soit plus petit que la buse, il lui faut une plus ample pâture ; et c'est vraisemblablement parce qu'il est plus vif, et qu'il se donne plus de mouvement, qu'il a plus d'appétit ; il est aussi bien plus vaillant. Belon assure en avoir vu qu'on avoit élevés à chasser et prendre des lapins, des perdrix et des cailles. Il vole plus pesamment que le milan ; et lorsqu'on veut le faire chasser par des faucons, il ne s'élève pas comme celui-ci, mais fuit horizontalement. Un seul faucon ne suffit pas pour le prendre ; il sauroit s'en débarrasser et même l'abattre ; il descend au duc comme le milan, mais il se défend mieux, et il a plus de force et de courage ; en sorte qu'au lieu d'un seul faucon, il en faut lâcher deux ou trois pour en venir à bout. Les hobereaux et les crécerelles le redoutent, évitent sa rencontre, et même fuient lorsqu'il les approche.

OISEAUX ÉTRANGERS

QUI ONT RAPPORT AU MILAN, AUX BUSES ET SOUBUSES.

I.

L'OISEAU appelé par Catesby, *l'épervier à queue d'hirondelle;* et par M. Brisson, le *milan de la Caroline.* «Cet oiseau, dit Catesby, « pèse quatorze onces : il a le bec noir et cro-« chu; mais il n'a point de crochets aux cô-« tes de la mandibule supérieure, comme les « autres éperviers. Il a les yeux fort grands « et noirs, et l'iris rouge; la tête, le cou, la « poitrine et le ventre sont blancs; le haut « de l'aile et le dos d'un pourpre foncé, mais « plus brunâtre vers le bras, avec une tein-« ture de verd. Les ailes sont longues à pro-« portion du corps, et ont quatre pieds lors-« qu'elles sont déployées : la queue est d'un « *pourpre* foncé, mêlé de verd, et très-four-« *chue; la plus* longue plume des côtés ayant

« huit pouces de long de plus que la plus « courte du milieu : ces oiseaux volent long- « temps, comme les hirondelles, et prennent « en volant les escarbots, les mouches et « autres insectes, sur les arbres et sur les « buissons. On dit qu'ils font leur proie de « lézards et de serpens; ce qui fait que quel- « ques uns les ont appeles *éperviers à serpens.* « Je crois, ajoute M. Catesby, que ce sont des « oiseaux de passage (en Caroline), n'en ayant « jamais vu aucun pendant l'hiver. »

Nous remarquerons, au sujet de ce que dit ici cet auteur, que l'oiseau dont il est question n'est point un epervier, n'en ayant ni la forme ni les mœurs; il approche beaucoup plus, par les deux caractères, de l'espèce du milan; et si on ne veut pas le regarder comme une variété de l'espèce du milan d'Europe, on peut au moins assurer que c'est le genre dont il approche le plus, et que son espèce est infiniment plus voisine de celle du milan que de celle de l'épervier.

I I.

L'OISEAU appelé *caracara* par les Indiens

[redacted]

du Bresil, et dont Marcgrave a donné la figure et une assez courte indication, puisqu'il se contente de dire que le caracara du Bresil, nommé *gavion* par lès Portugais, est une espèce d'épervier ou de petit aigle (*nisus*) de la grandeur d'un milan; qu'il a la queue longue de neuf pouces, les ailes de quatorze, qui ne s'étendent pas, lorsqu'elles sont pliées, jusqu'à l'extrémité de la queue; le plumage roux et taché de points blancs et jaunes; la queue variée de blanc et de brun; la tête comme celle d'un épervier; le bec noir, crochu et médiocrement grand; les pieds jaunes; les serres semblables à celles des éperviers, avec des ongles semi-lunaires, longs, noirs et très-aigus, et les yeux d'un beau jaune. Il ajoute que cet oiseau est le grand ennemi des poules, et qu'il varie dans son espèce, en ayant vu d'autres dont la poitrine et le ventre étoient blancs.

III.

L'OISEAU des terres de la baie de Hudson, auquel M. Edwards a donné le nom de *buse cendrée,* et qu'il décrit à peu près dans les termes suivans. Cet oiseau est de la grandeur

[redacted]

d'un coq ou d'une poule de moyenne grosseur : il ressemble par la figure, et en partie par les couleurs, à la buse commune. Le bec et la peau qui en couvre la base, sont d'une couleur plombée bleuâtre; la tête et la partie supérieure du cou sont couvertes de plumes blanches, tachetées de brun foncé dans leur milieu : la poitrine est blanche comme la tête, mais marquée de taches brunes plus grandes : le ventre et les côtés sont couverts de plumes brunes, marquées de taches blanches, rondes ou ovales; les jambes sont couvertes de plumes douces et blanches, irrégulièrement tachées de brun; les couvertures du dessous de la queue sont rayées transversalement de blanc et de noir : toutes les parties supérieures du cou, du dos, des ailes et de la queue, sont couvertes de plumes d'un brun cendré, plus foncé dans leur milieu, et plus clair sur les bords; les couvertures du dessous des ailes sont d'un brun sombre avec des taches blanches; les plumes de la queue sont croisées par-dessus de lignes étroites et de couleur obscure, et par-dessus croisées de lignes blanches; les jambes et les pieds sont d'une couleur cendrée bleuâtre; les ongles

sont noirs, et les jambes sont couvertes, jusqu'à la moitié de leur longueur, de plumes d'une couleur obscure. Cet oiseau, ajoute M. Edwards, qui se trouve dans les terres de la baie de Hudson, fait principalement sa proie des gélinottes blanches. Après avoir comparé cet oiseau, décrit par M. Edwards, avec les buses, soubuses, harpayes et busards, il nous a paru différer de tous par la forme de son corps et par ses jambes courtes; il a le port de l'aigle, et les jambes courtes comme le faucon, et bleues comme le lanier : il semble donc qu'il vaudroit mieux le rapporter au genre du faucon ou à celui du lanier, qu'au genre de la buse. Mais comme M. Edwards est un des hommes du monde qui connoît le mieux les oiseaux, et qu'il a rapporté celui-ci aux buses, nous avons cru devoir ne pas tenir à notre opinion et suivre la sienne : c'est par cette raison que nous plaçons ici cet oiseau à la suite des buses.

Pl 11 Pag 302.



L'ÉPERVIER.

J. Pauquet S.

[redacted]

L'ÉPERVIER [1][2].

Voyez planche 11 de ce volume.

QUOIQUE les nomenclateurs aient compté plusieurs espèces d'éperviers, nous croyons qu'on doit les réduire à une seule. M. Brisson fait mention de quatre espèces ou variétés ; savoir, l'épervier commun, l'épervier tacheté, le petit épervier, et l'épervier des alouettes : mais nous avons reconnu que cet épervier des alouettes n'est que la crécerelle femelle; nous avons trouvé de même que le petit épervier n'est que le tiercelet ou mâle de l'épervier commun; en sorte qu'il ne reste plus

[1] Voyez les planches enluminées, nos 466, 467 et 412.

[2] En latin, *accipiter fringillarius, quòd fringillas et minores aves rapiat;* en italien, *sparviero;* en allemand, *sperber* ou *sperwen;* en anglois, *sparhawk* ou *sparrow-hawk;* en France on appelle le mâle *émouchet* ou *mouchet.*

que l'épervier tacheté, qui n'est qu'une
riété accidentelle de l'espèce commun
l'épervier. M. Klein est le premier qu
indiqué cette variété; il dit que cet oi
lui fut envoyé du pays de Marienbour
faut donc réduire à l'espèce commune le
épervier, aussi-bien que l'épervier tac
et séparer de cette espèce l'épervier
alouettes, qui n'est que la femelle de la
cerelle.

On observera * que le tiercelet-sors d'
vier diffère du tiercelet-hagard, en ce
le sors a la poitrine et le ventre beau
plus blancs, et avec beaucoup moins de
lange de roux que le tiercelet-hagard,
ces parties presque entièrement rouss
traversées de bandes brunes; au lieu
l'autre n'a sur la poitrine que des tach
des bandes beaucoup plus irrégulières.
tiercelet d'épervier s'appelle *mouchet* pa
fauconniers: il est d'autant plus brun s
dos, qu'il est plus âgé; et les bandes t
versales de la poitrine ne sont bien
lières que quand il a passé sa première

* *Voyez les* planches enluminées, nos 466

seconde mue. Il en est de même de la femelle, qui n'a de bandes régulières que lorsqu'elle a passé sa seconde mue; et pour donner une idée plus détaillée de ces différences et de ces changemens dans la distribution des couleurs, nous remarquerons que sur le tiercelet-sors ces taches de la poitrine et du ventre sont presque toutes séparées les unes des autres, et qu'elles présentent plutôt la figure d'un cœur ou d'un triangle émoussé, qu'une suite continue et uniforme de couleur brune, telle qu'on la voit dans les bandes transversales de la poitrine et du ventre du tiercelet-hagard d'épervier, c'est-à-dire du tiercelet qui a subi ses deux premières mues. Les mêmes changemens arrivent dans la femelle: ces bandes transversales brunes, telles qu'on les voit représentées dans la planche, ne sont, dans la première année, que des taches séparées; et l'on verra dans l'article de l'*autour* que ce changement est encore plus considérable que dans l'épervier. Rien ne prouve mieux combien sont fautives les indications que nos nomenclateurs ont voulu tirer de la

* Voyez les planches enluminées, nº 412.

distribution des couleurs, que de voir le même oiseau porter, la première année, des taches ou des bandes longitudinales brunes, descendant du haut en bas, et présenter, au contraire, dans la seconde année, des bandes transversales de la même couleur: ce changement, quoique très-singulier, est plus sensible dans l'autour et dans les éperviers; mais il se trouve aussi plus ou moins dans plusieurs autres espèces d'oiseaux: de sorte que toutes les méthodes fondées sur l'énonciation des différences de couleur et de la distribution des taches, se trouvent ici entièrement démenties.

L'épervier reste toute l'année dans notre pays. L'espèce en est assez nombreuse; on m'en a apporté plusieurs dans la plus mauvaise saison de l'hiver, qu'on avoit tués dans les bois: ils sont alors très-maigres, et ne pèsent que six onces. Le volume de leur corps est à peu près le même que celui du corps d'une pie. La femelle est beaucoup plus grosse que le mâle; elle fait son nid sur les arbres les plus élevés des forêts: elle pond ordinairement quatre ou cinq œufs, qui sont tachés d'un jaune rougeâtre vers leurs bouts. Au

reste, l'épervier, tant mâle que femelle, est assez docile; on l'apprivoise aisément, et l'on peut le dresser pour la chasse des perdreaux et des cailles : il prend aussi des pigeons séparés de leur compagnie, et fait une prodigieuse destruction des pinsons et des autres petits oiseaux qui se mettent en troupes pendant l'hiver. Il faut que l'espèce de l'épervier soit encore plus nombreuse qu'elle ne le paroît; car, indépendamment de ceux qui restent toute l'année dans notre climat, il paroît que, dans certaines saisons, il en passe en grande quantité dans d'autres pays, et qu'en général l'espèce se trouve répandue dans l'ancien continent, depuis la Suède jusqu'au cap de Bonne-Espérance.

L'AUTOUR [1].

Voyez planche 12 de ce volume.

L'AUTOUR [2] est un bel oiseau, beauc
plus grand que l'épervier, auquel il ressen
néanmoins par les habitudes naturelles
par un caractère qui leur est commun
qui, dans les oiseaux de proie, n'appart
qu'à eux et aux pies-grièches : c'est d'avoi
ailes courtes ; en sorte que, quand elles
pliées, elles ne s'étendent pas, à beauc
près, à l'extrémité de la queue. Il ressen
encore à l'épervier, parce qu'il a comme
la première plume de l'aile courte, arro
par son extrémité, et que la quatrième pl
de l'aile est la plus longue de toutes. Les
conniers distinguent les oiseaux de chass

[1] En latin moderne, *astur;* en italien, *as*
en allemand, *habich, grosser-habich;* en ang
stashawk ou *gos-hawk*, ou *egret*.

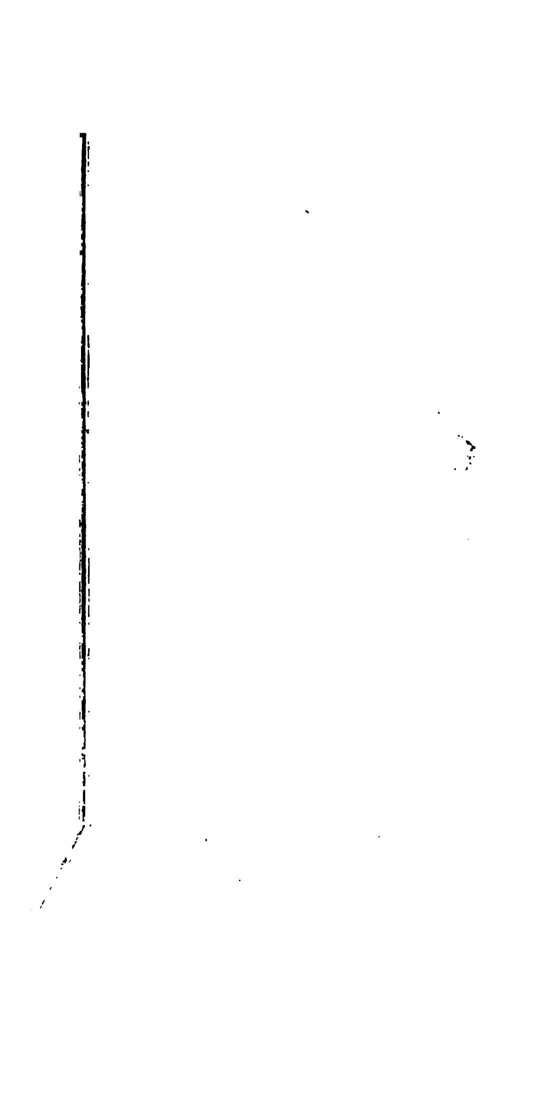
[2] Voyez les planches enluminées, nos 461 e

Pl 12. Pag 306. Tom I.



L'AUTOUR.

J. B. Pauquet S.



[redacted]

deux classes ; savoir, ceux de la fauconnerie proprement dite, et ceux qu'ils appellent de l'*autourserie ;* et, dans cette seconde classe, ils comprennent non seulement l'autour, mais encore l'épervier, les harpayes, les buses, etc.

L'autour, avant sa première mue, c'est-à-dire pendant la première année de son âge, porte, sur la poitrine et sur le ventre, des taches brunes perpendiculairement longitudinales : mais lorsqu'il a subi ses deux premières mues, ces taches longitudinales disparoissent, et il s'en forme de transversales, qui durent ensuite pour tout le reste de la vie ; en sorte qu'il est très-facile de se tromper sur la connoissance de cet oiseau, qui, dans deux âges différens, est marqué si différemment ; et c'est ce que nous avons voulu prévenir et faire connoître, en le représentant dans ses deux âges : le premier, le jeune autour ; et le second, l'autour plus âgé*.

Au reste, l'autour a les jambes plus longues que les autres oiseaux qu'on pourroit lui comparer et prendre pour lui, comme le

* Voyez les planches enluminées, nos 461 et 418.

gerfaut, qui est à très-peu près de sa grandeur. Le mâle autour est, comme la plupart des oiseaux de proie, beaucoup plus petit que la femelle ; tous deux sont des oiseaux de poing, et non de leurre : ils ne volent pas aussi haut que ceux qui ont les ailes plus longues à proportion du corps. Ils ont, comme je l'ai dit, plusieurs habitudes communes avec l'épervier : jamais ils ne tombent à plomb sur leur proie ; ils la prennent de côté. On a vu, par le récit de Belon, que nous avons cité, comment on peut prendre les éperviers ; on peut prendre les autours de la même manière : on met un pigeon blanc, pour qu'il soit vu de plus loin, entre quatre filets de neuf ou dix pieds de hauteur, et qui renferment, autour du pigeon qui est au centre, un espace de neuf ou dix pieds de longueur sur autant de largeur ; l'autour arrive obliquement, et la manière dont il s'empêtre dans les filets indique qu'ils ne se précipitent point sur leur proie, mais qu'ils l'attaquent de côté pour s'en saisir. Les entraves du filet *ne* l'empêchent pas de dévorer le pigeon, et *il ne fait de* grands efforts pour s'en débarrasser que quand il est repu.

L'autour se trouve dans les montagnes de Franche-Comté, du Dauphiné, du Bugey, et même dans les forêts de la province de Bourgogne, et aux environs de Paris ; mais il est encore plus commun en Allemagne qu'en France, et l'espèce paroît s'être répandue dans les pays du nord jusqu'en Suède, et dans ceux de l'orient et du midi, jusqu'en Perse et en Barbarie. Ceux de Grèce sont les meilleurs de tous pour la fauconnerie, selon Belon. « Ils ont, dit-il, la tête grande, le « cou gros, et beaucoup de plumes. Ceux « d'Arménie, ajoute-t-il, ont les yeux verds; « ceux de Perse les ont clairs, concaves et « enfoncés : ceux d'Afrique, qui sont les « moins estimés, ont les yeux noirs dans le « premier âge, et rouges après la première « mue ». Mais ce caractère n'est pas particulier aux autours d'Afrique ; ceux de notre climat ont les yeux d'autant plus rouges, qu'ils sont plus âgés : il y a même dans les autours de France une différence ou variété de plumage et de couleur qui a induit les naturalistes en une espèce d'erreur*; on a appelé

* M. Brisson a donné sous le nom de gros busard

busard un autour * dont le plumage est blond, et dont le naturel, plus lâche que celui de l'autour brun, et moins susceptible d'une bonne éducation, l'a fait regarder comme une espèce de buse ou busard, et lui en a fait donner le nom : c'est néanmoins très-certainement un autour, mais que les fauconniers rejettent de leur école. Il y a encore une variété assez légère dans cet autour blond, qui consiste en ce qu'il s'en trouve dont les ailes sont tachées de blanc ; et ce caractère lui a fait donner le nom de *busard varié :* mais cet oiseau varié, aussi-bien que celui qui est blond, sont également des autours, et non pas des busards.

J'ai fait nourrir long-temps un mâle et une femelle de l'espèce de l'autour brun ; la femelle étoit au moins d'un tiers plus grosse

(tome I, page 398), cet autour blond, dont il fait une espèce particulière, non seulement différente de celle de l'autour, mais encore de toutes les autres especes de busards : cependant il est très-certain que ce n'est qu'une variété, même légère, dans l'espèce de l'autour ; car il n'en diffère en rien que par la couleur du plumage.

* *Voyez les* planches enluminées, n° 423.

que le mâle : il s'en falloit plus de six pouces que les ailes, lorsqu'elles étoient pliées, ne s'étendissent jusqu'à l'extrémité de la queue; elle étoit plus grosse dès l'âge de quatre mois, qui m'a paru être le terme de l'accroissement de ces oiseaux, qu'un gros chapon. Dans le premier âge, jusqu'à cinq ou six semaines, ces oiseaux sont d'un gris blanc; ils prennent ensuite du brun sur tout le dos, le cou et les ailes : le ventre et le dessous de la gorge changent moins, et sont ordinairement blancs ou blancs jaunâtres, avec des taches longitudinales, brunes dans la première année, et des bandes transversales, brunes dans les années suivantes; le bec est d'un bleu sale, et la membrane qui en couvre la base est d'un bleu livide; les jambes sont dénuées de plumes, et les doigts des pieds sont d'un jaune foncé; les ongles sont noirâtres; et les plumes de la queue, qui sont brunes, sont marquées par des raies transversales fort larges, de couleur d'un gris sale. Le mâle a sous la gorge, dans cette première année d'âge, les plumes mêlées d'une couleur roussâtre; ce que n'a pas la femelle, à laquelle il ressemble par tout le reste, à l'exception de la grosseur.

qui, comme nous l'avons dit, est de plus d'un tiers au-dessous.

On a remarqué que quoique le mâle fût beaucoup plus petit que la femelle, il étoit plus féroce et plus méchant. Ils sont tous deux assez difficiles à priver; ils se battoient souvent, mais plus des griffes que du bec, dont ils ne se servent guère que pour dépecer les oiseaux ou autres petits animaux, ou pour blesser ou mordre ceux qui les veulent saisir. Ils commencent par se défendre de la griffe, se renversent sur le dos en ouvrant le bec, et cherchent beaucoup plus à déchirer avec les serres qu'à mordre avec le bec. Jamais on ne s'est apperçu que ces oiseaux, quoique seuls dans la même volière, aient pris de l'affection l'un pour l'autre; ils y ont cependant passé la saison entière de l'été, depuis le commencement de mai jusqu'à la fin de novembre, où la femelle, dans un accès de fureur, tua le mâle dans le silence de la nuit, à neuf ou dix heures du soir, tandis que tous les autres oiseaux étoient endormis. Leur naturel est si sanguinaire, que quand *on laisse* un autour en liberté avec plusieurs *faucons*, il les égorge tous les uns après les

autres. Cependant il semble manger de préférence les souris, les mulots, et les petits oiseaux : il se jette avidement sur la chair saignante, et refuse assez constamment la viande cuite; mais, en le faisant jeûner, on peut le forcer de s'en nourrir. Il plume les oiseaux fort proprement, et ensuite les dépèce avant de les manger, au lieu qu'il avale les souris tout entières. Ses excrémens sont blanchâtres et humides : il rejette souvent par le vomissement les peaux roulées des souris qu'il a avalées. Son cri est fort rauque, et finit toujours par des sons aigus, d'autant plus désagréables, qu'il les répète plus souvent. Il marque aussi une inquiétude continuelle dès qu'on l'approche, et semble s'effaroucher de tout ; en sorte qu'on ne peut passer auprès de la volière où il est détenu sans le voir s'agiter violemment, et l'entendre jeter plusieurs cris répétés.

OISEAUX ÉTRANGERS

QUI ONT RAPPORT A L'ÉPERVIER ET A L'AUTOUR.

I.

L'OISEAU qui nous a été envoyé de Cayenne sous aucun nom, et que nous avons désigné sous la dénomination d'*épervier à gros bec d[e] Cayenne* *, parce qu'en effet il a plus d[e] rapport a l'épervier qu'à tout autre oise[au] de proie; et il est seulement un peu pl[us] gros et d'une forme de corps un peu p[lus] arrondie que l'épervier : il a aussi le bec [plus] gros et plus long, les jambes un peu [plus] courtes, le dessous de la gorge d'une co[uleur] uniforme et vineuse ; au lieu que l'ép[ervier] a cette même partie blanche ou blanc[he] mais du reste il ressemble assez a l'é[pervier] d'Europe pour qu'on puisse le regarder

* *Voyez* les planches enluminées, n° 4

étant d'une espèce voisine, et qui peut-être ne doit son origine qu'à l'influence du climat.

I I.

L'OISEAU qui nous a été envoyé de Cayenne, sans nom, et auquel nous avons cru devoir donner celui de *petit autour de Cayenne*, parce qu'il a été jugé du genre de l'autour par de très-habiles fauconniers. J'avoue qu'il nous a paru avoir plus de rapport avec le lanier, tel qu'il a été décrit par Belon, qu'avec l'autour; car il a les jambes fort courtes et de couleur bleue, ce qui fait deux caractères du lanier: mais peut-être n'est-il réellement ni lanier ni autour. Il arrive tous les jours qu'en voulant rapporter des oiseaux ou des animaux étrangers aux espèces de notre climat, on leur donne des noms qui ne leur conviennent pas; et il est très-possible que cet oiseau de Cayenne * soit d'une espèce particulière et différente de celle de l'autour et du lanier.

* Voyez les planches enluminées, nº 473.

III.

L'OISEAU de la Caroline, donné par Catesby sous le nom d'*épervier des pigeons*, qui a le corps plus mince que l'épervier ordinaire, l'iris des yeux jaune, ainsi que la peau qui couvre la base du bec, les pieds de la même couleur, le bec blanchâtre à son origine et noir vers son crochet; le dessus de la tête, du cou, du dos, du croupion, des ailes et de la queue, couvert de plumes blanches, mêlées de quelques plumes brunes; les jambes couvertes de longues plumes blanches, mêlées d'une légère teinte rouge, et variées de taches longitudinales brunes..... les plumes de la queue brunes comme celles des ailes, mais rayées de quatre bandes transversales blanches.

Pl 13 Pag 317.



LE GERFAUT.

J Pauquet S.

[1] LE GERFAUT [2].

Voyez planche 13 de ce volume.

Le gerfaut, tant par sa figure que par le naturel, doit être regardé comme le premier de tous les oiseaux de la fauconnerie ; car il les surpasse de beaucoup en grandeur : il est au moins de la taille de l'autour ; mais il en diffère par des caractères généraux et constans qui distinguent tous les oiseaux propres à être élevés pour la fauconnerie, de ceux auxquels on ne peut pas donner la même

[1] Voyez les planches enluminées, nos 210, 462 et 446.

[2] En italien, *zerifalco*, ou *girifalco*, ou *gerifalco*; en allemand, *gierfalck*, ou *girfalck*, ou *mittelfalck*; en anglois, *gyrfalcon* ou *gerfalcon*. Les Anglois appellent le mâle *jerkin*. Ce mot *gerfaut* ou *gyrfalco*, signifie *faucon-vautour*, *gyr* ou *gyer* signifiant *vautour* en allemand.

éducation. Ces oiseaux de chasse noble sont les gerfauts, les faucons, les sacres, les laniers, les hobereaux, les émerillons et les crécerelles : ils ont tous les ailes presque aussi longues que la queue ; la première plume de l'aile, appelée le *cerceau*, presque aussi longue que celle qui la suit ; le bout de cette plume en penne, ou en forme de tranchant ou de lame de couteau, sur une longueur d'environ un pouce à son extrémité ; au lieu que dans les autours, les éperviers, les milans et les buses, qui ne sont pas oiseaux aussi nobles, ni propres aux mêmes exercices, la queue est plus longue que les ailes, et cette première plume de l'aile est beaucoup plus courte et arrondie par son extrémité ; et ils diffèrent encore en ce que la quatrième plume de l'aile est, dans ces derniers oiseaux, la plus longue, au lieu que c'est la seconde dans les premiers. On peut ajouter que le gerfaut diffère spécifiquement de l'autour par le bec et les pieds qu'il a bleuâtres, et par son plumage, qui est brun sur toutes les parties supérieures du corps, blanc taché de brun sur toutes les parties inférieures, avec la queue grise, traversée de

lignes brunes[1]. Cet oiseau se trouve assez communément en Islande, et il paroît qu'il y a variété dans l'espèce; car il nous a été envoyé de Norvége un gerfaut qui se trouve également dans les pays les plus septentrionaux[2], qui diffère un peu de l'autre par les nuances et par la distribution des couleurs, et qui est plus estimé des fauconniers que celui d'Islande, parce qu'ils lui trouvent plus de courage, plus d'activité et plus de docilité; et indépendamment de cette première variété, qui paroît variété de l'espèce, il y en a une seconde qu'on pourroit attribuer au climat, si tous n'étoient pas également des pays froids. Cette seconde variété est le gerfaut blanc[3], qui diffère beaucoup des deux premiers, et nous présumons que dans ceux de Norvége, aussi-bien que dans ceux d'Islande, il s'en trouve de blancs; en sorte qu'il est probable que c'est une seconde variété commune aux deux premières, et qu'il existe en effet dans l'espèce du gerfaut trois races

[1] Voyez les planches enluminées, n° 210.

[2] *Ibidem*, n° 462.

[3] *Ibidem*, n° 446.

constantes et distinctes, dont la première est le gerfaut d'Islande, la seconde le gerfaut de Norvége, et la troisième le gerfaut blanc: car d'habiles fauconniers nous ont assuré que ces derniers étoient blancs dès la première année, et conservoient leur blancheur dans les années suivantes; en sorte qu'on ne peut attribuer cette couleur à la vieillesse de l'animal ou au climat plus froid, les bruns se trouvant également dans le même climat. Ces oiseaux sont naturels aux pays froids du nord de l'Europe et de l'Asie; ils habitent en Russie, en Norvége, en Islande, en Tartarie, et ne se trouvent point dans les climats chauds, ni même dans nos pays tempérés. C'est, après l'aigle, le plus puissant, le plus vif, le plus courageux de tous les oiseaux de proie; ce sont aussi les plus chers et les plus estimés de tous ceux de la fauconnerie. On les transporte d'Islande et de Russie en France, en Italie, et jusqu'en Perse et en Turquie; et il ne paroît pas que la chaleur plus grande de ces climats leur ôte rien de leur force et de leur vivacité. Ils attaquent les plus grands oiseaux, et font aisément leur proie de la cigogne, du héron

[redacted]

et de la grue; ils tuent les lièvres en se laissant tomber à plomb dessus. La femelle est, comme dans les autres oiseaux de proie, beaucoup plus grande et plus forte que le mâle : on appelle celui-ci *tiercelet de gerfaut*, qui ne sert dans la fauconnerie que pour voler le milan, le héron et les corneilles.

LE LANIER*.

CET oiseau, qu'Aldrovande appelle *laniarius Gallorum*, et que Belon dit être naturel en France, et plus employé par les fauconniers qu'aucun autre, est devenu si rare, que nous n'avons pu nous le procurer; il n'est dans aucun de nos cabinets, ni dans les suites d'oiseaux coloriés par MM. Edwards, Frisch, et les auteurs de la *Zoologie britannique:* Belon lui-même, qui en fait une description assez détaillée, n'en donne pas la figure; il en est de même de Gesner, d'Aldrovande et des autres naturalistes modernes. MM. Brisson et Salerne avouent ne l'avoir jamais vu : la seule représentation qu'on en ait est dans Albin, dont on sait que les planches sont très-mal coloriées. Il paroît donc que le lanier, qui est aujourd'hui si rare en

* *En italien, laniero;* en allemand, swimere ou *schmeymer;* en anglois et en françois, on appelle le mâle *laneret.*

France, l'a également et toujours été en Allemagne, en Angleterre, en Suisse, en Italie, puisqu'aucun des auteurs de ces différens pays n'en a parlé que d'après Belon. Cependant il se retrouve en Suède, puisque M. Linnæus le met dans la liste des oiseaux de ce pays; mais il n'en donne qu'une légère description, et point du tout l'histoire. Ne le connoissant donc que par les indications de Belon, nous ne pouvons rien faire de plus que de les rapporter ici par extrait. « Le la-
« nier ou faucon-lanier, dit-il, fait ordi-
« nairement son aire, en France, sur les plus
« hauts arbres des forêts, ou dans les rochers
« les plus élevés. Comme il est d'un naturel
« plus doux et de mœurs plus faciles que les
« faucons ordinaires, on s'en sert communé-
« ment *à tous propos*. Il est de plus petite
« corpulence que le faucon-gentil, et de
« plus beau plumage que le sacre, sur-
« tout après la mue; il est aussi plus court
« *empiété* que nul des autres faucons. Les
« fauconniers choisissent le lanier ayant
« grosse tête, les pieds bleus et orés. Le la-
« *nier* vole tant pour rivière que pour les
« *champs*; il supporte mieux la nourriture

« de grosses viandes qu'aucun autre faucon.
« On le reconnoît sans pouvoir s'y mépren-
« dre ; car il a le bec et les pieds bleus, les
« plumes de devant mêlées de noir sur le
« blanc, avec des taches droites le long des
« plumes, et non pas traversées comme au
« faucon. . . . . Quand il étend ses ailes, et
« qu'on les regarde par-dessous, les taches
« paroissent différentes de celles des autres
« oiseaux de proie ; car elles sont semées et
« rondes comme *petits deniers*. Son cou est
« court et assez gros, aussi-bien que son
« bec. On appelle la femelle *lanier ;* elle est
« plus grosse que le mâle, qu'on nomme
« *laneret :* tous deux sont assez semblables
« par les couleurs du plumage. Il n'est aucun
« oiseau de proie qui tienne plus constam-
« ment sa perche, et il reste au pays pen-
« dant toute l'année. On l'instruit aisément
« à voler et prendre la grue. La saison où il
« chasse le mieux est après la mue, depuis
« la mi-juillet jusqu'à la fin d'octobre; mais,
« en hiver, il n'est pas bon à l'exercice de
« la chasse. »

Pl. 14. Pag. 325.



LE SACRE.

J Pauquet. S

LE SACRE *.

Je crois devoir séparer cet oiseau de la liste des faucons, et le mettre à la suite du lanier, quoique quelques uns de nos nomenclateurs ne regardent le sacre que comme une variété de l'espèce du faucon, parce qu'en le considérant comme variété, elle appartiendroit bien plutôt à l'espèce du lanier qu'à celle du faucon. En effet, le sacre a, comme le lanier, le bec et les pieds bleus, tandis que les faucons ont les pieds jaunes. Ce caractère, qui paroît spécifique, pourroit même faire croire que le sacre ne seroit réellement qu'une variété du lanier; mais il en diffère beaucoup par les couleurs, et constamment par la grandeur. Il paroît que ce sont deux espèces distinctes et voisines, qu'on ne doit pas mêler avec celles des faucons. Ce qu'il y a de singulier ici, c'est que Belon est encore le seul qui nous ait

* *En latin* moderne, *falco-sacer*; en italien, *sacro*; *en* allemand, *sacker*; en anglois, *sacre*.

donné des indications de cet oiseau ; sans lui les naturalistes ne connoîtroient que peu ou point du tout le sacre et le lanier : Tous deux sont devenus également rares ; et c'est ce qui doit faire présumer encore qu'ils ont les mêmes habitudes naturelles, et que par conséquent ils sont d'espèces très-voisines. Mais Belon les ayant décrits comme les ayant vus tous deux, et les donnant comme des oiseaux réellement différens l'un de l'autre, il est juste de s'en rapporter à lui, et de citer ce qu'il dit du sacre, comme nous avons cité ce qu'il dit du lanier. « Le sacre est de plus « laid pennage que nul des oiseaux de fau- « connerie ; car il est de couleur comme entre « roux et enfumé, semblable à un milan : « il est court empiété, ayant les jambes et « les doigts bleus, ressemblant en ce quel- « que chose au lanier. Il seroit quasi pareil « au faucon en grandeur, n'étoit qu'il est « compassé plus rond. Il est oiseau de moult « hardi courage, comparé en force au fau- « con pélerin : aussi est oiseau de passage ; « et est rare de trouver homme qui se puisse « vanter d'avoir oncq' veu l'endroit où il fait « ses petits. Il y a quelques fauconniers qui

« sont d'opinion qu'il vient de Tartarie et « Russie, et de devers la mer Majeure, et « que, faisant son chemin pour aller vivre « certaine partie de l'an vers la partie du « midi, est pris au passage par les faucon- « niers qui les aguettent en diverses îles de « la mer Egée, Rhodes, Chypre, etc. Et com- « bien qu'on fasse de hauts vols avec le sacre « pour le milan, toutes fois on le peut aussi « dresser, pour le gibier et pour la campagne, « à prendre oies sauvages, ostardes, olives, « faisands, perdrix, lièvres, et à toute autre « manière de gibier.... Le sacret est le mâle, « et le sacre la femelle, entre lesquels il n'y a « d'autre différence, sinon du grand au pe- « tit. »

En comparant cette description du sacre avec celle que le même auteur a donnée du lanier, on se persuadera aisément, 1°. que ces deux oiseaux sont plus voisins l'un de l'autre que d'aucune autre espèce : 2°. que tous deux sont oiseaux passagers; quoique Belon dise que le lanier étoit, de son temps, naturel en France, il est presque sûr qu'on ne l'y trouve plus aujourd'hui : 3°. que ces deux oiseaux paroissent différer essentielle-

ment des faucons, en ce qu'ils ont le corps plus arrondi, les jambes plus courtes, le bec et les pieds bleus ; et c'est à cause de toutes ces différences que nous avons cru devoir les en séparer.

Il y a plusieurs années que nous avons fait dessiner à la ménagerie du roi un oiseau de proie qu'on nous dit être le *sacre*, et que nous donnons ici (*pl.* 14 *de ce volume*) : mais la description qui en fut faite alors ayant été égarée, nous n'en pouvons rien dire de plus.

Fin du tome premier.

